43723/A

42450

DES MALADIES
DE LA PEAU,
ET DE CELLES DE L'ESPRIT,

(Telles que les vapeurs, la mélancolie, la manie, &c.), qui procèdent des affections du foie.

Leur origine, la description de celles qui sont le moins connues, les traitemens qui leur conviennent.

PAR M. RETZ, l'un des Médecins ordinaires du ROI, Médecin des Hopitaux de la Marine, pendant la dernière guerre.

TROISIÈME ÉDITION,

Augmentée d'un grand nombre d'Observations.

A PARIS,
Chez MÉQUIGNON, l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie.

M. DCC. XC.

NON nisi eximiarum observationum præsidio instructa mens sagax potissimam curandi methodum assequitur.

BAGLIVI.

PRÉFACE.

SI la bonté d'un livre de Médecine consiste dans l'exactitude des Observations dont il est composé, & dans la justesse des conséquences qu'on en a tirées après avoir reconnu plusieurs fois les mêmes résultats ; celui-ci sera certainement mis un jour au rang des bonnes productions qui concernent l'art de guérir. Il ne me siéroit pas d'en faire moi-même un éloge qui pourroit passer pour suspect ; mais il importe que je prévienne de la différence qu'il y a entre cet ouvrage, composé uniquement des fruits de mon expérience, & ceux qui ont été publiés jusqu'ici sur le même sujet, où les auteurs n'ont écrit que d'après des théories

anciennes que l'Anatomie n'avoit pas éclairées, & leur propre imagination.

Mon but eſt premièrement d'expoſer les phénomènes de l'économie animale qui tiennent aux fonctions de la peau & à celles de l'eſprit, de décrire ces fonctions, de faire connoître les rapports qu'elles ont entr'elles, & avec la fonction du foie, afin de découvrir la cauſe de leurs dérangemens.

2°. De communiquer des obſervations qui puiſſent ſervir de points de comparaiſon aux perſonnes qui ont des maladies de peau ou d'eſprit, ſemblables ou analogues à celles qu'on trouvera rapportées, & de faire voir aux malades qu'ils ne peuvent être incurables.

3°. De perſuader aux perſonnes tourmentées par ces maladies, qu'elles doivent s'occuper de les guérir au lieu de s'obſtiner à reſter malades, & que les

Médecins, qui n'ont pas ſçu les guérir, ont abuſé de leur crédulité, en prétextant que ces guériſons auroient été dangereuſes.

4°. De prévenir que chacune des maladies de la peau ou de l'eſprit exige un traitement particulier, qui peut être dangereux dans d'autres cas quoique ſemblables en apparence; qu'il n'y a point de ſpécifiques contre ces maladies; que tous les ſecours propres à les combattre ſont puiſés dans la claſſe des remèdes ordinaires, & ne doivent leurs ſuccès qu'à une juſte application dirigée par l'expérience.

5°. De donner un apperçu des précautions que chaque remède exige, & des négligences qui en empêchent ſouvent les bons effets : de faire voir que le manque de ſuccès procède autant du

défaut de ſoin que du défaut de connoiſſances.

6°. De raſſurer ſur les ſuites des guériſons, puiſqu'il n'y a rien dans aucun des traitemens que j'ai adoptés, qui répercute au dedans; qu'au contraire toutes les indications ſont remplies par des moyens qui attirent ou chaſſent au dehors, juſqu'à ce que les ſources de chaque maladie ſoient taries.

7°. Enfin de préſerver les malades des remèdes qui leurs ſeroient pernicieux, en dénonçant ouvertement ceux dont j'ai été à portée de reconnoître les mauvais effets.

Les deux premières éditions de cet ouvrage, épuiſées en moins de trois ans, ne ſont pas le ſeul motif à faire valoir en faveur de cette production; les nouvelles matières que j'y ai traitées la rendront intéreſſante à d'autres égards;

tout ce qui y eſt ajouté, a été obſervé ſcrupuleuſement; on n'y trouvera *que des faits*, tant iſolés, que compris dans les réſultats; je n'ai pas ceſſé juſqu'à préſent, dans les hopitaux, pendant la dernière guerre, & à Paris depuis la paix, de ſuivre ces faits avec attention, de les raſſembler, de les confirmer les uns par les autres, & de les fixer par l'obſervation & l'ouverture des cadavres, chaque fois que les maladies l'ont exigé, & que les circonſtances l'ont permis.

Plus je continue d'obſerver, plus j'ai d'occaſions de voir pourquoi tant de maladies de peau & d'eſprit réſiſtent aux remèdes, s'invétèrent, & deviennent incurables; & pourquoi la plupart des perſonnes, qui en ſont atteintes, eſſuient des traitemens longs & infructueux, dont la durée dérange ſouvent tout-à-fait l'économie animale; c'eſt qu'on ne

peut combattre une maladie avec ſuccès, ſans en attaquer la cauſe, & que l'inutilité & les ſuites fâcheuſes des remèdes adminiſtrés contre les maladies dont le foyer eſt dans le foie, ſont indiſpenſables, lorſqu'on ne ſoupçonne pas ce foyer, & qu'on ne s'occupe pas des moyens de le détruire.

Il réſulte de mes obſervations, qu'on ne peut s'empêcher de former une nouvelle claſſe des maladies qui procèdent de la pléthore bilieuſe; qu'on n'a pas eu juſqu'ici des idées aſſez juſtes ſur la nature de ces maladies, & que les traitemens uſités pour les combattre, ne ſont point du tout fondés ſur les connoiſſances que l'expérience procure.

Les rapports qui exiſtent entre l'état du foie & les maladies de la peau & de l'eſprit ſont univerſels; il n'y en a peut-être pas une parmi celles qui pro-

viennent de cauſe interne, dont on ne trouve l'origine, lorſqu'on la cherchera avec ſoin, ou dans la conſtitution du foie, ou dans la nature des humeurs qui affluent à ce viſcère. On ſera d'abord diſpoſé à le croire lorſqu'on aura examiné les principaux traits de l'hiſtoire de de la ſécrétion de la bile, & de l'inſenſible tranſpiration : deux fonctions eſſentielles à la vie, dont les rapports intimes démontreront ceux qui exiſtent entre les maladies des organes qui les exécutent; on en ſera enſuite convaincu, quand on en viendra à lier les connoiſſances phyſiologiques avec les obſervations nombreuſes que je rapporterai.

C'eſt le réſultat conſtant de ces obſervations qui m'a déterminé à traiter conjointement les deux ſujets des maladies *de la peau* & de celles *de l'eſprit*, qui procèdent des mêmes cauſes. Il n'y

aura que les perſonnes qui n'auront pas eu occaſion de reconnoître, comme j'ai fait, des rapports inconteſtables entre ces deux eſpèces de maladies, qui puiſſent être diſpoſés à y contredire; & quels ſeroient alors les motifs de leur opinion?

Il eſt certain que c'eſt à la même conſtitution d'où réſultent les maladies de la peau, qu'il faut attribuer les changemens que les parens, les amis, les perſonnes d'une ſociété, obſervent dans le caractère des ſujets qui ſont en même-temps attaqués de ces maladies. Cette conſtitution obſcurcit les idées, & les rend douloureuſes, quelquefois ſans aucun motif fondé; elle fait qu'on eſt gravement affecté des plus petits chagrins, qu'on auroit à peine ſenti dans toute autre diſpoſition phyſique; elle rend ingrate à la plupart des affaires do-

meſtiques, aux ſoins réciproques des époux, des parens, des amis, les uns envers les autres ; en un mot, c'eſt cette même diſpoſition, que j'ai appellée la *pléthore bilieuſe*, qui détruit à la fois dans les deux ſexes, mais plus particulièrement chez les femmes, par une ſeule & même altération dans l'économie animale, ce qu'elles ont de plus précieux : les charmes de la figure & la douceur du caractère, ſi elles ne ſont pas continuellement ſur leurs gardes pour empêcher ce dernier ravage.

Le vulgaire, autoriſé par les Médecins, attribue ces altérations aux nerfs ; il ne me ſera pas difficile de diſſiper cette erreur ; car on doit regarder les nerfs en Médecine, comme le phlogiſtique en Chymie ; c'eſt-à-dire comme un être de raiſon à l'aide duquel on parle au moins de tout ce qu'on ne peut concevoir, de

manière à faire illuſion ſur les choſes ; ſi on ne les explique pas.

On ne doit pas s'attendre à voir ici toutes les maladies, ſoit de la peau ſoit de l'eſprit, que j'ai obſervées. Pour ne pas multiplier inutilement les faits, je n'ai rapporté qu'une obſervation ſur chacun des ſujets dont il doit réſulter de grands traits de lumières, des connoiſſances que la pratique de l'art de guérir a beſoin d'acquérir, & des détails relatifs à chaque indication principale, pour le traitement ; par ce moyen l'on n'aura rien à craindre de la confuſion qui naît ſouvent de la multiplicité des récits.

Les principaux points des traitemens indiqués dans mes obſervations, ſeront enſuite diſcutés ſéparément avec ſoin ; chaque moyen de guériſon ſera conſidéré non-ſeulement dans ſes effets reconnus par l'expérience ; je m'étendrai encore

encore ſur toutes les précautions que ces moyens exigent pour le ſuccès de leur adminiſtration. En m'appliquant à communiquer les réſultats de ma pratique, avec toute l'attention que j'ai coutume de mettre moi-même en uſage en pratiquant, j'eſpère préſerver de commettre des actes de témérité, auxquelles les obſervations peu approfondies expoſent ſouvent. Je compte auſſi déterminer, en d'autres occaſions, à vaincre une timidité préjudiciable aux malades, qui n'eſt entretenue que par le défaut de connoiſſances, fondées ſur l'expérience.

Ainſi malgré l'habitude où l'on eſt de voir des Médecins introduire dans la Médecine des ſyſtêmes oiſeux, étrangers à l'art de guérir, on ne confondra pas cet ouvrage avec un grand nombre de productions ſyſtématiques, dont il n'eſt rien

reſté que l'idée du génie des auteurs qui leur avoient donné le jour. Cependant quelques perſonnes dénuées de connoiſſances viendront peut-être à ſe récrier, après avoir parcouru rapidement cet ouvrage, ſur la multiplicité des affections que j'attribue à la pléthore bilieuſe; on ſuppoſeroit que je fais de cette conſtitution une cauſe univerſelle des maladies, & l'on traiteroit de ſyſtême, ſans aucun examen, le réſultat des obſervations nombreuſes que j'ai recueillies. Des Médecins adopteront peut-être cette idée, peut-être la feront-ils naître, ſoit qu'ils aient quelque prévention particulière ſur le même objet, ſoit qu'ils ne veuillent déférer à l'avis des autres que tacitement.

Il ne ſera donc pas hors de propos que je détourne ici de l'erreur les ma-

lades qu'il ſeroit dangereux de laiſſer ſurprendre par un premier mouvement ou par des inſtigations déplacées. Bien loin que la pléthore bilieuſe ſoit une cauſe univerſelle de maladies, celles qui en proviennent ne ſont pas la quarantième partie des maladies connues, puiſqu'on compte environ 2000 maladies ſelon SAUVAGES & d'autres inſtituteurs de Médecine, & que celles dont la cauſe eſt dans la pléthore bilieuſe, ne vont pas à 50.

Je ferai auſſi remarquer que la plupart de ces dernières n'ont été décrites juſqu'à préſent dans aucun livre de Médecine, & que le petit nombre des deſcriptions que nous avions des maladies de la peau & de celles de l'eſprit, n'offrent que confuſion, & ne ſont que des ſources d'erreurs fréquentes dans la pratique. Celui-ci au contraire ne con-

tient pas un seul fait de physiologie, qui ne soit démontré, pas une observation qu'on ne puisse vérifier; pas un remède proposé, dont le succès n'ait été constaté; pas une maladie dont je n'aie vu plusienrs fois la guérison, & pas une guérison dont il ne soit aisé d'avoir des preuves par le témoignage des personnes guéries.

J'ai ajouté à la fin de ce livre de petites notes sur quelques remèdes de charlatans, dont l'expérience m'a découvert les funestes effets dans les maladies de la peau, & dont l'usage n'a eu jusqu'à présent pour fondement que le mystère qui enveloppe leur composition, & une déplorable crédulité.

PREMIÈRE

PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINE
DES MALADIES
DE LA PEAU.

ARTICLE PREMIER.

Hiſtoire de la ſécrétion de la bile, de la tranſpiration, & des rapports que ces deux fonctions ont entr'elles.

LA bile ſe ſépare du ſang dans le foie; avant ſa ſécrétion, elle eſt contenue dans la veine porte, & mêlée au ſang que les vaiſſeaux des inteſtins ont porté dans cette artère; à l'époque antérieure elle

eſt confondue dans la maſſe générale, après avoir été produite par les alimens.

L'humeur de l'inſenſible tranſpiration fait partie du ſang dans les vaiſſeaux; on eſtime qu'elle s'en ſépare aux extrémités artérielles lymphatiques; mais on n'eſt pas encore parvenu à démontrer ces vaiſſeaux, ni par conſéquent la marche des humeurs qui les parcourent.

On ſait que la bile eſt compoſée des parties réſineuſes & ſulphureuſes des alimens, ſuperflues à la nutrition, propres à gêner la circulation, & deſtinées à être filtrées par le foie, pour favoriſer enſuite la digeſtion; il eſt aiſé de ſe convaincre auſſi, que l'humeur de la tranſpiration eſt la partie aqueuſe du ſang, qui tient en diſſolution les ſubſtances deſtinées à faire la bile, & qui eſt également importune à la circulation, & ſuperflue à la nutrition.

Il s'enſuit de là que la ſécrétion de la bile a pour but de dépouiller le ſang contenu dans la veine porte, avant qu'il paſſe dans la veine cave, des ſubſtances réſineuſes & ſulphureuſes qu'il a reçues des alimens, & la tranſpiration, de dépouiller le ſang tranſmis à la veine cave, & contenu enſuite dans tous les vaiſſeaux, des parties aqueuſes qui ſervoient de véhicule aux ſubſtances bilieuſes, & qui en étoient imprégnées. Ces opérations naturelles ſont démontrées, par cette ſeule explication, aux perſonnes éclairées dans la phyſiologie par le flambeau de l'Anatomie : flambeau qui dirigera conſtamment mes recherches.

La première opération eſt connue ; l'aſſertion de la ſeconde ſeroit peut-être ſuſceptible de diſcuſſion, ſi les faits ſuivans ne l'appuyoient pas. La ſueur a une odeur de bile dans la plupart des

circonſtances, & ſur-tout lorſqu'elle eſt conſidérable, qu'elle eſt excitée par des excès ou par des maladies. Elle pénètre les vêtemens ſous les aiſſelles, & y forme une auréole jaune qui efface les couleurs de toute ſorte d'étoffes; cet évènement a lieu chez les jeunes perſonnes du plus beau ſang, pour peu que la promenade ou la danſe augmentent la tranſpiration. La même humeur teint en jaune le linge des perſonnes du tempérament bilieux & rend ſavonneuſe l'eau du bain qui leur a ſervi. Elle garde elle-même la couleur de la bile dont elle eſt imprégnée aux endroits où le contact de l'air ne l'enlève pas, & où elle s'épaiſſit par ſon ſéjour; tel eſt le *cérumen* des oreilles, &c.

La peau des parties que les Européens expoſent au ſoleil, & qui ne ſont pas couvertes de vêtemens, brunit, parce que la chaleur de cet aſtre deſsèche, ſous

l'épiderme, les ſubſtances bilieuſes arrivées-là pour la tranſpiration, comme les ſubſtances rubéfiantes des fruits ſont fixées ſous la pelure des côtés expoſés au ſoleil, tandis que les autres côtés ſont pâles. Enfin on a prouvé que la couleur des nègres vient de ce qu'ils ont la bile noire.

Ainſi la nature, qui emploie à toutes ſes opérations la plus grande ſimplicité de moyens, tire de la ſécrétion de la bile un parti convenable à la digeſtion, & de la tranſpiration, celui qui convient à la nature de la peau, à la ſenſibilité, à la ſoupleſſe dans leſquelles l'organe du toucher doit être entretenu, au reſſort dont il a beſoin, & qu'une humeur purement ſéreuſe ne ſeroit pas propre à favoriſer.

Dans l'état de ſanté, la quantité & la conſtitution de la bile que le foie ſépare du ſang, & celle de l'humeur dont la tranſpiration abreuve la peau, ſont pro-

portionnées, l'une au beſoin de la digeſtion, l'autre à celui de cette membrane; de ſorte qu'elles ſont ſurabondantes dans le ſang, préciſément de la quantité convenable à leurs uſages.

Mais les erreurs dans la manière de vivre, ſi communes, qu'elles ſont devenues, pour ainſi dire, néceſſaires à la plupart des perſonnes, la trop grande quantité, la mauvaiſe qualité des alimens, & ſur-tout le défaut d'exercice, augmentent continuellement la quantité des ſubſtances bilieuſes dans le ſang, & par conſéquent l'intenſité de l'humeur de la tranſpiration.

Je dis l'intenſité, parce que la ſurabondance des ſubſtances bilieuſes dans le ſang, ne donne point réellement lieu à une tranſpiration plus abondante, mais à la tranſpiration d'une humeur plus imprégnée de bile.

Dans les cas de ſurabondance des matières bilieuſes du ſang, le foie, dont le diamètre eſt fixé, la capacité circonſcrite, & la fonction bornée, ne peut recevoir une plus grande quantité de ces matières; celles que ce viſcère ne peut admettre, ſéjournent dans la veine porte; elles refluent dans les veines méſaraïques, ſpléniques; elles paſſent en partie dans la veine cave, & de celle-ci au cœur, où, réunies à la maſſe du ſang, elles conſtituent la *pléthore du foie*, parce que ce viſcère eſt alors plein & gonflé, auſſi-bien que la veine porte & les vaiſſeaux inteſtinaux.

Cette pléthore eſt peu ſenſible quand ce n'eſt qu'accidentellement que les matières bilieuſes ſont augmentées dans le ſang: lorſqu'une petite quantité ſeulement de ces matières ont été refuſées par le foie, il ne réſulte aucune altération

à la peau de leur mélange avec l'humeur de la tranſpiration.

Mais lors que les erreurs dans le régime, & principalement l'abus des alimens gras, viſqueux, ſalés, des boiſſons échauffantes, du café, des liqueurs ſpiritueuſes, &c. ſont habituelles; qu'à chaque repas la quantité des ſubſtances bilieuſes augmente dans le ſang, & que le foie en refuſe chaque jour une partie qui reflue dans la maſſe; ces ſubſtances ſe multiplient, s'épaiſſiſſent, deviennent rances, & contractent diverſes propriétés nuiſibles. De-là réſulte la *pléthore bilieuſe* générale, ou la ſurabondance des matières bilieuſes dans toute la maſſe du ſang.

Alors la ſéroſité deſtinée à la tranſpiration s'imprègne de ces matières, & elles ſont portées à la peau, où elles exercent l'action d'un cauſtique, afin de

s'ouvrir une iſſue qui puiſſe ſervir à débarraſſer le ſang de leur partie ſuperflue; & c'eſt par cet effet qu'elles produiſent les maladies de cette membrane.

Ce qu'il y a de ſingulier dans les affections de la peau qui procèdent du foie, c'eſt que ces maladies ſont rarement accompagnées d'aucune douleur à ce viſcère, & qu'on n'y apperçoit le plus ſouvent aucune tumeur. La rate, qui participe ordinairement des mêmes diſpoſitions que celles du foie, à raiſon de la communication des vaiſſeaux ſanguins de ces deux parties, n'eſt pas ordinairement plus affectée; mais il ne faut pas perdre de vue que le foie eſt à ſon tour indolent comme la rate, & capable de ſe diſtendre ſans aucun ſigne apparent: j'ai même vu ce viſcère altéré & gâté dans les cadavres de ſujets qui n'y avoient jamais reſſenti de douleur.

Si la Médecine peut être comparée comme l'Anatomie, on trouvera une nouvelle preuve de l'indolence du foie, & en même-tems de l'influence de cet organe sur les maladies de la peau, dans la maladie des moutons appellée *pourriture*, au dernier degré de laquelle toute l'habitude du corps de ces animaux est affectée (*Mémoire de M. l'Abbé* TESSIER), & le foie gâté.

ARTICLE II.

De la Pléthore bilieuſe.

J'AI cru reconnoître que la plupart des ſujets participent de la pléthore bilieuſe à une certaine époque de la vie; les uns plus, les autres moins, plutôt ou plus tard, ſuivant quelques circonſtances, & plus dans les villes que dans les campagnes. Cette époque eſt celle à laquelle l'accroiſſement finit, lorſqu'on continue de prendre autant d'alimens qu'auparavant, & que la vie ſédentaire & appliquée empêche les exercices, rallentit les ſecrétions, diminue les excrétions, & multiplie, par conſéquent, les matières bilieuſes dans le ſang.

La conſtitution bilieuſe de ce liquide

acquiert d'ailleurs différens degrés d'intenſité dans chaque ſujet, ſelon que chacun eſt né de parens pléthoriques bilieux, ſelon la qualité & la quantité des alimens dont on uſe habituellement, ſelon les excès qu'on commet dans le régime, dans l'exercice ou le repos, ſelon la force des paſſions & l'empire qu'on leur laiſſe.

L'âge mûr, ou l'époque de la vie à laquelle on a ceſſé de croître, eſt auſſi celle où les maladies de la peau ſe manifeſtent le plus communément, parce que chacun a pour l'ordinaire ſon état fait à cette époque, & que la plupart des individus tirent, de l'aiſance qu'ils ſe ſont acquiſe, les moyens de ſatisfaire leur goût pour la table, pour l'oiſiveté, pour divers objets de leurs paſſions.

En général, les hommes ſont plus ſujets à la pléthore bilieuſe que les femmes; & parmi les hommes que cette

conſtitution maltraite, on remarque ceux qui ſont riches, qui vivent dans l'abondance & l'inaction, ceux qui aiment la table, les gens de cabinet, ceux que tourmentent les paſſions, & principalement les chagrins. La pléthore bilieuſe eſt ſouvent caractériſée dans les hommes, par d'autres affections que celles de la peau, telles que la ſciatique, la goutte, les coliques de pluſieurs eſpèces, les coliques néphrétiques, diverſes maladies des organes urinaires, le ſcorbut, & ſur-tout les vapeurs, la moroſité, la mélancholie, l'hypochondriacie, la manie & le ſuicide, *maladies de l'eſprit*, dont je traiterai ailleurs.

Les femmes qui mènent la même vie que les hommes, quoique moins expoſées à la pléthore bilieuſe, à raiſon de l'évacuation particulière qui leur enlève, chaque mois, une partie des ſubſtances

bilieuſes mêlées au ſang, acquièrent cependant cette conſtitution; à la vérité elle ſe manifeſte rarement tant que les règles ſont bien; mais lorſqu'elles ſe dérangent, ou lorſque la matrice refuſe totalement le paſſage à ces ſubſtances, la pléthore bilieuſe devient ſenſible par diverſes affections de la nature de celles qu'on obſerve dans les hommes tourmentés par la même conſtitution, & ſur-tout par l'hiſtéricie, le cancer du ſein ou de la matrice, les fleurs blanches, la couperoſe & d'autres maladies de la peau.

La même conſtitution agit dans les femmes avec d'autant plus d'intenſité, qu'elles s'écartent davantage de la nature, en s'abſtenant d'exécuter les fonctions auxquelles elles étoient deſtinées. Elle tourmente plus gravement celles qui vivent dans le célibat, qui ne font point d'enfans, qui n'allaitent point. Les

évacuations annexées à l'état d'épouſe, de mère, de nourrices, interceptées, & les humeurs de ces évacuations retenues & converties, laiſſent dans le ſang les matières étrangères & nuiſibles, d'où réſulte la pléthore bilieuſe.

Dans les climats où les maladies de la peau ſont rares, la température donne apparemment lieu à une tranſpiration capable d'enlever toutes les ſubſtances bilieuſes ſurabondantes, ou bien la manière de vivre empêche qu'elles ne s'accumulent aſſez pour nuire; mais ces ſubſtances ſont ſi abondantes dans d'autres pays, & elles ſont, ſur-tout chez certains ſujets, ſi peu tranſpirables, ſoit par leur nature, ſoit par les influences de la température, que les maladies de peau y ſont très-communes, & qu'elles ont autant de rapports avec l'état du foie, que nous venons d'en voir entre la ſécrétion de la bile & la tranſpiration.

Auſſi les maladies de peau ſont-elles endémiques dans les grandes villes, ſur-tout chez les gens riches, & ceux qui vivent de la dépouille de leurs tables; parce qu'ils font un uſage habituel & une conſommation conſidérable de viandes & de tous les alimens les plus abondans en matière de bile, de boiſſons ſpiritueuſes & amères, d'épiceries, &c.; parce qu'on y mène une vie ſédentaire; qu'on y veille, qu'on y dort tard; qu'on n'y prend que très-peu d'exercice qui donne de l'action aux muſcles, & que, ſuivant un autre abus des commodités de la vie, on s'y défend preſque tout-à-fait, pendant trois ſaiſons, par beaucoup de vêtemens, du contact de l'air, ſans lequel on ne tranſpire qu'imparfaitement.

La pléthore bilieuſe que le défaut d'exercice contribue à augmenter, concourt à ſon tour à empêcher de prendre

de l'exercice, en épaiſſiſſant le ſang & toutes les humeurs; il réſulte de cette conſtitution que la circulation eſt lente, embarraſſée, les organes pareſſeux, les membres difficiles à mouvoir, l'exercice pénible, la tranſpiration rare, & toutes les excrétions en partie interceptées; le froid de la ſaiſon qui diminue la tranſpiration, aggrave ordinairement les maladies de la peau, qui procèdent de la bile excluſivement. Celles qui dépendent en partie du ſang, augmentent d'intenſité à l'approche des chaleurs, & elles ſont alors les unes & les autres d'une nature particulière.

Une des principales cauſes de ce que la pléthore bilieuſe eſt ſi fréquente dans les grandes villes, & de ce que l'émétique eſt devenu preſqu'indiſpenſable dans la plupart des dérangemens de la ſanté, c'eſt l'uſage qui s'eſt introduit des

alimens liquides, des ſoupes, des crêmes de riz, de gruau, de chocolat, du café au lait, des compotes, &c. Ces ſubſtances qui ne devroient ſervir de nourriture qu'aux malades, ſont devenues familières à tous ceux qui ſe croient malades, ou que leurs manières de vivre habituelles rendent effectivement ſinon malades, du moins très-débiles.

Tandis que la fonction de l'eſtomac eſt de digérer les alimens, ceux-ci ont auſſi une fonction à exercer pour contribuer eux-mêmes à la digeſtion : c'eſt celle par laquelle ils preſſent, au ſortir du pilore, en paſſant dans le duodenum, le canal choledoque qui conduit la bile dans cet inteſtin. On ſait avec quel art admirable ce canal s'avance dans l'épaiſſeur même de la tunique du duodénum, préciſément à l'endroit où les alimens s'avancent. Il eſt aiſé de ſentir que ſi les alimens les

plus ordinaires ſont pour ainſi dire liquides, ils ne produiront aucune preſſion; que la bile qui aura manqué de s'écouler, ſera retenue; que la digeſtion ſera laborieuſe, le ventre conſtipé, & que la pléthore bilieuſe aura lieu.

Auſſi les perſonnes qui vivent habituellement de ſubſtances demi-liquides, ont-elles preſque toujours la peau blafarde, & quelquefois le teint & le blanc des yeux jaunes. D'autre côté, les alimens auxquels la bile ne ſe mêle point en aſſez grande quantité, fourniſſent des excrémens qui, faute de ce ſavon, ſéjournent long-tems dans les inteſtins, s'y engorgent, s'y deſsèchent, s'y corrompent quelquefois, & occaſionnent beaucoup de maux. La plus grande partie des tumeurs du ventre que beaucoup de médecins regardent d'abord comme des obſtructions du foie ou de la rate, ou du

méſentère, & qu'ils traitent en conſéquence, ne ſont que des engorgemens de matières fécales ſtagnantes, faute de bile, dans des inteſtins pareſſeux, principalement dans le trajet du colon depuis ſon appendice, qui occupe préciſément la même région que le foie; mais évacuez ces matières avec les précautions convenables, les prétendues obſtructions ſeront tout de ſuite diſſipées.

ARTICLE III.

De la pléthore bilieuſe caractériſée par les affections de la membrane pituitaire, & d'autres parties différentes de la peau.

LA membrane pituitaire, autre organe de la tranſpiration, appellée *tranſpiration pulmonaire*, n'eſt pas moins ſuſceptible que la peau, d'affections qui procèdent de pléthore bilieuſe : les rhumes épidémiques, les eſquinancies, les fluxions de poitrine bilieuſes, les oppreſſions, les toux, la phtiſie, procèdent d'une tranſpiration pulmonaire chargée de matières de bile ſurabondantes & viciées, qui altèrent cette membrane. La

pléthore bilieuſe eſt ſouvent au printemps la cauſe de maux de gorge & de péripneumonies très-répandues.

De cette conſtitution naît auſſi l'inflammation du foie lui-même, & cette maladie reſſemble tellement à la pleuréſie, que les médecins ont beſoin d'y faire la plus grande attention pour éviter l'erreur. Un médecin de Sicile ſe crut attaqué d'une pleuréſie, juſqu'à ce que *Gallien* (*de loc. affect. lib.* 5, *caput* 7) fût venu le détromper & le convaincre, malgré l'apparence, que ſa maladie étoit une inflammation du foie. Il m'eſt arrivé, je l'avoue, de traiter cette maladie pour fluxion de poitrine, juſqu'à ce que la diarrhée ou la jauniſſe ſoient ſurvenues pour me détromper, & mon erreur a duré quelquefois juſqu'à l'ouverture des cadavres. Au reſte, l'on ſait que le traitement convenable à l'une de ces deux

maladies convient auſſi parfaitement à l'autre.

Les crachats qu'on dit *rouillés*, dans les fluxions de poitrine, ſont une expectoration ou tranſpiration pulmonaire imprégnée de matières de bile ſurabondantes & fixées dans les poumons; on a vu les lobes de ce viſcère de couleur ſafranée & pleins d'un ſuc purement bilieux, dans les cadavres des perſonnes que l'exceſſive pléthore bilieuſe a fait ſuccomber aux fluxions de poitrine du printemps 1785. (*Réflexions lues à la ſociété royale de médecine.*). M. ROMAIN DE VERDUN, Médecin, dans ſon *Eſſai ſur la manière de traiter les péripneumonies bilieuſes & les rhumes*, déclare que » l'ouverture des cadavres, le tempérament des perſonnes ſujettes aux dartres, & l'eſpèce de remèdes qui convient le mieux au traitement de cette maladie, établiſſent que

la bile en eſt la cauſe la plus commune.

L'*urine* s'imprègne, comme l'humeur de la tranſpiration, d'une partie des matières bilieuſes ſurabondantes dans le ſang. De lympide & citrine qu'elle eſt, lorſque le ſang ne contient que la quantité de matières bilieuſes convenables, elle devient trouble, jaunâtre, rouge, chargée de ſédiment & fétide dans différentes circonſtances où ces ſubſtances ſont augmentées dans le ſang & viciées. On voit quelquefois dans le ſcorbut avancé, la ſuperficie de l'urine couverte d'une ſubſtance oléagineuſe brune, très-diſtincte, qui n'eſt autre choſe qu'une portion de matières bilieuſes. Les urines éprouvent pluſieurs autres changemens produits par la même cauſe; alors elles affectent les reins, les uretères, la veſſie, & elles cauſent des maladies particulières aux membranes de ces parties.

C'eſt

C'eſt par la même raiſon que le *mucus* du nez devient jaune ou verd, même dans l'état de ſanté, ou ſans qu'on ſoit décidément arrêté par aucune maïadie; que la *chaſſie* s'altère & produit des ophtalmies; que les *fleurs blanches* ſe répandent chez les femmes aiſées, où elles ſont le plus ſouvent jaunes & âcres, & que dans les *hémorrhoïdes*, les vaiſſeaux de l'anus des hommes rendent une humeur pareille à celle des fleurs blanches mêlées de ſang. Ces diverſes affections ſont l'effet des efforts que la nature emploie pour enlever les ſubſtances bilieuſes du ſang par la route de divers organes.

L'*humeur gaſtrique*, imprégnée de ces ſubſtances, dérange la digeſtion & irrite l'eſtomac juſqu'à produire l'inflammation de ce viſcère; ce ſymptôme amène le déſordre dans les maladies, & les rend très-graves. Il en naît des coliques

d'une eſpèce très-fâcheuſe, que les uns ont appellées *nerveuſes*, les autres *ſpaſmodiques*, parce qu'on n'en a pas découvert la cauſe, & qui ne procèdent que de la pléthore bilieuſe des ſujets où les matières ſurabondantes auront pris leur cours dans l'eſtomac. Lorſque cette altération ſe communique au *ſuc inteſtinal*, il en réſulte des diarrhées & des dyſſenteries preſque toujours funeſtes, ſi la pléthore bilieuſe eſt conſidérable.

J'ai vu la *ſemence* participer de la pléthore bilieuſe, & donner une couleur citrine au linge de pluſieurs ſujets que cette altération alarmoit. De nouvelles obſervations ſur ce ſujet, peuvent répandre du jour ſur les diverſes conſtitutions des enfans. Enfin, M. *Cullen*, célèbre médecin d'Edimbourg, eſt perſuadé de l'exiſtence de la bile dans le ſang, & par conſéquent de la pléthore bilieuſe : » lorſ-

qu'elle abonde (dit-il) dans le ſang, faute de pouvoir couler, elle ſe manifeſte ſur la cornée opaque. Les échymoſes ſur cette partie de l'œil & ſur d'autres, démontrent par la couleur jaune qu'on y apperçoit, que la bile eſt dans le ſang. Le ſang épanché dans les ruiſſeaux des boucheries, ſur le bas-ventre des morts, prend la couleur jaune. D'où proviendroit la prodigieuſe quantité de bile que l'on rend dans les maladies, ſi les vaiſſeaux ſanguins eux-mêmes n'en étoient le laboratoire «? (*Mat. méd.*).

Un autre ſymptôme très-remarquable de la pléthore bilieuſe, c'eſt la craſſe de la langue, ou *langue chargée*, accompagnée d'un goût pâteux, ſalé, & quelquefois amer. Il n'y a pas un homme de l'Art, accoutumé à regarder cette craſſe comme l'effet d'un reſte d'alimens mal digérés, qui ne s'étonne de ce qu'elle

réſiſte aux purgatifs, qu'elle augmente même par leur uſage ; &, ſi on ouvre les cadavres, la netteté de l'eſtomac, dans ceux qui avoient la langue très-chargée avant la mort, excite bien plus l'étonnement.

Alors l'humeur de la tranſpiration pulmonaire eſt, comme celle de l'autre tranſpiration, imprégnée de ſubſtances bilieuſes que le foie n'a point admiſes, & que la circulation a reçues ; elles épaiſſiſſent & teignent en jaune les crachats, le mucus, le cérumen, la chaſſie & l'humeur qui lubréfie la langue ; parce que la membrane pituitaire, qui exerce la tranſpiration de ces diverſes humeurs, recouvre toutes les parties qui les fourniſſent.

La tranſpiration bilieuſe de la langue offre ſur-tout des phénomènes intéreſſans : l'humeur tranſpirable ſéjourne à raiſon de ſa conſiſtance, dans le tiſſu de la mem-

brane ; elle tranſpire ſous la forme d'un limon jaune qui enveloppe les dents, ſurtout lorſqu'on eſt à jeun ; qui ſe répand ſur les gencives, attaque la racine des dents, y crée le tartre, lui communique une odeur déſagréable, produit quelquefois des aphtes & des ulcères, & devient noire & très-fétide dans les maladies bilieuſes putrides.

La craſſe de la langue & celle des dents, qui eſt la même, viennent donc plutôt des vices de l'humeur de la tranſpiration pulmonaire, que du marc des alimens ou de leurs vapeurs élevées de l'eſtomac. Cette remarque mérite l'attention des gens de l'Art. Ils reconnoîtront aiſément que la langue eſt toujours chargée lorſque les ſignes de la pléthore bilieuſe exiſtent, même après une diète longue & auſtère ; tandis qu'en prenant des alimens, la langue eſt toujours nette,

ſi la ſecrétion de la bile ſe fait complettement. Ils auront vu d'ailleurs qu'après pluſieurs maladies aigües, durant leſquelles la langue a été chargée malgré la diète & la liberté du ventre, ſi la criſe a été bonne, la langue devient nette par l'expulſion critique des ſubſtances bilieuſes qui étoient mêlées avec les humeurs de la tranſpiration pulmonaire; tandis que le limon de la langue ſubſiſte opiniâtrément après les criſes imparfaites, ſans que le malade prenne ou ait pris d'alimens.

Ces obſervations conduiſent à réfléchir ſur l'abus des purgatifs dont l'indication eſt tirée de la craſſe de la langue; mais elle n'eſt relative à mon ſujet, que parce qu'elle donne lieu de conclure qu'on n'abuſe pas moins de ces remèdes dans les maladies cutanées.

ARTICLE V.

Des maladies aigües de la peau.

IL n'étoit pas poſſible de reſtreindre les recherches ſur les maladies de la peau qui procèdent de l'état du foie, aux ſeules affections chroniques de cette membrane; 1°. parce que les unes & les autres ne reconnoiſſent qu'une ſeule & même cauſe: la pléthore bilieuſe; 2°. que la connoiſſance de l'influence de cette conſtitution dans les maladies aigües de la peau, eſt ce qu'il y a de plus propre à rendre évidente l'influence de la même conſtitution dans les maladies chroniques; 3°. que la plupart des affections chroniques de la peau, dont je viens de tracer l'origine, ſont la ſuite, & même quelquefois l'effet

propre des maladies aigües de cette membrane.

C'eſt ainſi qu'une éréſipèle, déterminée par une pléthore bilieuſe conſidérable, cède la place à un ulcère, à la gangrène, à des dartres, & que les maladies éruptives, telles que la rougeole, la petite vérole, la miliaire, le ſcorbut, ſont ſuivies de croûtes, farines, puſtules, boutons, rougeurs diverſes, &c.

Il étoit donc néceſſaire que mon ſentiment différât de celui des membres de la ſociété royale de médecine; cette compagnie avoit cru devoir refuſer, en 1784, le prix qu'elle avoit propoſé ſur les maladies de la peau, parce que (ſelon le programme) les concurrens n'avoient pas *ſaiſi la queſtion, en étendant leurs recherches à des maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, dans leſquelles il paroît ſur la peau des éruptions qu'on ne comprend pas ſous le*

nom général de maladies cutanées, *telles que la miliaire, le ſcorbut.* La Société ajoutoit *(Ibidem.)*, que *les concurrens devoient ſe borner à l'examen des maladies chroniques de la peau, caractériſées par les mêmes croûtes, farines, puſtules, &c.* que celles qui procèdent très-ſouvent des maladies aiguës de la peau & dont on défendoit de s'occuper. Mais quel qu'ait été le motif des membres de la ſociété en impoſant cette loi, elle m'a paru trop contraire, ſuivant mes principes, au but d'éclairer parfaitement la matière que je traite, pour me décider à y ſouſcrire.

ÉRÉSIPÉLE.

L'éréſipèle eſt une maladie aigüe de la peau aſſez commune pour n'avoir pas beſoin d'une longue deſcription; on ne doute point qu'elle ne ſoit produite par

les matières bilieuſes charriées dans l'humeur de la tranſpiration; cette tumeur attaque le plus ſouvent la face comme la *couperoſe*; elle a une couleur rouge, tirant ſur le jaune; elle eſt parſemée de phlictènes remplies d'une ſéroſité rouſſâtre, qui n'eſt pas différente de celle qu'on pourroit faire en délayant un peu de bile dans la ſéroſité du ſang; enfin l'émétique eſt, pour ainſi dire, le ſpécifique de cette maladie.

Ce n'eſt pas en évacuant immédiatement l'humeur qui cauſe l'éréſipèle, que l'émétique guérit; mais ce remède, en évacuant la bile cyſtique, procure le moyen d'employer à la récupérer, une partie des ſubſtances bilieuſes contenues dans le ſang, qui occaſionnoient la tumeur, & il diminue ainſi la pléthore bilieuſe. M. REIL preſcrit auſſi les émétiques contre l'éréſipèle, » afin, dit-il, qu'après

l'évacuation de la bile, le ſang puiſſe ſe décharger dans le foie d'une nouvelle quantité de matières bilieuſes «.

Cette même humeur éréſipélateuſe, ou mêlée de bile, altère la peau des lèvres par une éruption croûteuſe, dans la plupart des fièvres bilieuſes ſimples d'été & d'automne; & cette criſe eſt l'indice d'une guériſon prochaine.

PHLEGMON.

On doit regarder comme des phlegmons, qui procèdent de la pléthore bilieuſe, les dépôts critiques de la peau, qui ſurviennent à la ſuite des maladies caractériſées par les ſignes de cette diſpoſition des ſujets; ces tumeurs ſont formées par une grande partie de matières bilieuſes accumulées, ſtagnantes, & qui acquièrent par leur ſtagnation, un degré

de corruption propre à détruire la peau pour ſe procurer une iſſue. Un panaris eſt ſouvent une maladie de peau relative à la pléthore bilieuſe ; dans certaines circonſtances, la diſpoſition pléthorique du foie eſt jugée, après un certain temps, par des panaris à tous les doigts alternativement.

EXANTHÉMES.

La pléthore bilieuſe eſt auſſi la cauſe de la plupart des fièvres exanthématiques ; la fièvre qui les accompagne, eſt le travail de la nature, convenable à la deſpumation procurée par la tranſpiration. La diverſité des exanthèmes vient de la variété des ſubſtances dont les matières de la tranſpiration ſont compoſées. Elles contiennent plus de ſang dans la rougeole & la ſcarlatine, plus de ſéroſité dans la miliaire

miliaire, de matières bilieuſes corrompues dans la pourpre : dans la miliaire des femmes en couches, la matière laiteuſe caractériſe l'éruption ; la fièvre puerpérale eſt la maladie des femmes en couche dont la groſſeſſe a été contemporaine de la pléthore bilieuſe.

CHARBON.

Les maladies de peau qui participent de la peſte, le charbon, les bubons, les pétéchies peſtilentielles, cauſées par des alimens corrompus, telles qu'on les obſerve ſouvent, peuvent-elles venir d'autre cauſe extérieure, ſi ce n'eſt de ce que les portions bilieuſes des alimens, imprégnées du levain de la corruption, ont été rejettées par le foie, & portées à la ſurface du corps par la tranſpiration ?

Nous manquons ſans doute d'obſervations aſſez détaillées ſur les peſtiférés,

pour être certains de ce rapport des maladies du foie avec les ſymptômes de la peſte qui ſe préſentent à la peau; mais il eſt aiſé d'en juger par des analogies: SAUVAGES rapporte, d'après HAMBERGER & d'autres auteurs, que des hommes qui avoient mangé des baies de ſolanum, eurent peu après tout le corps rouge, comme dans la pourpre, ſans chaleur & ſans fièvre, & qu'ils furent débarraſſés de cette incommodité par un émétique.

J'ai vu, ajoute cet Auteur, dans le même état, toute la famille d'un Cordonnier qui avoit mangé le foie d'un chien de mer; l'épiderme ſe détacha de leur corps & tomba par lambeaux conſidérables; une jeune fille de cette famille, qui avoit moins mangé de foie que les autres, ne pela pas de tout le corps, mais il lui ſurvint un abcès à la cuiſſe. (*Noſolog. méthod. tom. 2, pag. 593.*)

JAUNISSE.

La *jauniſſe* ne peut être conſidérée comme maladie de peau, qu'à raiſon de la démangeaiſon qu'elle cauſe à cette membrane, & de la grande ſéchereſſe à laquelle elle donne lieu, en altérant & en épaiſſiſſant l'humeur de la tranſpiration. Cette maladie eſt quelquefois critique dans les fièvres continues bilieuſes; l'obſervation d'*Hyppocrate* à cet égard, eſt une autorité puiſſante en faveur des influences de la pléthore bilieuſe ſur les maladies de la peau; voici comment il s'exprime à ce ſujet, (*liv.* 4, *aph.* 64): » La jauniſſe qui ſurvient au ſeptième, ou neuvième, ou onzième, ou quatorzième jour des fièvres, eſt ſalutaire, à moins qu'il ne ſurvienne une tumeur au côté droit «. Or cette tumeur, formée dans le

foie, eſt une inflammation de ce viſcère ſurchargé de matières bilieuſes que la tranſpiration n'a pu enlever en entier. On voit par là la néceſſité de convenir que la jauniſſe eſt plus ſouvent cauſée par la pléthore bilieuſe que par l'épanchement de la bile cyſtique.

La pléthore bilieuſe, dans la jauniſſe, eſt d'ailleurs aiſée à reconnoître par la couleur blanche des matières fécales, avec leſquelles la bile n'eſt plus mêlée; il eſt évident que ſi la bile ne coule plus dans le canal inteſtinal, & qu'elle ſe porte à la peau, c'eſt qu'elle a été détournée de ſa route ordinaire, & par conſéquent reportée dans le ſang.

Dans l'ictère verte, *icteritia viridis*, ou noire, *melaſicterus*, ce ſont des ſubſtances bilieuſes paſſées de la veine porte dans le ſang, qui ont donné la couleur à la ſéroſité, & celle-ci l'a donnée à la peau.

La dernière, appellée auſſi maladie noire, vient ſans doute du mélange du ſang noir, contenu dans la veine porte, avec l'humeur de l'inſenſible tranſpiration. Ces maladies exigent, dit *Sauvages*, des recherches particulières que les Auteurs n'ont pas achevées; ces recherches, ſuivant ce que je viens de dire, doivent être relatives à des obſervations cliniques & anatomiques ſur le foie.

PALES-COULEURS.

C'eſt encore par l'embarras des vaiſſeaux ſanguins qui filtrent la bile, & faute d'écoulement de cette liqueur dans les inteſtins, que les digeſtions ſont dérangées dans les perſonnes attaquées des pâles-couleurs. Le chyle eſt viſqueux, mal conſtitué, & par conſéquent la nutrition languiſſante; la lymphe eſt épaiſſe

par le défaut de la bile deſtinée à raréfier celle qui ſe porte à la peau: d'autre côté, la bile retenue dans le ſang épaiſſit cette liqueur & altère le coloris naturel des jeunes perſonnes, qui ſeroient effectivement tout-à-fait jaunes ſi la quantité de lymphe épaiſſie à la ſurface du corps n'étoit pas plus grande que celle de la bile portée à la peau par la tranſpiration. Auſſi voit-on que la couleur jaune ne domine que dans les endroits du corps où la peau eſt le plus mince, & le moins abreuvée de lymphe, comme autour de la bouche & des yeux, au col &c. le reſte eſt d'un pâle terne, comme la lymphe légèrement colorée par la bile.

LA GOUTTE.

D'après les rapprochemens précédens des phénomènes relatifs à la ſecrétion de

la bile & à la tranſpiration, ſeroit-ce une erreur de conjecturer que la goutte, cette cruelle maladie de la peau, dont l'origine eſt inconnue, tient à l'état du foie? Elle ſurvient après l'uſage immodéré du vin, de la bonne chère, des liqueurs échauffantes, ſubſtances les plus propres de toutes à multiplier les matières bilieuſes dans le ſang; auſſi les goutteux ſont-ils preſque tous du tempérament bilieux; ils font peu d'exercice; leur humeur de tranſpiration, imprégnée de ces ſubſtances, eſt par conſéquent le plus ſouvent retenue; elle devient ſi abondante, qu'elle eſt obligée de ſe gliſſer ſous les parties membraneuſes des extrémités, où elle forme quelquefois des concrétions ſemblables à celles qui ſe produiſent dans le foie & dans les vaiſſeaux de la bile. Les ſymptômes intérieurs & généraux de la goutte, les inquiétudes, l'inſomnie, les friſſons,

les ſueurs, le dégoût des alimens, l'abattement des forces, la fièvre, caractériſent évidemment la pléthore du foie. Chaque accès de goutte peut paſſer pour un abrégé de fièvre bilieuſe, dont la coction & la criſe ſont différentes. Les intervalles des accès paroiſſent remplis par une rétention exceſſive de ſubſtances bilieuſes deſtinées pour la tranſpiration, & leurs retours, déterminés par l'exploſion de ces ſubſtances dans les membranes des articulations; ces mêmes matières engorgées dans le foie & les autres viſcères, ſeroient alors ce qu'on appelle goutte remontée.

En travaillant ſur cette matière, en développant les obſervations, en les combinant, on trouvera peut-être que la pléthore bilieuſe eſt, dans la manière de vivre que nous avons adoptée, la cauſe la plus générale des maladies, tant aigües que chroniques.

ARTICLE V.

Des maladies du foie qui procèdent des affections de la peau.

IL ne ſera pas hors de propos de rappeller que la correſpondance qui ſe trouve entre l'état du foie & les maladies de la peau, exiſte auſſi quelquefois *vice verſâ*, & que le foie éprouve des affections qui procèdent de l'état de la peau. On en a des preuves convaincantes dans les métaſtaſes ; combien de fois n'a-t-on pas vu des obſtructions, des abcès, des ulcères du foie, ſuccéder à une dartre diſparue, à une humeur de gale répercutée, à une teigne mal traitée, à un ſimple accès de fièvre intermittente, interrompu durant la ſueur?

Galien parle d'un eſclave de l'empereur, qui, ayant été mordu par une vipère, eut la jauniſſe. (*Loc. affect. lib.* 5, *cap.* 8.) *Zacutus luſitanus*, *Haller* & quelques Modernes ont fait la même obſervation; *Chirac*, au rapport de *Sauvages*, a été lui-même le ſujet d'une obſervation pareille qu'il a publiée.

L'affection de la peau, cauſée par une morſure, influe donc ſur l'état du foie; l'humeur, communiquée par la bleſſure, eſt donc portée dans le ſang, & mêlée avec les ſubſtances bilieuſes, dont le ſang doit ſe débarraſſer par le moyen du foie; arrivée à ce viſcère, elle y cauſe donc, par ſon attouchement, une inflammation momentanée, qui intercepte la ſecrétion de la bile, & ne laiſſe à toutes les ſubſtances bilieuſes que la reſſource de la tranſpiration pour s'échapper. Tel eſt auſſi le ſentiment de *Mead* (*monit. med. pag.* 159).

Que ce ſoit une humeur communiquée par la morſure de la vipère qui affecte le foie, ou une irritation, ou tout ce que l'on voudra, le rapport entre ces deux affections n'eſt pas moins évident d'une manière que de l'autre. La morſure d'un chien à la jambe, & d'un chat domeſtique à la main droite, ont occaſionné la jauniſſe à deux hommes, au rapport de *Lanzoni* (*Wanſwieten in aph.* 919.).

Selon *Marcel donatus* (*lib.* 1, *cap.* 9.), la piquûre du ſcorpion, dans les pays chauds, étoit ſuivie de ſon temps d'une eſpèce de maladie noire dans laquelle toute l'habitude du corps étoit couverte de taches pourprées. Pluſieurs autres Auteurs nous ont tranſmis des faits ſemblables, qu'il eſt inutile de répéter.

Il n'y a peut-être pas moins de relation entre la peſte, dont le germe eſt

dit-on, dans l'atmoſphère, & l'état du foie. Le contact des miaſmes ſur la peau & ſur la membrane pituitaire par le moyen de la reſpiration, imprègne l'humeur envoyée à ces membranes pour être tranſpirée, & repaſſe avec elle dans le ſang; & comme cette humeur n'a plus d'autre moyen d'évacuation que celui d'être employée à faire la bile, elle corrompt celle qui aborde au foie, allume l'inflammation dans ce viſcère, & ferme par-là tout accès à d'autres ſubſtances bilieuſes; de ſorte que, repaſſée dans le ſang, elle eſt de nouveau deſtinée pour la tranſpiration, & qu'arrivée à la peau, elle y élève des bubons, y grave des pétéchies, y creuſe des ulcères, & détruit quelquefois ſubitement la vie.

Mais ces attaques extérieures ſeroient inſuffiſantes dans bien des cas pour donner la mort auſſi promptement que

le fait la peſte ; il y a donc lieu de croire qu'elles ſont alors une continuation des ravages conſidérables qui ſe font à l'intérieur, ſur-tout dans le diſtrict du foie. Le danger attaché à l'ouverture des peſtiférés, ne permet pas de vérifier cette conjecture.

Sauvages fait mention d'une maladie de peau que les chinois contractent par la reſpiration ; c'eſt une eſpèce d'éréſypèle rouge, ou de lèpre, qui ſurvient à ceux qui tirent le vernis de la Chine de l'arbre qui le produit, s'ils en reſpirent la vapeur. (*noſolog. méthod. tom* 2, *pag.* 595).

Si nous avions plus de faits relatifs aux affections de la peau & du foie conſidérées reſpectivement, nous parviendrions peut-être à ſaiſir quelques rapports entre les premières & les concrétions bilieuſes des organes que la bile parcourt. Ces

calculs ne viendroient-ils pas de quelques humeurs de tranſpiration répercutées, raſſemblées & adhérentes par leur viſcoſité, comme les calculs des reins & de la veſſie viennent de quelques matières ſemblables dégagées des alimens & arrêtées dans leurs canaux excrétoires?

Gliſſon autoriſe cette préſomption en obſervant qu'il a trouvé des calculs biliaires dans le foie des bœufs renfermés depuis long-temps dans des étables, & expoſés par conſéquent à de mauvaiſes tranſpirations (*anatom. hepat. cap.* 7, *pag.* 105). *Wanſwieten* (*in aph. Boerhav.* 910) conclut de ſa pratique que les hommes les plus ſujets à ces maladies du foie, ſont ceux d'une complexion maigre qui mènent une vie ſédentaire, qui tranſpirent peu, & qui portent à l'excès l'uſage de la fumée de tabac, d'où réſulte une tranſpiration pulmonaire vicieuſe.

Voici une de mes obſervations les plus propres à convaincre de l'influence des maladies de la peau ſur celles du foie : une demoiſelle, qui faiſoit habituellement coucher avec elle un petit chien, ne s'étant pas apperçue que cet animal avoit la gale, il lui ſurvint aux feſſes pluſieurs anthrax conſidérables & très-douloureux. La pudeur l'empêcha de parler de cet accident; une partie des antrhax ſuppurèrent à l'aide de quelques topiques, l'humeur de quelques-uns fut vraiſemblablement répercutée; une douleur aigüe ſe fit ſentir à l'hypochondre droit, la fièvre s'alluma, & la jauniſſe couvrit tout le corps. Ces ſymptômes de l'inflammation du foie ne furent pas de longue durée; ils cédèrent aux ſaignées, aux boiſſons appropriées & au régime, capables de délayer beaucoup de ſubſtances bilieuſes, & de les

entraîner par la tranſpiration; mais l'embarras du foie ſubſiſta long-temps & exigea beaucoup de ſoins.

On ne peut douter que le germe de la maladie du foie de cette jeune perſonne n'ait été dans le contact du petit chien galeux, dont l'attouchement avoit en même-temps produit les anthrax.

SECONDE PARTIE.

DESCRIPTION
DES MALADIES
DE LA PEAU,
PROPREMENT DITES OU CHRONIQUES.

LORSQUE la masse du sang est tellement surchargée de matières bilieuses, que le foie ne peut ni recevoir toutes celles qui lui sont transmises par la veine porte, ni refuser toutes celles qu'il ne peut employer, il y a pléthore au foie, & *pléthore bilieuse* dans les vaisseaux sanguins. Cet état, auquel on peut donner tel autre nom que l'on voudra, est sen-

ſible par les ſymptômes que je viens d'expoſer d'après la plus exacte obſervation ; il devient encore plus remarquable dans les ſujets attaqués de maladies de peau, par d'autres ſignes que j'ai obſervés 1°. dans les malades, 2°. dans le ſang que je leur ai tiré de la veine, 3°. dans les cadavres des perſonnes que j'ai vu périr avec des maladies de peau graves. L'aſpect général qui réſultera de ces deſcriptions des maladies de peau, tirera encore d'autres traits de lumières de mes obſervations dans les ſujets dont l'eſprit étoit aliéné par des cauſes ſemblables à celles qui donnent lieu aux maladies de peau, & que j'expoſerai dans la quatrième partie. Mes recherches ſur ce qui concerne la matière que je traite, ouvriront une nouvelle carrière dans laquelle les gens de l'art devront s'empreſſer de pénétrer, en s'éclairant par leurs propres obſervations.

ARTICLE PREMIER.

Observations dans les malades.

LES symptômes généraux des maladies de la peau, accompagnées de pléthore bilieuse, sont cet ensemble dans lequel on est convenu de reconnoître le tempérament bilieux : la peau brune & tirant sur le jaune, la chaleur, l'ardeur des mains, la sueur fétide des pieds, la transpiration onctueuse, souvent puante, un grand appétit, la digestion laborieuse, le ventre paresseux, des sueurs nocturnes, les urines rouges & chargées de sédiment par intervalles, la violence des passions. Les sujets des autres tempéramens, sans en excepter le tempérament sanguin,

ſont ſuſceptibles de pléthore bilieuſe, comme ceux du tempérament bilieux, lorſque la manière de vivre a dénaturé leur conſtitution naturelle.

A ces ſignes ordinaires de la pléthore bilieuſe que l'on obſerve dans les perſonnes en bonne ſanté, ſuccèdent inſenſiblement de petits mal-aiſes, & de légères incommodités auxquelles on fait communément peu d'attention, mais dont l'opiniâtreté autoriſe les Médecins expérimentés à prédire de grandes cataſtrophes dans l'économie animale.

En effet, peu de temps après, on éprouve des laſſitudes, des nuages de maux de tête, des inſomnies paſſagères, auxquelles ſuccède par intervalles une propenſion extraordinaire au ſommeil; on manque d'appétit; on a des fantaiſies dans le choix des alimens; la conſtipation

eſt habituelle & entrecoupée de flux de ventre conſidérables & quelquefois périodiques; le viſage eſt rouge, le blanc des yeux de temps en temps un peu jaune, la peau sèche & âpre, la poitrine oppreſſée; on reſſent une tenſion incommode dans tous le corps, une peſanteur aux parties antérieurs de la poitrine & des fatigues d'eſtomac après qu'on a pris des alimens ſolides, accompagnées de nauſées & de renvois acides ou nidoreux; le pouls extraordinairement grand & plein à cette époque, change enſuite & devient petit & ſerré; c'eſt ce qui trompe le plus ſouvent les Médecins ſur l'état des malades, lorſqu'ils ne ſont pas éclairés par des réſultats d'obſervations ſemblables à celles-ci.

Si la pléthore bilieuſe augmente, il ſurvient des bouffées de chaleur qui ſe

portent à la face; les yeux & les bords des paupières ſont rouges; les urines pâles & crues, tandis qu'on reſte dans l'inaction, ſont colorées, troubles & chargées de ſédiment, pour peu qu'on prenne d'exercice; une grande chaleur intérieure ſe fait ſentir; des inquiétudes, l'accablement, le mal de tête, les vertiges tourmentent; la voix eſt rauque, la reſpiration pénible, le pouls concentré, excepté après le repas; la peau, sèche en tout autre temps, eſt moite, onctueuſe & chaude pendant la digeſtion, & le malade maigrit à vue d'œil.

A cette époque, un demi-cercle brun ou violet, de l'étendue d'un travers de doigt, occupe la partie inférieure des yeux ſur la crête des orbites, & principalement du côté du nez. Cette tache eſt plus foncée par intervalle, comme au

moment du lever, & tandis que l'eſtomac eſt vuide ; elle eſt la même dans les femmes pléthoriques bilieuſes qui ſont ſur le point d'avoir leurs règles. Les ſymptômes précédens décèlent toujours une diſpoſition prochaine à quelque maladie, ſoit aigüe ſoit chronique, ou bien ils ſont l'indice d'une maladie de peau.

Quand la pléthore bilieuſe en eſt à ce point, & que la peau ſeule eſt menacée, cette membrane ſe reſſent bientôt des efforts que fait la tranſpiration pour enlever les ſubſtances bilieuſes, & l'humeur de cette fonction produit des affections plus ou moins conſidérables & malignes, ſelon le degré de la pléthore, la manière de vivre qui l'a occaſionnée, & la diſpoſition des ſujets. Le ſiége des maladies de la peau tient auſſi aux mêmes circonſtances ; on ne doit pas être étonné de ce qu'elles ſe jettent le plus ſouvent

ſur le viſage & de ce qu'elles y produiſent des altérations plus opiniâtres que par-tout ailleurs, puiſque cette partie eſt pour ainſi dire le tableau des paſſions de l'ame, dont la pléthore bilieuſe eſt un puiſſant ſtimulant.

COUPEROSE.

Si c'eſt à la peau du viſage que ſe portent les humeurs bilieuſes tranſpirées, on voit d'abord de petites raies rouges, placées ſans ordre ni direction déterminée, ſur l'endroit le plus élevé de chaque joue, & ſur la partie du nez qui en eſt voiſine de chaque côté. Ces raies, en ſe multipliant, ſe réuniſſent & forment des taches qui s'étendent inſenſiblement ſur tout le nez, ſur la partie inférieure du front, le long des joues & ſur les côtés du menton; la peau de ces parties paroît comme

comme marbrée ou compoſée d'un réſeau de filamens rouges placés ſous l'épiderme, dont la diſtribution inégale eſt très-variée ; celle du reſte du viſage eſt ordinairement couverte d'aſpérités, de farine & de petites écailles.

On pourroit s'étonner de ce que les humeurs bilieuſes retenues dans la peau du viſage, où elles ont été portées par la tranſpiration, étant jaunes ou ichoreuſes, comme dans la plupart des maladies de peau, occaſionnent des marques rouges qui paroiſſent plutôt participer d'un amas de ſang que d'un amas de bile ; mais il faut remarquer que les parties de la peau du viſage, affectées par la couperoſe, ſont celles qui ont dans leur conſtitution beaucoup de vaiſſeaux ſanguins deſtinés à former le coloris, & que quand les matières bilieuſes tranſpirables ſont engorgées dans les vaiſſeaux,

lymphatiques de ces parties, elles doivent néceſſairement s'emparer auſſi des vaiſſeaux ſanguins voiſins. Elles les rempliſſent davantage, les diſtendent un peu, & les font paroître plus rouges; la peau commence par être marbrée, lorſqu'il n'y a encore que quelques vaiſſeaux ſanguins occupés par les matières bilieuſes: elle devient toute rouge, le coloris prend une teinte de couleur de feu, lorſque tous les vaiſſeaux ſanguins ſont tuméfiés par la pléthore bilieuſe, & qu'il n'exiſte plus de liqueur purement blanche dans les vaiſſeaux lymphatiques. Quand la maladie a acquis une grande intenſité, les taches rouges ſe changent en placards de la même couleur, fort épais, qui forment quelquefois des élévations conſidérables.

L'humeur bilieuſe qui produit ces marques, étant continuellement pouſſée

par d'autres humeurs de la même nature, que la tranſpiration amène aux mêmes parties, eſt arrêtée par l'épiderme aux extrémités des vaiſſeaux excrétoires; elle y forme des puſtules ou une eſpèce de petite éréſipèle chronique; il en ſort une liqueur rouſſâtre, analogue à la bile; mais le ſang épaiſſi & fixé dans les vaiſſeaux de la peau y reſte, & le viſage garde la couleur rouge qui a fait donner à cette affection de la peau le nom de couperoſe, goutte-roſe, taches hépatiques. On dit ordinairement des perſonnes attaquées de cette maladie, qu'elles ont le foie chaud. On l'obſerve particulièrement dans les hommes ſujets à des hémorrhoïdes, dont l'écoulement a été ſupprimé, & dans les femmes qui ont éprouvé des dérangemens dans leurs règles, ou après le temps critique.

La couperoſe la plus commune eſt

celle qui ſurvient aux perſonnes du ſexe vers la trentieme année de leur âge. Elle eſt l'effet de la vie ſédentaire, des nourritures abondantes en ſubſtances graſſes, de l'abus des liqueurs étrangères, comme les vins forts, le café, les liqueurs proprement dites, des paſſions affligeantes, des pertes ſenſibles, comme celle de la fortune, ou de quelques perſonnes chères.

La diſpoſition des femmes à la tendreſſe, eſt chez elles une ſource de couperoſe, quand leurs ſentimens ont été trompés; qu'elles ont éprouvé des perfidies, ou été fruſtrées de quelques eſpérances ſur leſquelles elles fondoient le bonheur de leur vie. Les femmes mariées deviennent ſouvent couperoſées à l'époque de leurs groſſeſſes, lorſque quelques-unes des cauſes précédentes altèrent leur organiſation phyſique & morale, & ſur-tout lorſqu'elles abuſent

à cette époque des alimens & des boiſſons pour ſatisfaire un appétit déréglé. Les perſonnes qui vivent dans le célibat trouvent ſouvent les ſources de la couperoſe dans le mal-aiſe phyſique & moral qu'elles éprouvent.

La jeuneſſe ne met pas à l'abri de la couperoſe ; elle altère dès l'âge de dix-ſept ans, la peau du viſage des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe qui mangent habituellement beaucoup, font peu d'exercice, qui vivent le plus ſouvent de viandes apprêtées, de ragoûts, de pâtiſſerie, boivent quelquefois trop de vin, ou des vins aigres, & font pluſieurs repas rapprochés & conſidérables. Les enfans de tout âge qui vivent un peu à cette manière ne ſont pas exempts de la même maladie.

Je pourrois rapporter ici un grand nombre d'obſervations pour éclairer ſur

la marche de la couperoſe, s'il en étoit beſoin; mais cette maladie venant toujours de la même cauſe : la pléthore bilieuſe; & le ſuccès du traitement ne pouvant être équivoque, je me contenterai d'en citer un exemple, à cauſe de la gravité des ſymptômes dont il fournit la deſcription.

M. le R., âgé de cinquante ans, avoit depuis cinq ans le viſage en quelque ſorte hideux : le front, le nez, les joues & le menton étoient couverts de croûtes jaunâtres, & de puſtules ſuppurantes, ſéparées par des placards de rougeurs; les puſtules gagnoient ſous le cou; la barbe en étoit parſemée; le malade ſe faiſoit horreur à lui-même; à le voir on reculoit quelquefois d'épouvante; on l'accuſoit ſouvent mal-à-propos d'ivrognerie. Le ventre étoit tuméfié, & habituellement conſtipé; le foie, la ratte & la veine

porte paroiſſoient engorgés; le malade, (qui étoit orfévre) menoit une vie très-ſédentaire, dans le voiſinage continuel des fourneaux.

Les remèdes dont il avoit fait uſage étoient principalement une eſpèce d'œthiops minéral, qui lui avoit été adminiſtré par M. G... m. & qu'il avoit continué pendant dix-huit mois. Enſuite M. P... c. lui avoit preſcrit le ſuc de creſſon. Il en avoit pris pendant ſix ſemaines, au bout deſquelles la chaleur intérieure prodigieuſement augmentée par ce remède, fit éclore, durant l'été 1784, une fièvre ardente, dont M. *Pourfour du petit*, alors doyen de la Faculté, & moi, eumes beaucoup de peine à le ſauver. Les ſymptômes de la fièvre ardente, étoient dans le début une hémorragie conſidérable par les inteſtins, des vomiſſemens continuels, &, dans les jours critiques, le délire &

les convulsions. La maladie ne fut jugée qu'au vingt-unième par une crise de selles sanguinolentes; le malade avoit été saigné cinq fois, dans les jours pendant lesquels il avoit été permis d'agir.

Il y avoit lieu de présumer qu'après cette maladie, la couperose seroit, sinon tout-à-fait guérie, du moins fort diminuée par les grands changemens qui venoient de se faire dans la machine; mais il ne s'en fit aucun dans la peau du visage. Les pustules avoient seulement cessé de se régénérer pendant la maladie; mais elles revinrent avec force dès les premiers jours de la convalescence, & ce ne fut qu'après plusieurs mois que j'entrepris le traitement de la couperòse. Six mois après le visage fut parfaitement net, & il est resté le même depuis plus de trois ans.

Il ne faut pas confondre la couperose dont il est ici question, avec une autre

affection de la peau du visage, qui résulte de l'ivrognerie, qui consiste dans des rougeurs, des pustules, des excroissances entretenues par l'abus du vin & des liqueurs spiritueuses, & que l'abstinence de ces boissons détruit ordinairement, sans aucun autre secours.

Dans les femmes, la couperose grave est presque toujours accompagnée d'autres maladies qui paroissent attaquer essentiellement l'organisation & dont l'état du visage n'est que le précurseur; en effet les femmes couperosées doivent s'attendre le plus souvent à quelque catastrophe funeste, produite par des obstructions au foie ou dans les autres viscères du bas-ventre, ou par des dépôts sur la poitrine de la même humeur qui se porte à la face, ou par des convulsions qui prennent leur source dans le cerveau altéré par la même humeur. J'ai vu

l'épilepſie être la ſuite de la couperoſe, & cette maladie qu'on croit ordinairement incurable, céder en même-temps que la couperoſe aux remèdes indiqués pour celle-ci. Les rhumatiſmes, les douleurs, les ſuppurations internes, comme celle du poumon & de la matrice, accompagnent auſſi fréquemment les couperoſes anciennes & négligées; le ſcorbut de terre eſt encore une autre modification funeſte de la conſtitution du ſang qui amène la couperoſe.

Boutons.

Les parties de la peau du viſage, dans la conſtitution deſquelles il y a des vaiſſeaux ſanguins, & qui forment le coloris, ſont parſemées de petites glandes, dans leſquelles il ſe filtre une portion de la tranſpiration; on les appelle ſébacées;

l'humeur, appellée auſſi ſébacée, qu'elles filtrent, eſt plus épaiſſe que celle de la tranſpiration; dans la pléthore bilieuſe, elle acquiert encore plus de conſiſtance, à raiſon des parcelles de matières de bile dont elle eſt imprégnée; elle s'engorge dans les glandes, & y forme de petits abcès ou furoncles, qui ſe terminent ordinairement par la ſuppuration.

On obſerve pluſieurs ſortes de boutons tant au viſage que dans preſque toutes les parties du corps. Les plus communs s'emparent du front, du menton; il en ſurvient aux paupières, aux lèvres, ſur le devant de la poitrine, au dos; quelques perſonnes ſont ſujettes à en avoir aux feſſes, aux cuiſſes, &c. ces éruptions prennent diverſes formes & ſe terminent de pluſieurs manières, ſelon la nature de l'humeur qui les fournit, ſelon la peau, l'âge des ſujets, leur manière de vivre,

leur bonne ou mauvaiſe ſanté. Les plus communs ſont de petits furoncles qui ſe deſſéchent & s'applatiſſent immédiatement après avoir évacué un petit bourbillon, & qui ſe ſuccèdent à des intervalles quelquefois périodiques juſqu'à ce que la cauſe en ait été détruite. Cette cauſe, réſide preſque toujours dans le ſang échauffé par la pléthore bilieuſe; j'appelerai ceux-ci boutons ſanguins.

Il y a deux autres eſpèces de boutons qui altèrent la peau du viſage preſqu'auſſi fréquemment que les furoncles; les uns ſont des élevures plus groſſes que des grains de millet, qui ne changent point ou qui changent peu la couleur de la peau, & qui ſe diſſipent d'eux-mêmes en peu de jours, ſans ſuppuration. Leur ſiége eſt communément au front, à la racine des cheveux, & dans le milieu des joues; il en pouſſe quelquefois un ou deux conſidérables

considérables au pli qui se trouve entre la partie inférieure du nez & la joue. Les boutons de cette espèce participent d'une lymphe coagulée; on doit les appeler boutons lymphatiques.

Les boutons bilieux sont d'une nature différente des deux précédens, ils se fixent plus communément à la base du nez vers la réunion de cette partie à la lèvre supérieure, ou dans le nez même, ou sur les lèvres, ou dans la peau des côtés du menton qu'occupe la barbe. Ces boutons ne suppurent pas comme les premiers, ils ne se dissipent pas insensiblement comme les autres, ils sont attachés aux parties qu'ils occupent & ils paroissent s'y nourrir d'une matière ichoreuse qu'ils rendent eux-mêmes continuellement & qui forme des croûtes considérables, & le plus souvent très-dégoûtantes. Ces derniers boutons sont

les plus douloureux & les plus difficiles à déraciner : ils ſont ſouvent le premier indice de la pléthore bilieuſe & le dernier ſymptôme à être détruit.

La poitrine & les avant-bras ſont le ſiége des boutons ſanguins ; on voit les lymphatiques ſur le dos & les feſſes ; les bilieux s'éloignent rarement du viſage, ſi ce n'eſt pour ſe cantonner derrière les oreilles, où leur préſence eſt communément plus gênante que dangereuſe, & pour gagner les parties & la marge de l'anus, où ils deviennent très-incommodes & douloureux.

Les boutons vénériens ne reſſemblent à aucune des trois eſpèces précédentes ; ils ne ſuppurent pas comme les ſanguins, ils ne produiſent ni ichor ni croûtes comme les bilieux, ils ont la forme des lymphatiques ; mais au lieu d'avoir la couleur naturelle de la peau, ils ſont vio-

lets; au lieu d'être indolens, ils ſont douloureux; au lieu de ſe diſſiper aiſément, ils ſont opiniâtres & forment comme autant de petits ſquirres. Ils ſont auſſi non pas iſolés, mais nombreux & raſſemblés en forme de chapelet, ce qui a donné l'idée de les appeler chapelet de Vénus.

Quand les boutons ſurviennent aux feſſes, ils y prennent la forme d'une éruption ſanguine & bilieuſe, accompagnée du gonflement de la peau, de démangeaiſons & de rougeurs dans les intervalles des puſtules: celles-ci ſuppurent de temps en temps, les unes après les autres; l'humeur qui en ſort, participe de la nature du pus & de celle de la bile; elle ſe convertit en écailles qui s'enlèvent aiſément lorſqu'elles ſont sèches. Soit que l'humeur qui forme ces puſtules s'étende ailleurs, ſoit que la démangeaiſon qui y fait porter la main,

occaſionne une eſpèce de contagion ſur d'autrés parties, le dos, les cuiſſes, quelquefois la poitrine & les jambes, ſont affectées de la même éruption. En même-temps, les parties ſont ordinairement ſujettes à des rougeurs & à des démangeaiſons.

M. F...., âgé de cinquante-cinq ans, étoit tourmenté depuis pluſieurs années par une éruption de cette nature. Elle occupoit tout le derrière, deſcendoit ſur les cuiſſes, & s'étendoit au-deſſus des reins; ces parties étoient couvertes de puſtules profondes, communément groſſes comme des grains de raiſin, fort rouges, douloureuſes & accompagnées d'une démangeaiſon inſupportable. Il en ſortoit un ichor rouſſâtre qui détachoit la peau par écailles; l'intervalle des puſtules étoit occupé par des rougeurs prurigineuſes, ſous leſquelles il s'élevoit ſucceſſivement

de nouvelles puſtules ; les plus groſſes étoient iſolées, les autres formoient des grappes, & toute la peau étoit dans un état éréſipélateux. Au ſurplus, le malade étoit du tempérament bilieux, très-pléthorique, adonné aux occupations de cabinet, maigre, mélancholique ; il avoit tout-à-fait altéré ſa ſanté par l'uſage de mille drogues contraires à ſa maladie ; on l'avoit ſur-tout fait abuſer des bains chauds & des purgatifs ; ceux-ci très-répétés lui avoient altéré le ſuc inteſtinal & enlevé les forces & l'embonpoint.

Malgré ce délabrement, dès que le déſordre cauſé par les mauvais traitemens fut réparé ; la guériſon radicale de ſa maladie de peau ne dura pas plus de trois mois ; il y a trois ans que tout eſt diſſipé, & que le malade a repris ſon état naturel, de la fraîcheur, de la gaieté, qu'il a le ventre libre &

qu'il exécute parfaitement toutes ſes fonctions.

Quant aux boutons du nez que l'on prend communément, mal-à-propos, pour un effet des rhumes, ils participent toujours de la couperoſe; ils naiſſent avec cette maladie, ils ſe couvrent d'une croûte qui tombe & renaît alternativement, & qui ſubſiſte encore long-tems, même après que l'affection des joues eſt diſſipée. Ces boutons peuvent prendre une tournure fâcheuſe, s'ils ſont négligés, irrités par des remèdes contraires, ou ſeulement aggravés par l'intenſité de leur cauſe. Il ſurvient quelquefois un petit bouton ou une petite croûte; on écorche l'un ou l'on enlève l'autre par inadvertance; ſi l'on prend du tabac, on irrite bien plus la partie malade; il ſe creuſe inſenſiblement un ulcère, ou bien il s'elève une puſtule avec un caractère

cancéreux : ces maux, légers en apparence, deviennent funeſtes, pour peu que des topiques gras & rances, beaucoup trop uſités, altèrent encore davantage l'humeur bilieuſe qui cherche à ſortir.

On en voit, mais plus rarement, de ſemblables dans les oreilles ; le *cérumen*, qui eſt l'humeur de la tranſpiration habituelle de cette partie, eſt tellement impregné de ſubſtances bilieuſes, qu'elle garde toujours la couleur de la bile ; cette couleur a beaucoup plus d'intenſité dans les perſonnes pléthoriques bilieuſes ; il en réſulte des douleurs aigües, des ulcères fétides, la ſurdité.

OPHTALMIE, FISTULE A L'ŒIL.

La même humeur bilieuſe qui occaſionne la couperoſe, attaque auſſi les

yeux : elle y produit des rougeurs, des démangeaiſons, des inflammations, des cuiſſons très-incommodes; il ſe forme auſſi dans les paupières des boutons qui participent de la nature de ceux du viſage. Il n'eſt pas rare de voir ces affections, après avoir été quelque temps paſſagères, dégénérer en ophtalmies chroniques. Cette maladie eſt produite par un écoulement de chaſſie âcre, qui enflamme les paupières, les colle, pendant la nuit, & les corrode inſenſiblement, au point d'y former des ulcères qui en rongent les bords, détruiſent les bulbes des cils, & défigurent totalement cette partie intéreſſante du viſage. Les yeux éraillés & la fiſtule lacrymale, n'ont été juſqu'à préſent auſſi difficiles à guérir, que parce qu'on a négligé d'en détruire la cauſe en ſupprimant la pléthore bilieuſe.

GONORHÉES HABITUELLES, FLEURS BLANCHES.

On retrouve encore la même humeur altérée par la pléthore bilieuſe, aux parties de la génération dans l'un & l'autre ſexe. C'eſt elle qui s'écoule avec des irritations quelquefois conſidérables, ſous le nom de fleurs blanches, & qui donne à la matière de cet écoulement une couleur jaune dans laquelle les charlatans trouvent un excellent prétexte pour ſatisfaire leur horrible cupidité. C'eſt cette même humeur qui excite dans les hommes un écoulement blanchâtre ou jaune, que la crainte fait ſouvent regarder comme vénérien & que les ignorans & les fripons traitent effectivement par le mercure contre toute apparence de rai-

ſon, puiſque les gonorrhées vénériennes elles-mêmes ne doivent jamais être combattues par aucune préparation mercurielle.

HÉMORROÏDES, FISTULES.

Les chaleurs au fondement, le gonflement des veines hémorroïdales, les douleurs lancinantes dans cette partie. Les écoulemens ſoit ſanguins ſoit ichoreux qui y ſurviennent, les abſcès & les fiſtules qui s'y forment, ne ſont autre choſe que l'effet de la ſurabondance des matières bilieuſes dans les vaiſſeaux ſanguins du bas-ventre qui aboutiſſent au foie, lorſque le foie ne peut plus les admettre toutes pour en former la bile. C'eſt auſſi de cette diſpoſition que s'en ſuivent les maladies inflammatoires bilieuſes du bas-

ventre, les dyſſenteries, &c. Telle eſt auſſi la cauſe éloignée des ulcères de la matrice, autre maladie terrible, qui ne cède, lorſqu'elle eſt priſe à tems, qu'au traitement propre à détruire la pléthore bilieuſe, & qui devient incurable ſi on lui laiſſe faire de grands progrès.

TACHES DE LAIT.

Les enfans, dans le ſein de leurs mères, contractent des diſpoſitions à des maladies de peau qui procèdent de la pléthore bilieuſe; elles ſe manifeſtent quelques jours après la naiſſance, par des taches appellées taches de lait, croûtes de lait, & elles viennent d'un dépôt de matières bilieuſes provenantes du ſang de la mère, tandis qu'il fourniſſoit la nourriture au fœtus. Cette maladie ſe diſſipe d'elle-même ſi le petit malade change de

nourriture; elle s'aggrave au contraire, & elle se répand sur tout le corps, s'il tette le lait pléthorique bilieux de sa mère. Un enfant né sain, allaité par une nourrice pléthorique bilieuse, se couvre de taches de lait, de pustules, de tumeurs, &c. qui rendront presque toujours mortelles les plus petites indispositions auxquelles il sera sujet dans le cours de l'enfance.

JAUNISSE DES ENFANS.

La jauniſſe qui ſurvient à pluſieurs nouveaux-nés, a lieu, parce que le foie du fœtus n'ayant pu ſéparer toute la matière bilieuſe qu'il a reçue de ſa mère; elle s'eſt accumulée dans ſon ſang tout le temps qu'il a manqué de tranſpiration, & dès qu'il a acquis cette fonction par ſa ſortie de l'eau, & par l'impreſſion de

l'air ſur ſes pores, l'humeur tranſpirable s'eſt trouvée impregnée des ſubſtances bilieuſes; auſſi cette jauniſſe n'eſt-elle regardée que comme une criſe ſalutaire à la fonction du foie, & non pas comme une maladie de la peau relative au mauvais état de ce viſcère.

INFLAMMATION ÉRÉSIPÉLATEUSE.

On lit l'obſervation ſuivante dans le *Traité des maladies des enfans, avec des inſtructions ſur leur conduite depuis la naiſſance*, par M. UNDERWOOD, Médecin à Londres.

Les enfans ſont ſujets à une eſpèce très-dangereuſe d'inflammation éréſipélateuſe, dont, autant que je ſache, aucun Auteur n'a fait mention, & que j'ai rarement rencontré ailleurs que dans les

hopitaux des femmes en couches. Les enfans qui ont un mois passé, n'y sont plus sujets, & la plupart du temps elle se manifeste peu de jours après leur naissance; elle attaque les enfans robustes aussi-bien que ceux qui sont délicats, & les surprend sans aucun indice avant-coureur. Elle est très-rapide dans ses progrès; la peau y prend une teinte pourprée, & y devient bientôt excessivement dure. Lorsqu'elle est bénigne, elle se jette souvent sur les doigts & les mains, & sur les pieds & les chevilles; quelquefois elle se place près des articulations, ou sur les jointures mêmes, & tourne subitement en suppuration. L'espèce plus violente prend presque toujours son siége dans la région du pubis, & s'étend supérieurement sur le ventre, & en descendant sur les cuisses & les jambes; je ne l'ai vue que deux ou trois fois

commencer à la nuque; le gonflement n'eſt pas conſidérable, mais après que la peau s'eſt durcie, la partie devient pourpre, livide, & très-ſouvent ſphacelée : cela a ſur-tout lieu dans les garçons, lorſque le ſcrotum eſt le ſiége de la maladie. Le penis enfle, & le prépuce prend cet air emphyſémateux qu'il a dans les enfans qui ont un calcul arrêté dans l'urèthre.

EXCORIATIONS.

Les enfans ſujets à des excoriations dans l'entre-deux des cuiſſes, & dans les plis de la peau du cou, participent de la pléthore bilieuſe; ces incommodités s'aggravent par le défaut de propreté, & deviennent quelquefois dangereuſes.

TEIGNE.

Dans un âge plus avancé, une maladie particulière du cuir chevelu appellée la teigne de lait, & quelquefois la teigne proprement dite, eſt l'effet des ulcérations faites à la peau par l'humeur de la tranſpiration imprégnée de ſubſtances bilieuſes, & portée dans les canaux plus dilatés qui livrent paſſage à la matière des cheveux, en plus grande abondance qu'ailleurs. Ces ſubſtances bilieuſes s'accumulent auſſi dans les glandes, & les parties charnues & graiſſeuſes du cou, & y forment des tumeurs qui participent des écrouelles, auxquelles on donne différens noms, & dont la ſuppuration eſt ordinairement critique.

En effet, le foie des teigneux eſt plus gros, d'une couleur plus foncée,

& plus abreuvé de bile que celui des autres enfans ; ces malades ſont ceux qui ſe nourriſſent de mauvais pain, de beaucoup de viande, de ragoûts ſalés & épicés, alimens abondans en matière de bile, ceux auxquels on ne refuſe pas le vin, & dont les mères ou les nourrices étoient attaquées de la pléthore bilieuſe.

MUGUET, MILLET OU BLANCHET.

Cette maladie, dont le principal ſymptôme eſt un éruption dans la bouche, procède évidemment de pléthore bilieuſe ; elle n'attaque que les enfans nourris de ſubſtances abondantes en matières de bile, ſoit immédiatement, ſoit par le moyen des nourrices intempérantes ; elle eſt ſur-tout fort répandue dans les hopitaux, où la même nourriture eſt com-

mune à tout le monde, quoique l'âge, le ſexe, le tempérament, les maladies, exigent des variétés dans le régime des enfans & des nourrices. L'effet des matières bilieuſes qui produiſent le muguet, ſe remarque encore par la ſéchereſſe de la bouche, la ſoif ardente, les hoquets, le vomiſſement, le cours de ventre verdâtre, qui teint les linges d'un jaune ſafrané que la leſſive n'efface point, & par tous les autres ſymptômes des maladies bilieuſes internes; enfin, l'ipécacuanha, réitéré à petites doſes, & d'autres médicamens propres à enlever les matières de bile ſurabondantes, ſont les moyens de guériſon que l'expérience a conſacrés.

Il peut donc être très-pernicieux d'accorder trop de confiance à l'opinion des Médecins qui ſuppoſent les cauſes de toutes les maladies dans l'air, & qui

croient que le muguet eſt une maladie produite par l'air des hopitaux, ou par le froid, ou par toute autre influence extérieure & étrangère. Les enfans contractent le muguet par les mêmes raiſons qui font contracter aux grandes perſonnes les maladies bilieuſes internes & celles de la peau; on voit ſouvent cette maladie hors des hopitaux & loin des lieux où l'air eſt ſuſpect. J'ai trouvé le foie corrompu dans les cadavres de deux enfans emportés par cette maladie.

ENGELURES.

Elles attaquent les mains, les talons, les pieds, le nez, les oreilles, les lèvres des enfans dont la nourriture eſt une ſource abondante de matière de bile, ou qui ont reçu cette matière en grande abondance de leur mère ou de leur

nourrice. C'eſt une maladie accompagnée d'inflammation, de douleur, de démangeaiſon, & quelquefois ſuivie de crevaſſes & d'ulcères. Elle vient en hiver, lorſque le froid de la ſaiſon, interceptant la tranſpiration, arrête dans ces endroits de la ſuperfice du corps, les particules de la bile que l'humeur y avoit conduites pour les expulſer; elle diſparoît pour l'ordinaire en été, lorſque les chaleurs ont réparé la tranſpiration, & que la nourriture végétale a procuré un chyle moins abondant en ſubſtances bilieuſes.

TACHES SCORBUTIQUES.

La pléthore bilieuſe précède & accompagne toujours les maladies ſcorbutiques de la peau; les ſymptômes de cette maladie, & l'ouverture des cadavres, ont

mis les Médecins d'accord entr'eux ſur ce point. Les taches ſcorbutiques, l'inflammation des gencives, l'excoriation de la peau qui les couvre, & les ulcères ſpontanés du même caractère, s'expliquent naturellement par la ſurabondance des ſubſtances venues des alimens viciés, dont les malades ont fait uſage, qui ſont emportées par la tranſpiration & dépoſées ſur les parties affectées. Ces taches ſont ſanguinolentes, parce qu'à l'époque à laquelle elles paroiſſent, la matière de la bile ſurabondante depuis long-temps dans le ſang, s'eſt identifiée à quelques molécules ſanguines qui ont été entraînées en même-temps.

GANGRÈNE.

C'eſt inconteſtablement à la pléthore bilieuſe qu'il faut attribuer les terminai-

ſons fâcheuſes des maladies de la peau, & la gangrène des parties qui n'avoient d'abord paru que légèrement affectées, ſi l'on a négligé les moyens de diminuer l'énergie de la bile dans le ſang, & d'empêcher par-là ſon affluence vers les parties malades. Il y auroit, d'après ce que j'en ai vu, des remarques anatomiques intéreſſantes à faire ſur l'état du foie des ſujets morts avec d'anciens ulcères ſpontanés ou de gangrène.

ÉCROUELLES.

Dès que les maladies de la peau attaquent les glandes, & que celles du cou ſont affectées, on ſe croit fondé à leur donner le nom d'écrouelles, quoique ce ſoit ſouvent très-mal-à-propos. Au reſte les écrouelles même étant une maladie dont les ſymptômes ſont du nombre des

maladies de la peau, il n'eſt pas étonnant qu'on la détruiſe par les mêmes moyens, & que les anti-ſcrophuleux les plus efficaces ſoient ceux qui diſſipent le mieux la pléthore bilieuſe.

DARTRES.

De toutes les maladies de la peau qui procèdent de l'état du foie, les plus communes ſont les dartres. Je n'appelle pas de ce nom quelques altérations de la peau, que la terreur des malades ou le charlataniſme font nommer ainſi. Les vraies dartres ſont opiniâtres, parce qu'elles ſont entretenues par l'affluence d'une humeur de tranſpiration, chargée d'un vice particulier des matières bilieuſes que le foie ne filtre pas. Ce vice ſe rencontre ſouvent quoiqu'il n'en réſulte aucun changement notable dans l'économie animale.

Une fois que ces matières se sont fait jour à un endroit de la peau déterminé, & qu'elles y ont produit une dartre, elles suivent presque toujours la même route, à moins qu'un accident, ou l'application d'un topique contraire, ne dérange leur marche naturelle; alors, en effet, elles se portent sur les autres parties, & elles menacent les organes essentiels à la vie. Le poumon, le foie & les intestins sont le plus souvent le siége des éruptions dartreuses; la phtisie, le flux hépatique, la dyssenterie, sont les suites fâcheuses & communément funestes de ces révolutions.

Mais les métastases ou reflux d'humeur dartreuse sur les organes intérieurs, sont plus rares qu'on ne pense. Dans la plupart des cas où l'on a coutume d'accuser les métastases d'humeurs dartreuses, des ravages qui surprennent, il n'y a point eu de

de répercuſſion ; j'ai vu ſouvent que les dartres ſubſiſtoient dans leur entier, & que, par conſéquent, l'humeur n'avoit pas été détournée ; mais j'ai cru reconnoître en même-temps qu'un ſurcroît de matières bilieuſes ſurabondantes dans le ſang, y exerçoit de nouveaux ravages ſur d'autres organes ; qu'il y cauſoit des eſpèces de dartres intérieures, ou d'autres affections de la même nature, & qu'il jetoit quelquefois les perſonnes dartreuſes dans la phtiſie pulmonaire, en maltraitant quelquefois la membrane pituitaire & la peau tout enſemble.

Ces faits ne détruiſent pas l'opinion reçue touchant la voie de communication qu'on prétend établie entre toutes les parties, par le moyen du tiſſu cellulaire ; on pouroit ſeulement en conclure que cette communication a lieu plus rarement qu'on ne le croit ; en effet, pour-

quoi prétendre qu'une humeur dartreuſe ſe propage par le moyen du tiſſu cellulaire, indépendamment de l'organiſation intérieure, tandis que la ſource intérieure de la première dartre eſt propre à en produire une infinité d'autres?

On voit les dartres grandir, ſe multiplier, devenir plus graves & plus opiniâtres, ſuivant diverſes circonſtances relatives à l'âge des malades, à leurs conſtitutions, à leurs manières de vivre, aux traitemens nuiſibles qu'ils ont eſſuyés, & ſuivant qu'ils négligent plus long-temps de combattre la cauſe de ces affections. On explique, par ce que j'ai dit, pourquoi les remèdes les plus actifs en apparence, les plus conſtamment adminiſtrés, & ſuivis avec la plus grande docilité, n'empêchent pas une infinité de maux très-graves, qui réſultent de ceux qu'on avoit à combattre, lorſqu'ils ne

ſont pas attaqués ſelon le vœu de la nature, & ſelon les indications tirées d'une parfaite connoiſſance de l'économie animale.

On comprend auſſi comment les traitemens infructueux des dartres & des autres maladies de la peau, dont on n'enlève point la cauſe, portent le trouble dans les fonctions; comment ils altèrent divers organes, l'eſtomac particulièrement, ſi les relâchans long-temps continués exténuent ce viſcère; comment ils cauſent des affections plus graves en quelque façon que les dartres; comment le temps employé à ces traitemens inutiles ou contraires, favoriſe les progrès de la pléthore bilieuſe; comment cette pléthore n'étant point diminuée, déprave toutes les humeurs, corrompt inſenſiblement le foie, comment enfin il

s'en ſuit de-là des maladies contre leſquelles toutes les reſſources de l'art ſont quelquefois en défaut.

Une grande partie des dartres ne ſont rien par elles-mêmes : un léger topique, des lotions, le temps, les diſſipe; mais on doit toujours regarder les plus petites affections de la peau, de ſimples efflorescences, comme l'avertiſſement d'une diſpoſition intérieure qui dégénéreroit en dartres graves ſi elle étoit négligée; ou s'il ne ſe fait pas une éruption en dehors plus conſidérable, on eſt menacé de maladies internes funeſtes. La poitrine ſe prend quelquefois, ou bien les glandes s'engorgent; ſouvent il ſe fait dans un âge avancé un dépôt de l'humeur dartreuſe ſur les voies urinaires dans les hommes & ſur les parties de la génération dans les femmes; la plupart des ré-

tentions d'urine dans les premiers, dans les autres les fleurs blanches & les ulcères de matrice, dans tous les sujets la tuméfaction du ventre, la constipation, l'embarras du mésentère & des intestins, que l'on traite mal-à-propos pour des obstructions, sont les suites des maladies de peau négligées, & dont on auroit aisément detruit la cause à l'origine.

Le vulgaire appelle toutes les maladies de peau des dartres; cette dénomination abusive fait souvent qu'on les traite toutes de la même manière; mais il y a une très-grande différence. Je vais faire distinguer celles que j'ai eu occasion d'observer, & indiquer en même-temps les traitemens particuliers qui conviennent à chacune d'elles, & que j'exposerai dans la partie suivante.

DARTRE ÉRÉSIPÉLATEUSE.

Après un éréſipèle ordinaire ſoit à la face ou à toute autre partie du corps, il reſte quelquefois des élévations rouges & écailleuſes, accompagnées de démangeaiſons, de cuiſſons, & d'un ſuintement ichoreux qui propage l'altération de la peau. On croit communément que cette dartre eſt contagieuſe parce que non-ſeulement elle s'étend au même endroit, mais qu'elle s'établit encore ſur d'autres parties éloignées de celles qui avoient été priſes les premières; on préſume alors que l'attouchement du malade aura communiqué le mal d'une partie à l'autre; mais cette préſomption paroît dénuée de fondement: c'eſt le même foyer intérieur qui produit chaque éruption nouvelle, ſans que le contact y ait aucune part;

autrement tout le corps en ſeroit bientôt inſenſiblement couvert.

Dans la première année de mes recherches ſur les maladies de la peau à Rochefort, Mademoiſelle F..... âgée de vingt ans, étoit tourmentée par une dartre éréſipélateuſe qui lui occupoit, depuis deux ans, le cou, les avant-bras, & le devant de la poitrine; elle avoit outre cela des grappes de puſtules purulentes autour des reins, & le front étoit continuellement défiguré par la même éruption. L'état du pouls tourna mon attention du côté du foie; la malade avoua qu'elle y reſſentoit depuis longtemps une peſanteur douloureuſe qu'elle avoit cachée à ſes parens, & les fauſſes côtes étoient un peu élevées par le gonflement de ce viſcère. Après les ſecours préliminaires, les potages herbacés, les légumes à l'eau, la ſalade, les fruits

cruds (en automne) & les boiſſons acides pour toute nourriture, diſſipèrent totalement ces maladies, que leur ancienneté avoit fait regarder commme incurables.

Ce ſuccès détermina Me. de K... à me conſulter pour ſa femme-de-Chambre, âgée de dix-ſept ans, qui avoit la même maladie, accompagnée d'ulcères aux jambes, & de puſtules ſuppurantes ſur les bras, le ventre & les reins; la ſuppuration étoit un ichor jaune, dont le ſéjour rongeoit la peau en d'autres endroits; la malade étoit en cet état depuis un an, époque à laquelle elle avoit beaucoup mangé ſans ſe donner d'exercice. Un ſéjour à l'Iſle de Rhé de ſix ſemaines, pendant leſquelles elle ne vécut preſque que de coquillages, & but beaucoup d'eau vinaigrée, acheva de la guérir.

Un autre de mes malades étoit tourmenté par une pléthore bilieuſe ſi avancée,

le physique & le moral étoient tellement affectés par cette constitution, qu'outre les médicamens nécessaires à son état, il a fallu, pour completter sa guérison, qu'il vécût, pendant deux mois, uniquement de pain, de pommes-de-terre, de pommes de reinettes crues & de salades.

Dartre des joues.

La couperose dégénère quelquefois en dartre, & la dartre survient aussi d'elle-même aux joues, qui sont plus communément le siége de la couperose. Mademoiselle R.... fille d'un riche particulier de Rochefort, avoit les joues dartreuses depuis plusieurs années. Cette maladie étoit profonde, toute la partie occupée par le coloris, dans l'état naturel, étoit devenue d'abord boursoufflée & très-rouge, & n'avoit pas tardé à s'ulcérer. La

peau étoit ſéparée de l'épiderme par un placard d'humeur dartreuſe qui corrodoit ces deux membranes, & l'étendue de la dartre augmentoit tous les jours. Cet accident, outre les dangers dont il menaçoit, détruiſoit encore l'eſpérance d'un mariage avantageux. Je ne me rappelle plus au juſte quels ſecours j'oppoſai à cette maladie; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que Mademoiſelle R..... fut guérie en moins de trois mois, ſans qu'il ait reſté la moindre trace de ſes dartres. Elle étoit, deux ans après, très-bien portante, mariée & heureuſe à la Rochelle.

DARTRE DU NEZ.

La plus petite altération de la peau du nez, qui s'étend en largeur ou en profondeur, ou qui s'élève en croûte, & qui eſt de quelque durée, exige la plus

ſérieuſe attention. Le voiſinage des cartilages, l'affluence des humeurs bilieuſes dans le mucus qui eſt la tranſpiration de cette partie (*voyez pag.* 28), l'impreſſion de l'air extérieur, celle de l'air qu'on expire imprégné de la tranſpiration bilieuſe de la membrane pituitaire, & la très-grande ſenſibilité de cet organe aux influences extérieures, concourent à rendre ſouvent dartreux un léger bouton ſous lequel l'humeur bilieuſe ou le mucus bilieux ſe ſera accumulé & dépravé. Si l'amas & la dépravation ſont aſſez conſidérables pour avoir détruit la peau & pénétré juſqu'au cartilage, la dartre devient cancéreuſe & ſe propage quelquefois, ſi l'on néglige de s'y oppoſer, juſqu'à ce que toute la partie cartilagineuſe du nez ait été détruite. On a pluſieurs exemples de perſonnes mutilées de la ſorte à la ſuite de très-petits maux, qui

n'avoient paru mériter aucune attention, ou bien pour lesquels on avoit cru les secours ordinaires de la chirurgie suffisans.

C'est sur-tout ici que la pléthore bilieuse exige d'être détruite avant tout, & que les moyens d'y réussir ne sauroient être employés trop promptement. Une de ces maladies sur le dos du nez de Me. de M.... & une autre à la partie inférieure de la narine gauche de Me. la B. d'... m'ont donné beaucoup de peine; les topiques n'ont pas fait la moindre chose à la dernière maladie, si ce n'est d'en garantir le siége des impressions extérieures pendant la destruction de la pléthore bilieuse; mais l'autre n'a cédé qu'a des topiques actifs qui ont circonscrit l'altération du cartilage.

DARTRES DES MAINS.

Un auteur moderne a obſervé que les maladies du foie peuvent ſe prédire long-temps avant que le malade reſſente aucune douleur à ce viſcère, par l'état de la peau grippée & comme enfoncée ſur l'articulation des phalanges à la main droite. Cet auteur eſt M. *Simonet*, médecin, dans ſes obſervations ſur les *règles & préceptes de ſanté de Plutarque.* En effet j'ai conſtamment remarqué que l'embarras des vaiſſeaux ſanguins du bas-ventre, qui portent le ſang au foie par la veine porte, eſt caractériſé par la rudeſſe du dos des deux mains également, ſurtout aux premières phalanges des doigts & aux jointures de la main. Cette affection participe beaucoup des engelures, mais elle en diffère en ce qu'elle attaque

plus particulièrement les adultes que les enfans, & qu'elle ne cède qu'à des ſecours puiſſans ; au lieu que les engelures ſont une maladie pour ainſi dire particulière aux enfans & peu difficile à guérir.

Voici une obſervation propre à donner lieu de reconnoître cette maladie.

M. J.... américain, établi à Saint-Euſtache, avant la dernière guerre, fut fait priſonnier à la priſe de cette île par les anglois en 1781, dépouillé de ſes biens & jeté dans la cale d'un vaiſſeau, où il vécut de viandes ſalées à demi-corrompues & de biſcuit moiſi, & où il étoit entouré de malades, priſonniers comme lui, dont les cadavres achevoient d'infecter ſon cachot en attendant qu'on les jetât à la mer. Un bon tempérament qu'aucune maladie n'avoit altéré juſqu'alors le ſoutint contre ces fléaux, plus terribles encore que ſa captivité, &

quoiqu'accablé par le chagrin d'avoir perdu la plus grande partie de ſes biens, il ſortit du vaiſſeau ſain & ſauf en apparence au bout de quatre mois.

Il ſe félicitoit d'avoir échappé aux dangers auxquels beaucoup d'autres priſonniers comme lui avoient ſuccombé, lorſqu'il apperçut quelques puſtules dans les paumes de ſes mains; il en vint enſuite de pareilles ſur les premières phalanges des doigts, & quelque temps après aux plis des poignets; il ſe faiſoit auſſi une ſuppuration abondante par l'oreille gauche. Pendant ce temps-là le ventre ſe tuméfioit, le viſage devenoit jaune, les yeux rouges, la peau du corps sèche, brûlante; le ventre étoit conſtipé, la tête peſante, le caractère mélancholique; il perdoit la mémoire, le ſommeil; il étoit tourmenté par des idées noires & lugubres.

Après le traitement intérieur convenable à la pléthore bilieuſe, les topiques détruiſirent le foyer dartreux qui s'étoit cantonné dans les rides que la peau forme aux endroits des articulations des mains; cette peau finit par tomber comme une écaille ſous laquelle il étoit revenu un nouvel épiderme ſain, mais l'oreille a continué de ſuppurer comme je l'avois craint & annoncé.

Il ſurvient aux mains une autre eſpèce de dartres qui en rend la peau âpre, ridée & farineuſe; cette maladie eſt de la même nature que la précédente, & ſe guérit par les mêmes moyens.

DARTRES AUX FESSES ET AUX JAMBES.

Les boutons que j'ai décrits (pag. 75) deviennent quelquefois gros & plats, multipliés, pleins de matière de ſuppuration, & forment une maladie dartreuſe exceſſivement gênante, & en même-temps très-douloureuſe.

Les feſſes de M. F.... âgé d'environ cinquante ans, avoient commencé par ſe couvrir de quelques puſtules à leur partie inférieure de chaque côté du coccix. Cette petite éruption avoit augmenté, ſoit par l'effet de la pléthore bilieuſe, ſoit par celui d'une foule de remèdes de charlatan qu'il avoit employés ſucceſſivement contre cette incommodité. Toute la ſurface des feſſes étoit parſemée de puſtules groſſes comme des olives, la

plupart ſuppuroient & obligeoient le malade à être toujours garni comme une femme qui a ſes règles; les eſpaces qui n'étoient pas occupés par des puſtules ſe couvroient de croûtes épaiſſes, qui tomboient par écailles & ſe régénéroient enſuite; la marge de l'anus étoit douloureuſe & répandoit un ichor conſidérable qui augmentoit la douleur; le malade croyoit avoir des hémorrhoïdes, & il avoit employé tout ce qu'on a coutume de recommander contre ce mal, ſans aucun ſuccès; enfin les cuiſſes, les jambes, & le deſſus des pieds, s'étoient couverts de placards dartreux, qui cauſoient une démangeaiſon très-vive. Il étoit très-conſtipé, tourmenté par des maux d'eſtomac, des vents, des maux de tête, par l'inſomnie, à laquelle l'état des feſſes, contribuoit auſſi.

Des affections morales s'oppoſoient

au ſuccès des remèdes que cet état exigeoit ; outre celles qui réſultoient de la diſpoſition phyſique du malade, des affaires litigieuſes l'affectoient ſans ceſſe de la manière la plus déſagréable. L'origine de ſa maladie remontoit juſqu'à l'âge de quarante à quarante-cinq ans, époque dont j'ai fait remarquer l'influence dans la première partie (p. 12), & qu'il faut regarder comme critique pour les hommes, auſſi bien que celle à laquelle les femmes ceſſent d'éprouver l'écoulement de leurs règles. La ceſſation de toute eſpèce d'accroiſſement, la vie ſédentaire, de fortes ſources de paſſions qui ne s'étoient pas développées, un grand fond de ſenſibilité ſans objet, une nourriture ſurabondante, le défaut d'exercice en été, dans la crainte de s'enflammer le ſang, le ſéjour auprès du feu en hiver, pour ſe préſerver des rhumes, des occupations de

finance, des inquiétudes, des tracaſſeries, en un mot, la plus vicieuſe de toutes les manières de vivre y avoit donné lieu.

La diſpoſition extraordinaire de M. F... à la pléthore bilieuſe ſembloit devoir lui faire une néceſſité de s'obſerver pendant tout le reſte de ſa vie, pour éviter une rechûte; mais ſa négligence ſur cet article depuis deux ans qu'il eſt guéri, a prouvé que ma recommandation avoit été ſuperflue : cependant il paroît tirer un grand avantage du régime végétal, pour lequel il avoit d'abord montré quelque répugnance, & qu'il préfère aujourd'hui comme par inſtinct, à toute autre nourriture. A meſure qu'il avançoit dans ſon traitement, il ſentoit, comme je le lui avois prédit, diminuer ſa grande ſuſceptibilité au froid; il a quitté promptement & avec plaiſir, ſes gilets de futaine, ſes

caleçons, ſes deux ou trois paires de bas; il a pu faire de longues promenades chaque jour pendant l'hiver qui a ſuivi ſa guériſon, au lieu de paſſer, comme auparavant, ſa vie dans une chambre très-chaude, enfermé & enveloppé d'une manière nuiſible, ſur-tout aux perſonnes bilieuſes.

DARTRE DE L'INTÉRIEUR DE LA GORGE.

Des ulcères chroniques occupent le fond de la bouche & le voile du palais, & rongent les amygdales & la luette; les gencives ſont violettes, molles, ſaignantes, les dents jaunes, ſujettes à la carie, l'haleine fétide, l'intérieur du nez couvert de puſtules, & toujours plein de mucoſité jaunâtre ou verte, le viſage blafard, les yeux échauffés, chaſſieux, l'appétit dépravé, des nauſées, des rapports nidoreux preſque continuels, le ventre

gros, dur, conſtipé, les urines rougeâtres, l'habitude de la bonne chère, & d'en faire uſage ſans appétit, l'abus des vins forts, & des liqueurs : ces ſymptômes ſont ceux des dartres de l'intérieur de la gorge. Cette maladie négligée détruit les membranes, pénètre juſqu'aux os & détermine une gangrene funeſte; on s'oppoſe à ces ravages, qui ont lieu très-lentement, en diſſipant le plutôt qu'il eſt poſſible les matières bilieuſes dégénérées dans les inteſtins, dont les vapeurs produiſent les dartres : le ſcorbut local des gencives n'a le plus ſouvent pas d'autre cauſe que celle-là, & n'exige pas d'autre ſecours.

Carie des dents.

La carie sèche des dents, que l'on pourroit appeller la carie noire, cet état de la bouche dans lequel toutes les dents

ſont détruites preſqu'en même-temps, eſt l'effet d'une conſtitution pléthorique bilieuſe des enfans à l'époque de leur dentition, par laquelle la ſubſtance des dents s'altére dans leur conſtitution; cette maladie des dents ſurvient à tout âge, ſans aucune cauſe préſente ; ce n'eſt qu'en rétrogradant ſur l'âge des perſonnes qu'on peut la découvrir. Les dentiſtes ont des obſervations à ce ſujet curieuſes & remarquables, c'eſt que quand une des dents inciſives ou canines vient à ſe gâter, ils s'attendent à voir les quatre dents qui ont été formées en même-temps ſe gâter à la ſuite l'une de l'autre, ce qui eſt effectivement indiſpenſable, puiſque leur ſubſtance eſt infectée du même vice bilieux qui altéroit la ſanté à l'époque de leur formation.

DARTRE DE LA MARGE DE L'ANUS.

Lorſque la pléthore bilieuſe ſe porte plus ſur les inteſtins qu'à la peau, elle altère l'humeur inteſtinale qui s'écoule avec les matières fécales, & cette humeur devenue très-bilieuſe, irrite l'anus & les parties adjacentes par où elle paſſe. On donne ſouvent le nom d'hémorrhoïdes à des douleurs du fondement qui viennent d'irritations de cette nature, & l'erreur du nom entraîne l'erreur du remède. On voit auſſi quelquefois ces parties s'excorier & devenir dartreuſes dans l'étendue d'un doigt ou deux autour de l'anus en dehors, & la dartre continue dans l'inteſtin. Cette dartre eſt quelquefois accompagnée de petits vers blancs de la groſſeur d'un fil, de la longueur d'une petite

épingle, qui ſortent d'eux-mêmes en grand nombre par le fondement, & ſe reproduiſent à l'infini. Cette eſpèce de dartre eſt un des ſymptômes du muguet, maladie de la peau des enfans dont j'ai fait mention (page 89.).

DARTRES DES PARTIES EXTÉRIEURES DE LA GÉNÉRATION.

Il ſeroit peut-être conforme au goût de quelques perſonnes délicates qui liront cet ouvrage, de paſſer ſous ſilence tout l'article ſuivant, mais il étoit indiſpenſable de le rapporter en faveur des malades intéreſſés au ſujet qui y eſt traité: il importe de leur faire aſſez connoître de quelle nature eſt la maladie qui leur donne des inquiétudes, afin de les détourner des marchands de drogues antivénériennes, pour qui la plus petite

altération de la peau des parties de la génération eſt un prétexte pour ſatisfaire à leur cupidité. Non-ſeulement ces drogues employées contre les dartres ſont pernicieuſes ; mais encore les remèdes antivénériens les plus efficaces ne font qu'aggraver ces maladies, & les rendent incurables.

Les bourſes, la verge, le prépuce & le gland, ſont ſuſceptibles de dartres. Celles qui attaquent ces deux dernières parties, ne ſont communément que des excoriations anciennes, occaſionnées par l'âcreté de l'humeur blanche qui les ſépare, lorſqu'on néglige de l'enlever par des lotions, & que la pléthore bilieuſe la déprave.

Il paroît quelquefois ſur la verge de petites plaques rouges, sèches, & farineuſes, un peu élevées, de la grandeur d'une pièce de douze ſols, qui n'occaſionnent ni démangeaiſon, ni ſuppuration,

& qui disparoissent ou d'elles-mêmes ou avec peu de secours de l'art.

La dartre la plus commune des parties de la génération de l'homme, est celle qui attaque les bourses & la partie des cuisses qui y touche. Elle est rarement opiniâtre & dangereuse, mais elle est quelquefois très-incommode à cause des cuissons & des démangeaisons qui s'y font ressentir. Parmi plusieurs descriptions de cette maladie que je pourrois produire, je préférerai celle que m'a envoyée mon frère, avocat à Dijon, à cause des circonstances relatives à la pléthore bilieuse, qu'il a fort bien saisies & rapportées avec assez d'exactitude.

» J'ai lu avec satisfaction, mon frère, votre Traité des maladies de la peau; je l'ai lu deux fois, & je ne doute pas que votre système ne soit aussi solide que bien établi. J'en juge par ce que j'éprouve

moi-même; car je ſuis preſque continuellement dans l'état que vous appellez *la pléthore bilieuſe :* la peau sèche, une ſueur abondante aux pieds dans certains temps, le nez ſenſible, je veux dire les narines endolories, sèches & garnies de boutons entre cuir & chair. J'ai pareillement les lèvres deſſéchées, de temps à autres; mes urines ſont rouges & chargées d'un ſédiment auſſi épais que des gaudes (farine de maïs) démêlées dans un peu d'eau; d'autres fois elles ſont blanches comme de l'eau naturelle. J'éprouve auſſi preſque continuellement, non pas des nauſées, mais des renvois qui m'apportent un goût d'amertume; point d'appétit, & beaucoup de vents : dès que j'ai fait quelques pas je ſuis fatigué; la chaleur me monte au viſage. Cela me rend pareſſeux, je ſuis toujours enchifrené, je dors d'un ſommeil inquiet, &

dans le jour je dormirois à toute heure si je ne prenois des précautions pour m'en défendre. Je suis quelquefois quatre, cinq jours sans aller à la selle, & quand j'y vais moins rarement, c'est toujours avec des efforts qui m'occasionnent des éblouissemens. Mes yeux s'obscurcissent quelquefois & les oreilles me sifflent pendant assez long-temps. Souvent aussi j'ai le blanc de l'œil jaune comme du safran. J'ai sans cesse la bouche mauvaise & amère sur-tout en me levant; j'éprouve aussi des démangeaisons considérables sur la poitrine, aux poignets, sur les jambes, & bien plus fortes encore au *scrotum*, qui est presque toujours couvert de boutons cuisans. Je souffre moins de cette partie, lorsqu'en grattant j'ai enlevé l'épiderme & fait ouverture aux boutons; alors il en sort une humeur assez

abondante pour que mon linge en ſoit humide. J'éprouve encore des démangeaiſons cruelles à l'anus, & quelquefois mon linge eſt taché d'une couleur jaunâtre qui ſuinte en cette partie. Dernièrement après avoir fait un exercice un peu violent, je ſouffris cruellement du ſcrotum, & il ſortit en cette partie tant d'eau rouſſe, que ma chemiſe en étoit mouillée, & ma culotte teinte au point que la couleur noire en eſt altérée. Cette humeur ne venoit pas ſeulement du ſcrotum, mais encore de la partie des cuiſſes qui l'avoiſine, cette partie a été rouge pendant long-temps; j'y éprouvois des démangeaiſons conſidérables; je regardois cette rougeur des cuiſſes comme un effet de l'âcreté de l'humeur qui s'évaporoit de la tranſpiration. Voilà mon état preſque continuel

pendant l'été comme pendant l'hiver; il y a cependant des intervalles où les démangeaiſons ſont moindres «.

Les femmes ſont auſſi ſujettes à des maladies de peau aux parties de la génération; celles qui ſont extérieures, forment des boutons ſur les lèvres ou des eſpèces d'inflammations éréſipélateuſes, auxquelles le défaut de propreté dans l'intérieur des parties contribue beaucoup. Tout l'intérieur eſt ſuſceptible de dartres dont le ſuintement forme des fleurs blanches qui ſont le plus ſouvent jaunes, & qui deviennent une excellente ſource de richeſſes pour les charlatans qui font accroire aux malades qu'elles ont le mal vénérien. Quand une dartre ſe fixe au cou de la matrice & que les fleurs blanches caractériſent cette eſpèce de maladie, l'ulcère ne tarde pas à ſe former,

& la malade eſt promptement en danger ſi l'on a négligé de la ſecourir dès le commencement.

La marge de l'anus, dans l'un & l'autre ſexe, eſt ſujette à des maladies de peau que la négligence laiſſe quelquefois devenir ſi graves, qu'il s'en ſuit des fiſtules.

DARTRE SÈCHE DE DIVERSES PARTIES DU CORPS.

La peau eſt à peine élevée au deſſus de l'épiderme ſain; elle eſt ſeulement un peu rouge, couverte d'écailles légères & blanches; les placards en ſont preſque ronds : ils ſont quelquefois de la grandeur d'une main; d'autres n'excèdent pas celle d'un écu de trois livres; ils commencent à s'élever par la circonférence, tandis que

la peau du centre eſt ſouvent naturelle. Ils occupent indifféremment le dos, le ventre, les bras, les jambes, la poitrine, & ſe trouvent preſque toujous aux endroits du corps qui ſont couverts par les vêtemens.

Cette eſpèce de dartre attaque particulièrement les hommes du tempérament ſec & ſanguin; ceux qui ont la couperoſe, qui ont eſſuyé momentanément de grandes fatigues; elle eſt aſſez rare pour que jaie à peine tiré de mes obſervations les principales lumières dont le ſujet eſt ſuſceptible.

DARTRE JAUNE.

Si tout ce qui a été rapporté juſqu'à préſent touchant la pléthore bilieuſe n'avoit pas paru aſſez ſatisfaiſant aux perſonnes qui s'obſtineroient à prétendre que

telle n'eſt point la cauſe des dartres, celle-ci ſeroit propre à lever toute ſorte de doute à ce ſujet. Avec la démangeaiſon, la chaleur & la douleur ordinaires aux autres eſpèces de dartres, elle garde la couleur de la bile; que dis-je? c'eſt de la bile même qui irrite la peau & ſoulève l'épiderme, qui l'excorie, qui ſe deſsèche aux endroits où elle s'eſt accumulée, & défigure par là tantôt le viſage, tantôt les bras, les jambes, ou toute autre partie du corps. Le front, le devant de la poitrine & le dos, ſont les parties le plus communément maltraitées par la dartre jaune; j'ai vu pluſieurs jeunes perſonnes en avoir la gorge couverte par plaques de la grandeur de la moitié de la main.

Les taches de rouſſeurs ne ſont pas d'une autre nature que la dartre jaune, & elles attaquent auſſi les mêmes en-

droits, la figure & la poitrine; mais elles couvrent quelquefois le visage tout entier; elles sont aussi comme parsemées, au lieu que la dartre se répand par plaques, qui sont quelquefois très-grandes. Elles sont plus communes dans les personnes qui ont la couleur des cheveux rousse ou tirant sur le roux: couleur qui vient vraisemblablement de ce qu'il entre une plus grande quantité de bile dans l'humeur qui alimente le cuir chevelu, que dans les autres individus.

ÉTAT FRILLEUX.

Cette maladie chronique de la peau est très-commune; elle précède & accompagne toujours les maladies éruptives de peau graves; elle consiste dans une sensation douloureuse que le moindre froid fait éprouver, & qui tourmente même

ſouvent dans des températures qui paroiſſent chaudes aux autres perſonnes. Il ſemble alors que les matières bilieuſes ſurabondantes dans le ſang, parvenues aux vaiſſeaux qui ſe raméfient ſous la peau & qui exécutent la tranſpiration inſenſible, les rempliſſent & empêchent les autres parties du ſang d'y aborder; c'eſt ce qui rend la peau pâle, blafarde, quelquefois griſe ou jaune, mais toujours plus chaude que dans les perſonnes qui ne ſont pas dominées par la bile, quel que ſoit l'impreſſion de l'air extérieur.

Je ne m'étendrai pas ſur les phénomènes de la conſtitution pléthorique bilieuſe, eu égard aux impreſſions du froid; les perſonnes frilleuſes ſont pour l'ordinaire maigres & décolorées, parce que les parties extérieures ſont privées des ſucs nourriciers & du ſang; que ces liqueurs ſont retenues dans les gros vaiſſeaux,

vaiſſeaux; & qu'elles y rallentiſſent la circulation. On remarque que les perſonnes frilleuſes ſont triſtes, taciturnes, mélancholiques, moroſes, iraſcibles; on ne compte ſouvent que 50 à 60 pulſations de l'artère par minute, tandis qu'elles ſont au nombre de 72 à 80 dans l'homme ſanguin, & que le pouls bat communément 100 & 120 fois par minute, dans les enfans bien portans, qui ont de belles couleurs, une gaieté conſtante & qui ne ſont jamais mieux à leur aiſe qu'à l'air froid.

Les perſonnes frilleuſes ſont ſans ceſſe expoſées à des incommodités que les autres perſonnes n'ont point à craindre. Le moindre changement dans la température, un petit vent frais, la pluie d'un orage leur ſont inſupportables; elles n'oſent ſortir pendant l'été dans les régions où les alternatives de la tempéra-

ture ſe ſuccèdent rapidement; pendant l'hiver, elles s'enferment dans des appartemens fort échauffés; cette manière de vivre aggrave toujours la pléthore bilieuſe, qui eſt la cauſe de l'état frilleux; il faudroit au contraire embraſſer le traitement qui convient pour remettre la ſuſceptibilité des organes extérieurs au terme moyen d'où elle eſt ſortie. Toutes les perſonnes que j'ai guéries de maladies de peau & qui étoient très-frilleuſes pendant ces maladies, ont été étonnées d'éprouver tout autrement la ſenſation du froid, & d'être forcées de quitter diverſes enveloppes mal-ſaines dont elles avoient contracté l'habitude pour intercepter les impreſſions fâcheuſes de l'air.

JAUNISSE CHRONIQUE.

L'habitude du corps ordinairement jaune depuis long-temps, ſoit conſtamment, ſoit par intervalles, ou ſeulement la figure, les mains, & le devant de la poitrine, particulièrement le tour des yeux, des lèvres, le dedans des mains, le blanc de l'œil, la ſéchereſſe, la chaleur de la peau de tout le corps, une foibleſſe, un abattement extraordinaire, ſur-tout après les repas, les urines tantôt pâles & tantôt troubles, le ventre conſtipé, l'altération habituelle, la langue ſans ceſſe chargée, le ſommeil difficile pendant la nuit, ou une grande propenſion au ſommeil, les ſueurs nocturnes, l'état frilleux, les douleurs des membres, la difficulté de reſpirer après le plus petit exercice, le défaut d'aptitude

aux plaiſirs de l'amour, au travail, quelquefois un appétit déſordonné, des démangeaiſons ſur tout le corps, & des éruptions ou momentanées ou continuelles, enfin la moroſité, l'humeur chagrine, colérique; les maladies de l'eſprit dont je traiterai dans la quatrième partie; voilà les principaux ſymptômes d'une maladie très-commune que perſonne n'a enviſagée juſqu'à préſent en elle-même, qui procède excluſivement de l'état du foie, dont la pléthore bilieuſe eſt la cauſe immédiate, & que l'on ne peut guérir qu'en détruiſant celle-ci.

La jauniſſe chronique précède, accompagne ou ſuit pluſieurs maladies aigües; c'eſt elle qui diſpoſe aux fièvres putrides bilieuſes ſi l'on n'a pas ſoin d'y remédier avant que la bile ſurabondante dans le ſang ne s'altère & n'enflamme les

organes ; elle participe à presque toutes les fièvres intermittentes, & le caractère particulier qu'elle offre y domine même au point que ces sortes de fièvres ne paroissent dans la plupart des cas, que comme des symptômes de la jauniſſe chronique ; elle remplace toutes les maladies aigües, qui ont été mal traitées, où la coction n'a pas été ménagée, ni la criſe parfaite ; enfin elle eſt elle-même une maladie eſſentielle ſous les dehors que j'ai décrit en premier lieu ; & parmi toutes les manières dont l'organiſation s'avance avec langueur vers la mort, elle eſt ſans contredit la plus déchirante pour les malades & pour les aſſiſtans ; mais auſſi n'eſt-elle pas difficile à guérir toutes les fois qu'on s'y prend avant que les principaux organes, tels que la poitrine, ſoient affectés, & qu'on

s'en tient aux moyens ſimples de détruire la pléthore bilieuſe.

Cette maladie eſt plus commune chez les hommes que chez les femmes; on demandera peut-être pourquoi la pléthore bilieuſe n'a-t-elle pas le même effet dans un ſexe que dans l'autre? C'eſt que la plupart des femmes n'ont ſous la peau que des vaiſſeaux lymphatiques, qui interceptent la bile de la tranſpiration ou dans leſquels la couleur jaune s'efface par le mélange.

DARTRE DE LAIT.

On ne ſera pas peu étonné d'apprendre qu'il n'y a point de dartre qu'on puiſſe appeller laiteuſe, quoique ce nom ſoit très-commun & qu'on le donne à preſque toutes les maladies de peau ſurvenues aux femmes qui ont été ou qui ſont dans des

circonſtances où le lait puiſſe jouer un rôle : du moins ſi cette maladie exiſte, j'avoue qu'elle ne s'eſt pas encore préſentée une ſeule fois à mes obſervations, avec un caractère propre à la faire diſtinguer des autres eſpèces de dartres. Au contraire, à meſure que de nouvelles obſervations ſur les maladies de la peau de toutes les eſpèces, m'ont procuré les occaſions de fortifier les réſultats que j'avois tirés des premières, j'ai reconnu fermement que la plupart des maladies de la peau attribuées au lait, ne procédoient point du tout de cette liqueur.

En effet les mêmes maladies ſurviennent indifféremment aux perſonnes qui ont eu des enfans, aux filles vierges, & aux hommes; on les obſerve auſſi dans les femmes ſtériles, & dans celles dont la fonction des mamelles n'a jamais paru dérangée. Pour me fortifier dans cette

opinion par le fait, j'ai eſſayé de n'employer aucun autre ſecours contre des maladies de peau prétendues laiteuſes, que l'allaitement, & ces maladies n'ont pas même changé de nature, tandis qu'elles ont cédé aux remèdes indiqués par des maladies de peau étrangères au lait. Ces remarques méritent d'être ſenties par les perſonnes qui perdent le temps à faire des remèdes contre de prétendues maladies laiteuſes, tandis qu'elles ſont d'une eſpèce qui exige des ſecours très-différens, & quelquefois tout-à-fait contraires.

Le prétexte du lait eſt de la même nature que le prétexte des maladies de nerfs, des ſpaſmes, des obſtructions; on s'en ſert pour rendre raiſon des maux dont la cauſe eſt inconnue, & pour autoriſer des traitemens infructueux dont les malades ne tardent pas à ſe repentir.

Il eſt vrai qu'on a imaginé, pour autoriſer ces prétextes, des analogies ſpécieuſes : une femme a-t-elle des fleurs blanches ou rend-elle des glaires blanchâtres par les ſelles, ou ſe plaint-elle de chaſſie dans les yeux ; on n'a pas de peine à lui faire accroire que ce ſont des évacuations laiteuſes ; tandis que la plupart des femmes qui n'ont aucun motif de ſoupçonner du lait dans leurs organes, éprouvent les mêmes écoulemens ; que des filles qui ne ſont pas nubiles, & des hommes mêmes n'en ſont pas exempts.

Lait répandu chronique.

Il ſera aiſé de reconnoître la différence qu'il y a de cette maladie avec les dartres. Celles-ci tiennent à une conſtitution du ſang qui fournit un aliment continuel

aux maladies de la peau ; au lieu que le lait répandu purement accidentel, doit être considéré comme un corps étranger jeté une fois pour toutes hors du corps entre l'épiderme & la peau. Telle est donc cette maladie caractérisée par une inflammation locale ou par un dépôt, ou par l'œdème, & qu'on nomme *lait répandu*. Ces accidens une fois dissipés, la maladie est finie ; il est aussi absurde de supposer qu'il reste d'autre lait nuisible à la santé, que de croire à l'existence d'une fluxion de poitrine, après que cette maladie a été terminée par une bonne expectoration.

Le lait répandu chronique est une maladie de peau fort commune & de peu de conséquence ; elle survient aux femmes accouchées depuis peu, lorsqu'elles n'ont point allaité, ou lorsqu'elles l'ont fait imparfaitement, ou enfin, lorsque le lait

produit dans leurs organes pour la nourriture d'un enfant, s'eſt trouvé altéré par ſon mélange avec des humeurs viciées par la pléthore bilieuſe. On obſerve trois principales formes différentes, qui caractériſent le lait répandu chronique. Tantôt cette maladie paroît au front, comme les taches ou les croûtes laiteuſes des enfans, dont j'ai parlé plus haut; tantôt l'éruption ſe fait aux joues, & elle y repréſente la couperoſe; le plus ſouvent la liqueur laiteuſe dépravée occaſionne de petites puſtules iſolées, rondes, rouges ou violettes & écailleuſes, qui ſe forment ſur diverſes parties du corps, ſe réuniſſent en forme de grappes, ſe multiplient en paroiſſant ſucceſſivement, & ſe remplacent les unes auprès des autres, au point qu'elles s'emparent de ces parties, & qu'elles en altèrent quelquefois la peau d'une manière aſſez grave pour

avoir donné lieu à l'hypothèse des dartres laiteuses.

L'éruption à la peau, des humeurs qui sont la cause de cette maladie, avoit fait soupçonner qu'on la guériroit par des cautères entretenus long-temps en suppuration, ou par des vésicatoires répétés tous les jours; on avoit imaginé pour cela plusieurs onguens caustiques; d'autres Médecins avoient espéré de détourner les humeurs laiteuses, en évacuant très-souvent les intestins par divers purgatifs; le lait avoit aussi paru convenir suivant le système de quelques auteurs; mais l'expérience a détruit la confiance qu'on avoit eue à ces traitemens, & à beaucoup d'autres, par lesquels la charlatanerie a exercé de grands ravages. On est forcé de reconnoître qu'on ne peut remédier au lait répandu, qu'en détruisant la pléthore bilieuse qui corrompt cette

cette liqueur dans les organes; une fois cette conſtitution détruite, la maladie laiteuſe qui en réſulte, cède facilement à quelques remèdes peu différens de ceux qui conviennent aux autres maladies de la peau.

DARTRE DE GALLE.

Les mains ſont ſujettes à une autre eſpèce de dartre ſingulière, dont la cauſe eſt quelquefois très-éloignée & par conſéquent difficile à reconnoître, & dont les ravages ſont d'autant plus de progrès que l'on a paſſé plus long-temps ſans en attaquer la cauſe. Elle provient de la galle ſoit ſpontanée, ſoit acquiſe par la contagion, & qui aura été négligée ou mal traitée; les puſtules de galle diſparoiſſent, & la démangeaiſon n'eſt plus importune; on eſt ainſi dans la ſécurité

pendant pluſieurs années, après leſquelles il ſurvient de groſſes puſtules dans les intervalles des doigts annulaires avec le petit doigt ou avec le doigt du milieu; ces puſtules ſuppurent peu de temps après avec une démangeaiſon violente dans certains ſujets; après la ſuppuration la peau reſte rouge & crevaſſée; il ſort par les crevaſſes une liqueur rouſſeâtre qui s'épaiſſit, forme des croûtes, des crevaſſes, & rend la peau dure, épaiſſe & ridée. Cette maladie eſt alternative; elle ſe diſſipe quelquefois d'elle même & diſparoît pendant des intervalles de pluſieurs mois; mais elle revient toujours juſqu'à ce que la cauſe en ait été détruite.

J'ai traité & guéri très-ſouvent cette maladie; un des malades que j'ai eu, M. le C..... en étoit tourmenté depuis 15 ans; il en avoit 60; il avoit eu dans ſon enfance une galle à laquelle on n'avoit

fait aucune attention, qu'on avoit traitée pour une rougeole ou une miliaire; il n'avoit pas même ſongé depuis à faire uſage d'aucun des remèdes que ſon état exigeoit: le levain de la galle fut très-difficile à déraciner, & la cicatrice des ulcères qu'il avoit produit fut long-temps à ſe conſolider; mais enfin la guériſon fut confirmée au bout de cinq mois, & depuis deux ans il n'a rien reparu.

DARTRE DE GOURME.

Ce que le vulgaire appelle la gourme, nom que je conſerverai parce qu'il eſt entendu de tout le monde, eſt une affection particulière de la tête qui paroît tirer ſon origine de la dentition. Il ſemble que ce ſoit une partie ſurabondante de la ſubſtance deſtinée à la formation des

dents, qui n'étant pas employée à cet uſage, ſe procure une iſſue à différentes parties de la tête, comme dans le cuir chevelu, dans la peau où croît la barbe, derrière les oreilles, ſur les lèvres, dans les glandes du cou, dans celles de la gorge, & quelquefois ſur tout le viſage. Le goêtre n'a peut-être pas d'autre origine. Les abcès, les tayes du globe de l'œil, en proviennent auſſi très-vraiſemblablement. Si les obſervations, en ſe multipliant, confirment celles qui m'ont déjà montré plus que des conjectures, on ſera un jour bien étonné des erreurs de raiſonnement & de traitement commiſes à ce ſujet.

La teigne & les tumeurs des parotides, ſont les eſpèces les plus fâcheuſes des affections de la peau qui procèdent de la gourme. On prend communément & ſans motif fondé celles-ci pour des

écrouelles, au détriment des malades & de leur considération dans la société. Quelques affections prétendues scorbutiques qui altèrent les gencives, sont de la même nature. On doit peut-être aussi attribuer à cette même humeur de gourme la suppuration des oreilles, le nez punais, quelques fistules lacrymales, &c. Il y a une espèce particulière de couperose qui en provient évidemment. Les maladies de la peau qui procèdent de la gourme, existent toujours avec des engorgemens dans les glandes du mésentère, qui sont le foyer des humeurs étrangères portées à la tête & poussées à l'extérieur.

Entre plusieurs observations que j'ai faites sur cette maladie de peau, je choisirai celle qui m'a paru la plus intéressante, & par la nature de la maladie, & par la personne qui en a été le sujet.

Mademoiſelle C. d'une complexion délicate & douée d'une grande ſenſibilité, devint groſſe à quinze ans, preſqu'avant d'avoir eu ſes règles : elle n'avoit pas non plus toutes ſes dents ; & ſon lait, qu'elle ne donna point à ſon enfant, diſparut ſans aucun accident ; mais ſix mois après, comme elle ſouffroit pour ſes dernières dents, en ſe promenant dans un air humide & frais, la tête lui enfla prodigieuſement, la fièvre s'alluma, & cette maladie éréſypélateuſe fut ſuivie de boutons au viſage qui n'avoient pas diſparu juſqu'à l'âge de vingt-neuf ans. Les exanthèmes avoient changé pluſieurs fois de forme & de place pendant treize années conſécutives depuis leſquelles duroit cette maladie de peau; mais ils avoient toujours gardé le caractère de la couperoſe de gourme dont le traitement étoit le ſeul qui convint.

On avoit inutilement eſſayé tous les remèdes imaginables, pour parvenir à détruire une maladie auſſi opiniâtre. Tous les Médecins de quelque réputation avoient été conſultés, & chacun, ſelon le ſyſtême qu'il s'étoit formé, avoit aſſujetti la malade à divers traitemens ou infructueux ou contraires. On ſe doute bien qu'elle n'aura pas échappé à la ſecte des partiſans inconſidérés du mercure; on lui fit donner des frictions ſans qu'il y eût aucune apparence de maladie vénérienne, mais parce qu'elle avoit à la jambe un vieux ulcère dartreux, que rien ne pouvoit cicatriſer.

Le mercure n'avoit fait qu'empirer tous les maux, irriter l'ulcère, donner lieu à un plus grand nombre de boutons, non-ſeulement au viſage, mais ſur tout le corps; quelques-uns de ces boutons dégénérèrent en ulcères; on eut une ſe-

conde fois recours au mercure avec auſſi peu de ſuccès que la première : ce remède eut des ſuites encore plus fâcheuſes.

On ne pourroit ſe figurer à quel point cette malheureuſe demoiſelle a été le jouet des gens de l'art auxquels elle a donné ſucceſſivement ſa confiance, en perſévérant avec la plus grande exactitude dans chaque traitement juſqu'à ce que chaque médecin eût renoncé de lui-même au ſuccès qu'il avoit eſpéré. Les traitemens qu'elle a eſſuyés ſont, outre les antivénériens & les antilaiteux, 1°. La douce-amère; 2°. les ſudorifiques; 3°. les antiſcorbutiques; 4°. les pilules de Belloſte; 5°. les jus d'herbes; 6°. le rob antiſyphillitique de l'Affecteur; 7°. le lait d'âneſſe; 8°. Les bains de vapeurs d'herbes aromatiques; 9°. le magnétiſme; 10°. les cautères; 11°. le remède prétendu

antivénérien de Préval; 12°. les pilules antimoniales de Jacquet; 13°. le ſoufre d'or & le prétendu ginſeng de Schmit.

Le choc d'une partie de ces ingrédiens doués de vertus oppoſées entr'eux & contraires aux ſecours que la maladie auroit exigés, avoit allumé une fièvre inflammatoire; une eſquinancie gangréneuſe avoit détruit dans vingt-quatre heures les amygdales & la luette; la malade les avoit avalés; elle étoit reſtée muette & n'avoit recouvré qu'au bout de quelques mois la faculté de parler de la gorge; mais la maladie de peau n'avoit point ceſſé, quoiqu'elle eût éprouvé pluſieurs variations. Les deux joues, la droite principalement, étoient couvertes d'un placard de boutons réunis les uns aux autres, très-rouges & parſemés de croûtes; il y avoit ſur le nez & un ſourcil d'autres gros boutons ſuppurans, qui

formoient des croûtes épaiſſes ; les lèvres prodigieuſement gonflées ne pouvoient preſque ſe rejoindre à cauſe des boutons énormes qui étoient logés dans leur épaiſſeur & d'une eſpèce de rétréciſſement très-gênant de ces organes ; la maigreur étoit extrême, les règles ſupprimées, point d'appétit ni de ſommeil : des courbatures, des angoiſſes d'eſtomac, des douleurs de tête continuelles, faiſoient craindre pour la vie de la malade ; elle-même étoit déſeſpérée, tant par ſes ſouffrances que par la difformité de ſes traits qui avoient occupé un rang dans l'opinion parmi les plus beaux de la capitale.

Cette malade touche enfin au moment de ſa guériſon ; déjà ſon ſang, qui étoit chargé d'une couenne membraneuſe extraordinaire, eſt rétabli dans ſa conſtitution naturelle ; déjà un ulcère qu'elle avoit à une jambe, s'eſt cica-

triſé de lui-même; déjà le corps a repris de l'embonpoint, & les règles ont recommencé leur cours; déjà l'éruption au viſage ne ſe renouvelle plus, ne forme plus de croûtes, & les rougeurs s'effacent; ce qui reſte dans la peau ne paroît que comme un corps étranger qui s'eſt identifié avec elle & que le temps effacera dans peu de mois maintenant que la cauſe intérieure eſt détruite.

DARTRE DE GRAISSE.

Cette maladie eſt fort extraordinaire; je ne l'ai obſervée juſqu'à préſent que trois fois. L'épiderme n'eſt point altéré; cette membrane a ſeulement pris une couleur rouge foncée; elle eſt ſoulevée par des amas d'une matière ſolide qui forme tantôt des eſpèces de noyaux qui parviennent juſqu'à la groſſeur de celui

d'un abricot, tantôt des rayons longs d'un doigt & gros comme cette pâte italienne qu'on nomme *macaroni*; ou bien cette même matière occupe de grands eſpaces ſous la peau & y paroît ſous la forme de loupes plattes & étendues, fort élevées, & de la grandeur d'une ou deux mains; ces plaques de loupes ſont ſingulièrement entrelacées par des filons de la même matière de différentes groſſeurs, qui reſſemblent à de groſſes cicatrices, & forment pluſieurs plis & replis, comme s'il y avoit pluſieurs cicatrices les unes ſur les autres ou les unes auprès des autres. Je ſens toute la difficulté qu'il y a de ſaiſir le caractère de cette maladie ſans l'avoir vue, par l'impoſſibilité où j'étois de me la repréſenter avant de la voir.

On a fait mention depuis peu d'une eſpèce de maladie du tiſſu cellulaire, qu'on a obſervée à Paris dans l'hopital

des Enfans-trouvés, & qui consiste dans l'épaississement & l'amas de la graisse à la surface du corps; la maladie de peau que je décris est vraisemblablement de la même nature; celle des enfans a, dit-on, été toujours funeste; celle-ci est survenue à des personnes avancées en âge qui l'ont depuis long-temps & jouissent d'une bonne santé à tout autre égard. Elle est accompagnée de tiraillemens, de douleurs lancinantes, de démangeaisons & d'une espèce de langueur que la pléthore bilieuse entretient & aggrave toujours de plus en plus.

M. B., maître maçon, âgé de 55 ans, avoit le dos, la poitrine, les bras & les cuisses couvertes d'une manière hideuse de la dartre de graisse. Le dessus & le derrière des épaules n'étoient qu'une espèce de loupe de l'épaisseur du pouce; le pli du bras gauche étoit resserré par

un bourrelet de la même nature & de même épaiſſeur, inégal, liſſe & violet; l'autre bras, les cuiſſes & le ventre étoient horriblement défigurés par la même maladie; ces tumeurs cauſoient des douleurs cruelles & des démangeaiſons inſupportables. Je n'avois eſpéré que de ſoulager ce malade; mais le ſuccès de ſon traitement a ſurpaſſé ſes eſpérances & les miennes; tout porte à croire que la guériſon pourra être complette.

L'inconſtance & la mauvaiſe volonté des deux autres malades m'ont empêché de pourſuivre leur guériſon comme je l'aurois ſouhaité.

DARTRE HUMIDE,
Eſpèce de lèpre.

On a lu la lettre ſuivante dans le *Journal de Paris*, du 27 Juillet 1787.

MESSIEURS,

» Vous avez annoncé, le dernier Octobre 1785, un petit Traité *des Maladies de la peau*, & vous en avez fait l'éloge; il a été réimprimé en 1786 avec des recherches & des obſervations curieuſes ſur le *affections morales* qui accompagnent la plupart de ces maladies. Cette production a paru généralement goûtée. L'auteur y aſſure *qu'il n'y a point de maladies de peau incurables, ſi ce n'eſt lorſqu'on les attaque par des remèdes inutiles ou contraires.* Je ne viens point, Meſſieurs,

confirmer cette assertion dans toute son étendue, mais je dois au Public la connoissance de ma guérison, que je regarde comme une des plus difficiles. C'étoit des dartres qui me couvroient presque le corps, & qui avoient non-seulement résisté à une foule de remèdes, mais qui augmentoient tous les jours. Enfin j'étois aux abois quand la brochure de M. Retz m'inspira une confiance que ma guérison a justifiée. Mon but, en annonçant ce succès inattendu aux malades qui pourroient avoir besoin des mêmes secours que moi, est de servir l'humanité, mais je n'ai pas moins d'empressement de signaler ma reconnoissance. Les remèdes que M. Retz m'a fait prendre sont ceux qu'il indique dans son ouvrage exclusivement; il m'a paru seulement que la juste application de chacun d'eux exigeoit la plus grande attention «.

» Si ma conjecture eſt juſte, les maladies de la peau, qui ont donné lieu à tant de remèdes myſtérieux, & ſi bien ſervi la cupidité des charlatans, vont enfin rentrer dans le domaine de la ſaine médecine, d'où le défaut de lumières ſûres les avoient pour ainſi dire bannies «.

J'ai l'honneur d'être, &c.

O***.

Voici, en peu de mots, l'obſervation dont cette lettre eſt le complément : les dartres de M. O..... étoient ſur la peau de preſque tout ſon corps, comme des placards de brûlures faites avec l'eau bouillante ; elles étoient très-incommodes à cauſe de la démangeaiſon que le malade éprouvoit pendant le jour & des cuiſſons qui le tourmentoient pendant la nuit & lui enlevoient le ſommeil. Les avant-bras, les mains, & les jambes

depuis les genoux juſqu'aux chevilles, étoient les parties les plus maltraitées; ces parties étoient couvertes de crevaſſes enflammées qui rendoient un ichor rouſſâtre, & cette liqueur ſéchée promptement, formoit des croûtes ſous leſquelles les dartres s'enflammoient & devenoient affreuſes. Les organes intérieurs ne paroiſſoient point affectés, ſi ce n'eſt par les ſignes qui annoncent ordinairement l'engorgement de la veine porte; le ventre étoit libre, le pouls plein & lent, la langue nette, l'appétit bon, point de ſoif, les yeux un peu enflammés; le caractère du malade étoit ſérieux ſans être triſte, mais très-ſenſible. Le chagrin qu'il éprouva pendant ſon traitement, de l'amputation d'un ſein à ſon épouſe, retarda un peu ſa guériſon, mais ne l'empêcha pas d'arriver au bout d'environ huit mois.

DARTRE DE SANG, *Eléphantiaſis*, *mal rouge*, *la lèpre.*

Si la lèpre a été juſqu'à préſent incurable, c'eſt par le défaut de connoiſſances, & non par la nature de la maladie. Elle n'eſt pas plus difficile à guérir que tout autre maladie de la peau, & la nature la guérit dans des circonſtances bien moins favorables que nos traitemens. Elle n'eſt pas différente d'une couperoſe conſidérable qui ſeroit répandue ſur tout le corps, au lieu de n'être qu'au viſage; elle n'eſt ni plus difforme ni plus opiniâtre que la couperoſe invétérée; elle tient comme cette dernière maladie à des cauſes particulières qui concourent avec la pléthore bilieuſe, qu'il faut ſaiſir, & qu'on ne peut combattre par des moyens

uniformes comme les fauſſes idées du vulgaire & de la plupart des gens de l'art ſur ce ſujet.

Déterminé par la lettre inſérée dans le Journal de Paris, qui commence l'obſervation précédente, M. G. ſortit du déſeſpoir où le réduiſoient les remèdes infructueux qu'il oppoſoit depuis 15 ans à une maladie ſemblable; il alla voir M. O., dont il connoiſſoit un frère, & après les éclairciſſemens convenables, il vint me prier de lui donner mes ſoins. Voici les détails de ſon état qu'il me remit. Cette précaution m'eſt néceſſaire pour aider ma mémoire, éviter les répétitions dans mes queſtions, & peut-être la confuſion dans mes jugemens.

» Depuis 15 ans M. G..... a eu des éruptions dartreuſes au viſage, principalement ſous le nez (page 78), qui diſparoiſſoient pendant l'été & revenoient

pendant l'hiver. Au printemps 1783, les éruptions augmentèrent d'intenſité ; elles ſuppurèrent & détruiſirent le cuir chevelu. L'année 1787 fut l'époque du regne de l'opinion favorable à l'écorce d'*Orme pyramidal*, le malade ſuivit le torrent de la mode pour les drogues de charlatans, & ſe ſurchargea de celle-ci ; il y ajouta un cautère ; mais le mal ne fit qu'empirer : les environs du cautère ſur-tout, ſe couvrirent de croûtes ſanieuſes comme celles de la lèpre ; tout l'avant-bras en eſt encore affreux quoique le cautère ait été enlevé «.

» On lui parla en 1785 du remède de M. G..... (pag. 67) ; il prit la poudre noire avec la petite cuiller de fayance que le médecin fournit lui-même ; il continua cette drogue pendant pluſieurs mois ; le mal empiroit au point qu'il fut obligé d'abandonner ce remède ;

il renonça même à tout autre ſecours & ce fut alors que les ſignes extérieurs de la maladie s'arrêtèrent dans leurs progrès, qui avoient été très rapides depuis l'époque de la poudre noire «.

» En Avril 1787, M. C. M. mit le malade à la diète blanche; il ne vécut pendant deux mois que de lait froid avec du ſucre ſans qu'il ait réſulté de ce régime ſévère aucun changement avantageux «.

L'état du malade étoit à un degré prodigieux de pléthore bilieuſe, dans laquelle la pléthore ſanguine jouoit auſſi un très-grand rôle; c'étoit un homme de cinquante-neuf ans; il étoit grand, maigre; il avoit les muſcles bien prononcés, les veines très groſſes, violettes & nombreuſes à l'extérieur; le pouls grand, plein, lent, ne donnoit pas plus de 55 pulſations par minute au lieu de 72, qui

ont lieu dans l'état naturel. La face étoit rouge, couverte de puſtules ſuppurantes & de boutons gros comme des noiſettes qui ne ſuppuroient pas. Les intervalles étoient remplis de croûtes moins élevées qui tomboient par écailles ; les bords des paupières étoient enflammées, la paupière inférieure de l'œil droit éraillée, toute la joue du même côté couverte de cicatrices ſemblables à celles qui ſuccèdent quelquefois au petites véroles très-confluentes.

Le cuir chevelu & le derrière du cou étoient parſemés des mêmes puſtules & des mêmes croûtes que le viſage ; il y avoit un placard de ces puſtules réunies ſur la région lombaire droite, de la grandeur de deux mains ; l'avant-bras où avoit été le cautère, en étoit couvert ; elles y étoient durcies au point que l'extérieur de cette partie reſſembloit, par ſa dureté & ſa rugoſité, plutôt à une

écorce d'arbre, qu'à de la peau humaine ; un placard de croûtes ſemblables élevées & dures qui répandoient une humeur purulente fétide, couvroit une partie de l'autre avant-bras, & une petite dartre croûteuſe étoit au bas du ſein droit. Enfin depuis deux mois tous les ongles des mains étoient devenus noirs ; les taches commençoient à ſe diſſiper, non pas en s'effaçant, mais en s'avançant progreſſivement juſqu'à l'extrémité de chaque ongle, comme on ſait que cela arrive ordinairement.

Je n'avois point vu de maladies de peau auſſi affreuſe ; mais accoutumé à regarder ces accidens, quelques graves qu'ils ſoient, moins comme des maladies que comme des ſignes des déſordres intérieurs qui ſont la ſeule maladie qu'il y ait à combattre, je m'attachai ſurtout à ſaiſir le caractère des dérangemens intérieurs ;

intérieurs ; les effets extérieurs de ces dérangemens me parurent à la vérité très-difficiles à dissiper, mais point incurables, à l'exception de l'éraillement de l'œil.

M. G. éprouvoit des lassitudes continuelles, des douleurs à la tête, aux reins, aux talons, l'insomnie, des constipations momentanées; son caractère, de gai qu'il avoit été avant sa maladie, étoit devenu triste & mélancholique, insensible aux plaisirs, même à ceux de l'amour, & d'une sensibilité au froid si extraordinaire, que ce symptôme seul auroit suffi pour désigner une pléthore bilieuse grave, s'il n'y en avoit pas eu d'autres aussi évidens.

Cette espèce de dartre est la plus rare, la plus douloureuse & la plus difficile à détruire. La liqueur purulente qui transude continuellement de la peau, irrite cette membrane, la ronge, la dé-

chire, propage le mal en l'étendant vers les bords, y creuſe des ulcères profonds, y ſillonne des cicatrices, & paſſe alternativement d'une partie du corps à l'autre où elle exerce alternativement, & ſans interruption, les plus horribles ravages.

En même-temps le reflux néceſſaire de la matière purulente entretient dans le ſang un germe de la même maladie qui ſe réproduit d'un côté, à meſure qu'on travaille & qu'on réuſſit quelquefois à le détruire de l'autre; c'eſt une hidre à cent têtes qui tourmente prodigieuſement le malade & décourageroit le médecin s'il n'étoit pas ferme contre les orages & s'il n'alloit pas droit à ſon but malgré les obſtacles qui naiſſent à tous momens.

Un ſoulagement remarquable ne tarda pas à être la récompenſe de mes ſoins auprès de ce malade qui m'intéreſſoit très-

vivement à cauſe de ſon affreux état; j'ai eu la ſatisfaction de voir ſes placards de lèpre tombés, les ulcères, qui étoient ſurvenus à la place, cicatriſés, le viſage naturel (à l'exception de l'éraillure de l'œil & des anciennes cicatrices), en un mot la peau tout-à-fait nette. Il reſtoit à achever de détruire la cauſe d'une maladie dont les retours ſont communs; je n'ai pas été aſſez éloquent pour le perſuader de continuer ſon traitement; & il n'a pas été aſſez reconnoiſſant pour me procurer le plaiſir de l'avoir guéri pour toujours, quoique je l'aie fait gratuitement.

DARTRE DU COL DE LA VESSIE: Phénomène d'une de ces maladies.

On néglige le plus ſouvent une humeur dartreuſe vague, qui ne paroît avoir aucune malignité; on la voit d'un œil tranquille diſparoître & revenir ſucceſſiment à diverſes époques relatives à l'âge, aux ſaiſons, à la manière de vivre; on eſt entretenu pendant l'âge mûr dans une ſécurité trompeuſe par les apparences d'une ſanté parfaite, à cette humeur près, par le défaut d'exemples des ſuites fâcheuſes d'une humeur ſemblable, quelquefois par un homme de l'art digne de confiance, par l'intérêt mal entendu des perſonnes qui diſſimulent leurs propres craintes pour ne pas allarmer les malades.

Si ceux-ci ſont quelquefois diſpoſés à

ſortir de leur apathie funeſte, les affaires, les plaiſirs, la crainte des embarras & de ſe donner l'air malade en ſuivant un régime ou en faiſant uſage de remèdes, l'emportent ſur cette diſpoſition que l'on s'empreſſe ſouvent de changer : qu'allez-vous faire? pourquoi vous mettre dans les drogues tandis que vous vous portez bien? On lui rebat à tous momens les oreilles de propos ſemblables ; l'amour-propre empêche d'expoſer les raiſons preſſantes qu'on auroit de ſuivre ſon premier mouvement ; & l'amour-propre eſt encore ici victorieux comme dans la plupart des choſes de la vie ; le mal reſte, s'aggrave par la même manière de vivre qui l'a engendré ; on le ſupporte aiſément pendant l'âge des forces ; mais lorſquelles déclinent, l'ennemi eſt aux portes ; il s'annonce avec éclat, rien ne lui réſiſte ; ſes ravages ſont d'autant plus prompts & fâ-

cheux, qu'il a été plus long-temps contenu par des organes vigoureux.

Ce qui arrive alors le plus communément aux hommes, eſt la dartre du canal de l'urèthre, maladie cruelle, qui a l'extérieur horrible d'une maladie vénérienne invétérée, qui traîne après elle les douleurs atroces de la pierre dans la veſſie & qui ne laiſſe pas les avantages que l'on trouve dans ces deux maladies, de diſſiper l'une par un traitement connu & ſûr, & d'enlever l'autre par une opération.

J'ai fait voir que l'urine ſervoit auſſi bien que l'inſenſible tranſpiration, à dépouiller le ſang des humeurs bilieuſes ſuperflues dans chaque ſujet (p. 24), & dans l'état de ſanté; la ſeule analogie donne donc lieu de croire que les parties qui livrent paſſage à l'urine, peuvent être altérées par des humeurs bilieuſes

ſurabondantes & viciées, comme la peau l'eſt ſi ſouvent par les vices de l'humeur de la tranſpiration; on doit être porté à cette opinion par les réflexions qui ſe préſentent ſur l'âge des malades à qui cet accident ſurvient, ſur la ſéchereſſe & la dureté de leur peau à cette époque, ſur la ceſſation ordinaire des exercices qui auroient pu rendre la tranſpiration plus active, enfin ſur le défaut d'énergie des parties de la génération, qui les rend plus ſuſceptibles d'embarras, de fluxions, de dépôts.

De ſorte que les maladies des voies urinaires ſont les maladies chroniques les plus communes parmi les hommes avancés en âge qui ont eu des dartres pendant leur jeuneſſe, tandis que les jouiſſances qui caractériſent la bonne ſanté, les éblouiſſoit ſur les ſuites néceſſaires de leur négligence. Ce ſont des dartres

ſoit dans le canal de l'urèthre, ſoit à la glande proſtate ; elles ſont ſouvent accompagnées de dartres aux bourſes ou à la marge de l'anus, qui doivent être regardées comme des indices des déſordres de la même nature qui ſe paſſent intérieurement dans les organes voiſins. Il ſeroit trop long de rapporter ici toutes mes obſervations qui ont ſervi de baſe à cette fâcheuſe conſéquence; mais celle-ci paroîtra ſi intéreſſante ſous divers rapports, que je ne puis l'omettre.

M. J..... un de mes amis, du tempérament très-bilieux, & ſujet à des dartres vagues, aux bourſes, à la marge de l'anus, & quelquefois ſur d'autres parties du corps, étoit en même-temps tourmenté depuis une quinzaine d'années par une rétention d'urine qui revenoit par accès & duroit pluſieurs mois conſécutifs, quelquefois avec tant de violence

qu'il y avoit lieu de craindre pour la vie du malade : une ſuppreſſion totale d'urine, la fièvre ardente, l'inſomnie, l'impoſſibilité de ſonder le malade, la conſtipation, &c. étoient des motifs d'allarme ſuffiſans.

La première fois que je le vis en 1784, les ſaignées, l'émétique, les bains, les calmans, les lavemens émolliens diſſipèrent les accidens dans l'eſpace de dix jours ; ou plutôt ce temps rempli par des remèdes peut-être inutiles amena un changement en mieux : car y réfléchiſſant je ne puis attribuer la ceſſation des ſymptômes graves de cette maladie aux ſecours que j'y oppoſai. Le malade reprit ſa manière de vivre accoutumée ; il parut ſe porter aſſez bien à l'exception que l'écoulement des urines, ſans être tout-à-fait intercepté, n'avoit lieu que de la groſſeur d'un fil, comme il étoit ordi-

nairement dans les intervalles des ſuppreſſions.

Ce fut alors que n'ayant pu converſer avec le malade d'une manière ſuivie pendant ſa violente rétention d'urine, j'entrai avec lui dans des détails pour m'éclairer ſur la cauſe d'une maladie qui me paroiſſoit fort extraordinaire. Ce qui me paroiſſoit le plus ſurprenant, c'étoit l'alternative des accès de ſtrangurie; ce ſigne s'accordoit aſſez avec l'alternative ordinaire des dartres vagues qui procèdent d'exceſſive pléthore bilieuſe momentanée. Je conçus bien que l'intérieur du canal de l'urèthre ou la proſtate, ou l'une & l'autre pouvoient être dartreux, comme les bourſes & la marge de l'anus; mais je n'en reſtois pas moins convaincu que c'étoit ou à une autre cauſe indépendante des dartres, ou à quelqu'un de leurs effets ſecondaires qu'il falloit attri-

buer la rétention momentanée des urines. Le développement de cette maladie eſt un de ceux qui m'ont donné le plus de peine d'imagination; en effet la découverte que je fis quelques jours après eſt aſſez ſingulière.

Il étoit important de s'aſſurer d'avance s'il exiſtoit ou non un vice vénérien qu'on pût juſtement accuſer des déſordres, à qui leur nature donnoit beaucoup de rapport avec ceux de la maladie vénérienne; & aucun des moyens de remplir cet objet ne fut négligé. Un dépôt dartreux conſidérable ſurvint à la cuiſſe, ſuppura long-temps; & les urines parurent couler plus aiſément pendant quelque temps; la ſanté étoit parfaitement rétablie: ſécurité trompeuſe! peu de mois après, la rétention d'urine ſurvint avec des ſymptômes encore plus effrayans que l'année précé-

dente, & céda à-peu près dans le même eſpace de temps à l'uſage des mêmes ſecours.

Un nouvel ordre de choſes ſe préſentoit à obſerver; je ne doutai plus de l'exiſtence d'une éruption dartreuſe à la proſtate, & peut-être au col de la veſſie. Mais ſe guériſſoit-elle? guérie, tenoit elle le canal reſſerré? Voilà ce qu'il auroit fallu me démontrer, ou bien détruire dans mes conjectures. Les bougies & la ſonde étoient aiſément introduites dans la veſſie; par conſéquent point d'obſtacle dans le canal: d'ailleurs il ne reſtoit plus de dartres en aucune autre partie du corps; les urines charioient de petits filamens blancs comme du lait, de la longueur d'une ou deux lignes, qui ſurnageoient dans la liqueur un moment après l'évacuation, & ſe précipitoient inſenſiblement

insensiblement au fond du vase. Le mouvement de l'urine, après ce dépôt, les remettoit en suspens sans les altérer; quelquefois ils étoient en assez grand nombre pour couvrir le fond du vase; au moindre mouvement pour verser par inclinaison, ces corps se mouvoient & n'y restoient pas attachés; ils étoient sans odeur, onctueux; aucun gravier n'y étoit mêlé.

Après bien des recherches inutiles pour m'assurer de l'existence d'un corps étranger dans la vessie, & en déterminer la nature, je tournai mes questions du côté des fonctions des organes de la génération employés pour la semence. Au premier mot sur les marques de la virilité & sur l'usage de ces sortes de moyens, le malade me fit part d'une chose fort extraordinaire, qu'il regardoit comme naturelle à cause de son âge avancé (il

avoit cinquante-cinq ans), & de quelques excès qu'il avoit pu commettre pendant ſa jeuneſſe. » J'ai, me dit-il, rarement des deſirs, & il m'arrive très-rarement de les ſatisfaire; mais quand je les ſatisfais je ne rends point de ſemence quoique tout le reſte ſe paſſe dans l'ordre comme auparavant «. Ce diſcours fut pour moi un trait de lumière qui me dirigea vers la guériſon.

En effet il me parut évident que la pléthore bilieuſe avoit occaſionné une dartre à la proſtate, ſemblable à celles qui avoient paru à d'autres parties; que cette dartre rétréciſſoit le canal de l'urèthre; que l'urine, liqueur très-déliée, y paſſoit en très-petite quantité, & d'un jet pas plus gros qu'un fil; que la ſemence, plus épaiſſe, n'y paſſoit pas du tout; mais que ſortie des vaiſſeaux éjaculateurs, au lieu de s'écouler par la

verge, elle refluoit dans la veſſie; qu'alors elle s'accumuloit dans ce viſcère, en bouchoit le paſſage lorſqu'elle y étoit en grande quantité, & occaſionnoit de violentes ſtranguries; que les filamens blancs qui flottoient habituellement dans l'urine, étoient des petites portions de ſemence qui ſe mêloient avec l'urine & ſe gliſſoient peu-à-peu avec cette liqueur au travers du petit détroit de l'urèthre; enfin que non-ſeulement le col de la veſſie étoit rétréci, mais encore que l'intérieur de ce viſcère étoit ſurchargé de ſemence refluée, qui étoit devenue à ſon tour une cauſe de rétention d'urine.

Le ſuccès de mes ſoins a vérifié ces remarques; une grande quantité de ſemence a été enlevée de la veſſie par le moyen des ſondes appropriées; la dartre de la proſtate a été guérie, & par con-

ſéquent le conduit de l'urine élargi ; le vice dartreux a été détruit ; la ſemence a repris ſon cours naturel, & les urines n'ont occaſionné aucun accident depuis plus de trois ans.

DARTRE DU COL DE LA MATRICE.

La diſpoſition des organes qui filtrent l'urine dans l'homme, à eſſuyer le choc de la pléthore bilieuſe dans l'âge mûr, correſpond à la même diſpoſition du col de la matrice dans les femmes ; les maladies de ce viſcère ſont même encore plus communes que celles de l'urèthre ; elles ſont auſſi plus graves dans leurs ſuites ; pour peu qu'on leur laiſſe prendre de l'empire, elles mènent à la mort par une langueur & des douleurs mille fois plus affreuſes que la deſtruction.

On éprouve d'abord une peſanteur,

des douleurs ſourdes, des élancemens, des tiraillemens dans l'intérieur des parties; les malades diſent qu'elles y ſentent paſſer des aiguilles; le célibat, ou l'abus des jouiſſances varient beaucoup les ſenſations produites par cette maladie. La pudeur mal entendue qui ne permet ni une entière confiance, ni l'examen des parties malades dès le commencement, eſt auſſi communément très-pernicieuſe; un écoulement purulent jaunâtre, quelquefois verd, eſt le ſigne des progrès conſidérables du mal.

La ſurabondance des matières bilieuſes dans le ſang des règles, a altéré pendant long-temps la matière de cet écoulement; le ſang a été d'abord d'un rouge fort foncé, puis brun & preſque noir; il a paru enſuite pâle & mêlé d'une autre liqueur viſqueuſe, participant de la couleur de la bile; bientôt après,

l'écoulement de cette dernière humeur a rempli ſeul les intervalles des règles, & les fleurs blanches ont pris naiſſance; elles ſont devenues ſucceſſivement jaunes & vertes, ſelon que la pléthore bilieuſe a eu plus d'intenſité, & que la nature a porté des humeurs étrangères du côté de la matrice pour s'en débarraſſer.

A cette époque la pléthore bilieuſe eſt annoncée dans toute l'habitude du corps; elle eſt confirmée par la couperoſe, la jauniſſe chronique, ou par diverſes dartres; le col de la matrice eſt gonflé, douloureux; la matière de l'écoulement vient du dedans de ce viſcère; elle en détache quelquefois la membrane intérieure qui tombe par lambeaux avec des hémorragies affreuſes & fréquentes. Cette maladie offre des nuances très-variées dans différens ſujets, & elle exige une attention toute particulière

pour n'être point confondue avec les maladies vénériennes, dont elle a ſouvent toutes les apparences.

On va voir dans quelle erreur j'ai été entraîné à l'occaſion de la première dartre de la matrice que j'ai eu à traiter au ſortir des univerſités, avant d'avoir acquis l'expérience par l'exercice de la médecine. Me P.... d'Arras, où j'étois médecin avant la guerre, âgée de quarante-cinq ans, me fit venir à ſa maiſon de campagne pour des douleurs de matrice cruelles; bientôt il ſurvint une hémorrhagie conſidérable dont je voulus voir attentivement chaque jour toute la matière. J'y trouvai au bout de huit jours des lambeaux de chair, plats, comme des morceaux d'arrière-faix. Après avoir vu pluſieurs lambeaux pareils, les avoir lavés dans l'eau, & examinés attentivement, l'hémorragie continuant toujours,

& augmentant plutôt que de diminuer; je n'héſitai point à annoncer une fauſſe-couche; toutes les circonſtances ſe réuniſſoient en effet pour donner lieu à cette erreur; je fis venir un habile accoucheur de Douay qui me détrompa, me fit reconnoître dans les parties charnues ſorties de la matrice, la membrane interne de ce viſcère, me déclara la maladie incurable, & me donna très-honnêtement une excellente leçon dont je ſerai toujours reconnoiſſant.

DARTRE ET GLANDE DU SEIN.

On ne fait pas assez attention à cette maladie ; tantôt elle a réellement la forme d'une dartre qui éraille le mammelon, le fait rentrer en forme de coquille de limaçon, enflamme l'auréole, & y produit des démangeaisons, un suintement, quelquefois une suppuration décidée : tantôt l'humeur de la dartre reste dans la glande du sein, l'enflamme, la grossit, la rend pesante, douloureuse, squirrheuse, & à la fin cancéreuse. Il est si vrai que les glandes du sein procèdent de dartres, que la plupart des personnes affectées de ces glandes, ont été ou sont encore dartreuses. Les dartres de gourme, la couperose & les affections dartreuses des parties de la génération sont celles qui ont le plus d'analogie avec les glandes

du ſein ; la pléthore bilieuſe eſt l'unique ſource de ces maux.

Madame la C. de B. dont le viſage eſt devenu fort couperoſé après l'uſage des eaux ferrugineuſes qu'elle avoit priſes pour remédier à des mal-aiſes produits par la pléthore bilieuſe, a ſenti en même-temps dans le ſein droit une douleur ſourde qui répondoit au mammelon ; à meſure que la glande a pris de l'accroiſſement, le mammelon eſt rentré & s'eſt totalement enſeveli dans la peau ; l'aureole s'eſt gonflé, l'inflammation y eſt ſurvenue ; il s'y eſt fait une ſuppuration. Le ſiége du pus eſt à la partie de la glande la plus voiſine du mammelon ; mais la glande entière paroit imprégnée de l'humeur qui excite l'inflammation ; elle eſt par-tout dure & douloureuſe ; en la preſſant on fait ſortir le pus par l'ulcère. Cette ſuppuration dure ordinaire-

ment cinq ou ſix jours, pendant leſquels il s'évacue environ quatre ou cinq cuillerées de pus; l'ulcère ſe ferme enſuite de lui-même, & reſte fermé pendant deux ou trois mois, après quoi il ſe rouvre de la même manière & produit la même évacuation.

Pendant ce temps-là la couperoſe & les autres ſymptômes de pléthore bilieuſe ſont toujours les mêmes; ils diminuent depuis que le régime & le traitement convenables tendent à y remédier; mais on ne peut ſe flatter d'un ſuccès complet par rapport à la glande du ſein, qui a pris une conſtitution dartreuſe, ou qui eſt elle-même une dartre interne, dont le foyer fournit à la ſuppuration & à la couperoſe. Il auroit fallu s'occuper des moyens de fondre la glande du ſein en détruiſant la pléthore bilieuſe avant que la bile y eût formé un dépôt, lorſ-

qu'elle n'étoit que tuméfiée & douloureuſe. Au point où en ſont les choſes, il ne reſte vraiſemblablement plus d'autre reſſource que celle de l'extirpation.

Une demoiſelle de M..... amenée à Paris par madame ſa mère, avoit, depuis l'enfance, au front, derrière la tête, au ventre & aux jambes, des dartres de la nature de celles que j'ai appelées dartres sèches; elles participoient de la dartre de gourme. A l'époque de la puberté, lorſque les mamelles ſe préſentèrent, la droite fut toujours douloureuſe, plus groſſe que l'autre, & rouge par intervalles; à ſeize ans cette jeune perſonne, grande, bien faite, fort colorée, & chargée d'embonpoint, avoit les mêmes dartres, que ſes règles, bien établies depuis deux ans, n'avoient point diſſipé comme on s'y étoit attendu. Le ſein droit étoit toujours fort gros, dur

& douloureux, ſans que la couleur de la peau y fût changée. Il étoit encore tems de prevenir les dangers dont le ſein de la malade étoit menacé. Les ſecours indiqués pour détruire une pléthore bilieuſe conſidérable & ancienne, ont diſſout la glande de cette partie & diſſipé en même-temps les dartres, qui s'oppoſoient à un établiſſement avantageux que ſes parens avoient projeté.

DARTRE CHANCREUSE.

M. P..... américain, avoit apporté des Colonies une érésipèle dartreuse aux mains, des pustules chancreuses au front, aux joues, sous le cou, deux ulcères chancreux de chaque côté du menton, aux endroits où la barbe est la plus épaisse, & une grosse tumeur chronique à un genou. La fièvre, l'insomnie, des douleurs lancinantes dans les membres, l'inquiétude, la morosité paroissoient alarmans. Le malade n'avoit pour lui qu'une extrême docilité. Elle lui réussit au point qu'il a été guéri en moins de huit mois, au moyen de douze saignées ménagées à des intervalles convenables, un moxa au genou, le régime, les secours propres à détruire la pléthore bilieuse, & des topiques indiqués.

DARTRE D'ÉCROUELLES.

Une extrême pléthore bilieuſe avoit produit une tumeur ſcrophuleuſe énorme au cou de M. de la H.... habitant d'un des plus beaux pays des environs de Paris, âgé de 55 ans, robuſte, & qui avoit joui juſqu'à deux ans auparavant d'une parfaite ſanté. La tumeur ſurpaſſoit en groſſeur la tête d'un enfant nouveau né; elle occupoit le côté gauche du cou depuis le deſſous de l'oreille juſqu'au bas de la clavicule; elle étoit compoſée de pluſieurs tumeurs réunies les unes aux autres; la plus groſſe occupoit le centre, elle étoit environnée de huit autres plus petites; c'étoit ſur l'éminence de la tumeur du milieu & des deux plus groſſes de chaque côté, qu'il s'étoit ouvert des ulcères dartreux d'un très-mauvais ca-

ractère. Tout ce ravage avoit pris son origine dans divers chagrins domestiques par lesquels l'humeur gaie de M. de la H. s'étoit convertie en une grande mélancholie.

Les plus habiles chirurgiens de la capitale avoient prononcé que leur art n'offroit aucun secours efficace contre cette maladie ; l'extirpation avoit été décidée impraticable, le séton inutile, le cautère, soit actuel soit potentiel, dangereux, & la maladie funeste.

Dans ces fâcheuses conjonctures l'art se restreint à des moyens de soulager des maux incurables, de les empêcher de s'accroître, de prolonger la vie & de répandre quelque consolation sur les jours malheureux qui restent à vivre.

C'étoit pendant la dernière maladie de feu M. de Buffon ; je ne pouvois voir M. de la H. qu'au jardin du Roi, d'où

je ne sortois presque pas ; je le renvoyai dans sa terre y faire usage de quelque fondans auxquels je n'avois pas moi-même grande confiance ; cependant à la suite de ces remèdes, & principalement des sangsues appliquées sur la tumeur du cou, il arriva au malade une chose fort extraordinaire : cette tumeur se fondit en partie ; la fièvre inflammatoire se déclara avec la toux, le point de côté, le crachement de sang, & des tumeurs lymphatiques considérables & très-douloureuses aux genoux & aux plis des bras ; la fluxion de poitrine parcourut les périodes ordinaires à cette maladie, & parut se terminer aussi heureusement que si la cause n'avoit été qu'une inflammation ordinaire.

Le sang tiré de la veine étoit jusqu'après la quatrième évacuation, constamment jaunâtre à la superficie, très-couenneux & enveloppé d'une sérosité jau-

nâtre qui caractériſoit la pléthore bilieuſe la plus extraordinaire. La ſuppuration des dartres, les crachats & les tumeurs des articulations étoient jaunes, les urines étoient chargées comme dans la jauniſſe, & le ventre, d'abord conſtipé, évacua des excrémens blancs & ſolides après le ſeptième jour.

Dans la convaleſcence de cette maladie, les dartres écrouelleuſes prirent une couleur vive, la ſuppuration y fut louable, elles avoient plutôt l'apparence de belles plaies que d'anciens ulcères; les tumeurs diminuerent tellement par le moyen de ces ouvertures, qu'il auroit été dangereux de chercher à les fermer. Mais malgré ce ſuccès apparent, il ſe forma d'autres ulcères dartreux & ſcrophuleux dans la gorge, qui emportèrent le malade.

Cette obſervation a pour but de

montrer jusqu'à quel point les dartres peuvent participer des écrouelles, & de faire voir qu'elles doivent être regardées comme un secours pour diminuer les engorgemens écrouelleux, lorsqu'on n'a pas l'espoir de les guérir.

DARTRES entretenues par un foyer dans les intestins.

Ces dartres n'ont point de siége déterminé; elles ne sont d'aucune nature particulière; elles participent de toutes les espèces décrites jusqu'ici; ou plutôt ce sont toutes les dartres précédentes auxquelles se joint un amas de matières bilieuses dans les intestins, qui pullulent dans le sang, fourniſſent sans cesse un nouvel aliment aux dartres, & s'opposent opiniâtrement à leur guérison.

J'ai été long-temps ſans découvrir cette cauſe déſeſpérante contre laquelle j'avois vu très-ſouvent tous mes moyens en défaut. Enfin comme je réfléchiſſois ſans ceſſe à cet objet, que j'examinois avec la plus ſcrupuleuſe attention, les matières fécales & les urines des malades, afin d'en tirer quelque trait de lumière; ces deux excrétions me parurent offrir des obſervations ſatisfaiſantes, & je combinai ces obſervations aſſez heureuſement pour en tirer les réſultats ſuivans.

La pléthore bilieuſe des vaiſſeaux ſanguins qui donne lieu aux dartres & les entretient, a bien plus d'intenſité dans les inteſtins, où la bile de la véſicule du fiel s'écoule pure, ou plutôt s'amaſſe lorſqu'elle eſt trop viſqueuſe pour couler librement; les humeurs gaſtrique, pancréatique & inteſtinale, s'imprégnent de

cette bile & forment avec elle un enduit comme gommeux qui tapisse intérieurement les parois des intestins, qui s'attache à ces viscères, s'y colle fortement, & fournit sans cesse une transudation de sa propre substance dans le chyle & le sang par les *villi*, auxquels il est appliqué immédiatement.

Dans les sujets dartreux dont les intestins sont affectés de ce genre de pléthore bilieuse, le ventre est gros & tuméfié, sur-tout vers la région des intestins grêles; on y sent ordinairement un bourssoufflement que l'on a pris souvent mal-à-propos pour des obstructions du foie ou de la ratte ou du mésentère, selon le lieu qu'occupoit la plus grosse tuméfaction du ventre, mais qui n'étoit autre chose qu'un embarras des matières bilieuses, & des matières fécales retenues dans ces organes (pag. 20); les malades

ſont conſtipés & tourmentés par des vents, dont le mouvement eſt très-bruyant dans l'intérieur, ſans qu'ils ſortent au dehors, & qui ſont produits par les ſubſtances bilieuſes accumulées.

Ces ſubſtances ont la forme de glaires dans les garde-robes où il s'en échappe des parcelles; les urines ſont glaireuſes, troubles, chargées de ſédiment; la langue eſt toujours chargée, les dents enveloppées de tartre, l'haleine fétide, la bouche amère, l'appétit mauvais, le teint have, la peau jaune, les membres abattus, le ſommeil inquiet. Le caractère eſt auſſi changé : les malades parvenus à cet état, ſont pour l'ordinaire vaporeux, moroſes, mélancholiques, & les femmes très-vaporeuſes & ſans ceſſe occupées à ſe plaindre. Tel eſt ſouvent l'état du ventre des perſonnes malades d'eſprit, dont il ſera queſtion dans la 4e partie.

Cette disposition des sujets résiste à tous les secours qui détruisent la pléthore bilieuse dans les autres ; il faut une autre marche pour combattre un ennemi attaché pour ainsi dire à la substance nutritive du corps, jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun vestige. L'exécution de ce projet est très-lente ; le sang tiré de la veine des malades est toujours couenneux dans les sujets tourmentés par la pléthore bilieuse des intestins, comme si la couenne du sang étoit composée des matières bilieuses introduites dans le sang avec le suc des alimens. Le cas de ces dartres est le seul où l'usage des purgatifs convienne, mais après la destruction de la pléthore bilieuse seulement ; on ne peut d'ailleurs y employer que des purgatifs choisis parmi ceux qui n'échauffent point & qui ne passent point dans le sang.

INFLUENCE DES DARTRES sur les maladies de poitrine.

Je n'ai jamais entendu dire qu'une dartre étoit rentrée, qu'elle s'étoit jeté ſur la poitrine, & y avoit ulcéré ou mis en ſuppuration, & enfin détruit le poumon, ſans être choqué de ce diſcours extraordinairement éloigné des connoiſſances phyſiologiques. Voici de quelle manière j'ai vu cent fois arriver les maladies chroniques de la poitrine avec ou ſans altération de la peau. Je crois qu'elles ont rarement lieu autrement : la pléthore bilieuſe en eſt pour ainſi dire toujours la ſource.

Les vaiſſeaux qui filtrent la bile s'engorgent d'abord à la ſuite de quelqu'accès de

de fièvre, d'une indigeſtion ou d'un violent exercice, ou de quelques paſſions fâcheuſes auxquelles on eſt ordinairement fort expoſé à l'âge ou les maladies de poitrine prennent naiſſance. L'écoulement de la bile dans les inteſtins une fois intercepté, cette liqueur reſtée dans la veine porte reflue dans les routes générales de la circulation & circule avec le ſang; elle irrite tous les organes qu'elle parcourt & principalement les poumons dont le tiſſu délicat n'offre pas une grande réſiſtance à l'activité malfaiſante de cette liqueur, & pour peu que l'irritation faite au poumon par la bile lancée hors de ſes vaiſſeaux naturels, ſoit de quelque durée, on ne tarde pas à voir ce qu'on appelle communément la *poitrine priſe*.

Une petite toux sèche commence en même-temps que la bouche devient

sèche, la langue chargée, le cerveau enchifrené, le ventre conſtipé, parce que la bile, qui eſt le purgatif des inteſtins, n'y coule plus ou y coule fort peu. On prend ordinairement cette indiſpoſition pour un *rhume*; il n'y a perſonne alors qui n'ait un remède tout prêt à être conſeillé; le choix tombe le plus ſouvent ſur des boiſſons délayantes, qui, jointes à la diète, réuſſiſſent quelquefois à détendre aſſez heureuſement pour lever l'obſtacle à l'écoulement de la bile & remettre toutes choſes dans l'ordre au bout de quelque temps.

Mais ſi l'on néglige ce premier commencement des maladies, les plus graves de la poitrine; que l'on continue de vivre à l'accoutumée, ou que l'on veuille y remédier par des remèdes purgatifs ſelon la déteſtable maxime du vulgaire, ou que l'on y oppoſe des drogues graſſes,

farineuſes, incraſſantes, telles que les bouillons de limaçons, les crêmes de gruau, le lait, &c. ſortes de drogues avec leſquelles on eſpère ridiculement d'adoucir l'irritation des poumons dans leſquels elles ne paſſent point, on ne fait autre choſe que de fatiguer les organes de la digeſtion, augmenter les embarras dans les couloirs de la bile, & faire d'une indiſpoſition légère à cette époque, une maladie vraiment funeſte.

La bile après avoir irrité le poumon pendant quelque temps, ne retrouvant pas ſa route naturelle, s'amaſſe réellement dans la poitrine; elle altère toutes les humeurs qui s'y trouvent; la tranſpiration de la membrane pituitaire en eſt impregnée & l'haleine des malades en contracte l'odeur; la croûte épaiſſe dont la langue eſt chargée devient jaune; l'humeur des bronches prend la même cou-

leur, s'épaiſſit en même-temps & forme des crachats jaunâtres qui ſollicitent la toux avec laquelle ils ſont rejettés; quelquefois ces crachats ſont verds, quand la bile a une grande intenſité dans les poumons, & leur abondance augmente auſſi à raiſon de la gravité de la pléthore bilieuſe & de ſon ancienneté. On dit alors que le malade a un *rhume négligé*.

Il ne ſe paſſe encore juſques-là rien de funeſte, ſi ce n'eſt l'obſtination des malades mal traités, à n'en vouloir qu'à la poitrine, à ne s'occuper que d'adoucir la toux, de calmer la chaleur, de combattre la fièvre, de tout tenter excepté les moyens propres à détruire la pléthore bilieuſe, à rétablir le cours de la bile & à détourner par-là de la poitrine cette humeur étrangère qui y met le déſordre. Quand ce déſordre ne ceſſe point au bout d'un certain temps, la bile

prend enfin sur le poumon ; les crachats au lieu d'offrir une mucosité bilieuse, deviennent du pus jaune ou d'un gris verd, & la *phtisie* est déclarée.

J'ai vu un très-grand nombre de fois les choses passées comme je viens de l'écrire, dans des personnes qui avoient des dartres, ce qui doit paroître encore moins extraordinaire que dans celles qui n'ont aucune maladie de peau, puisque la pléthore bilieuse est déjà caractérisée dans les premières. Il est donc naturel de penser que la pléthore bilieuse, déjà remarquable par l'état de la peau, aura étendu ses ravages sur la poitrine si on a négligé de s'y opposer avec fruit ; mais il est absurde de prétendre que la moindre dartre contemporaine d'une pléthore bilieuse qui menace la poitrine, aura été la cause de l'affection du poumon. La peau & le poumon sont alors

affectés ſucceſſivement par la même cauſe; & ſi la maladie de poitrine ne devient mortelle qu'après l'uſage de quelques remèdes qui auroient fait diſparoître la dartre, ce n'eſt nullement par l'effet de la répercuſſion de l'humeur dartreuſe & de ſon changement de place ſur le poumon; mais c'eſt évidemment par la négligence du traitement convenable pour détruire la pléthore bilieuſe & ſouvent par l'uſage des remèdes propres à l'aggraver.

Dans le dernier état des maladies de poitrine produites par la pléthore bilieuſe, l'intérieur de la gorge ſe couvre d'aphtes & d'ulcères, tels que j'ai décrit les dartres de ces parties, qui ont lieu ſans que la poitrine ſoit affectée (p. 117); on attribue ces aphtes & ces ulcères à la diſſolution du poumon ſans aucun motif fondé, puiſqu'on les obſerve dans des

malades qui ont le poumon ſain ; on ne conçoit pas d'ailleurs comment un poumon malade viendroit ulcérer la gorge ; mais on conviendra ſans peine que la même cauſe qui aura ulcéré le poumon, augmentant d'intenſité, propagera les ulcères ſur les parties voiſines, & comment la pléthore bilieuſe livrée à elle-même détruira ſucceſſivement toute organiſation.

On n'avoit que des dartres vagues & légères à accuſer de la toux & de l'oppreſſion qui tourmentoient M. V..... homme robuſte, de trente-deux ans, accoutumé à une vie ſédentaire, habituellement conſtipé, & ſujet à des jauniſſes paſſagères. C'en fut aſſez pour faire imaginer qu'une ou deux de ces dartres diſparues de la ſurface du corps, s'étoient allé loger dans le poumon ; en conſéquence, on ne s'occupa que des moyens

que l'on croyoit propres à attirer cette prétendue humeur dartreuſe au dehors; j'ignore quels furent préciſément ces moyens, mais un grand véſicatoire appliqué ſur la poitrine ne manqua pas d'empirer l'état du malade par l'augmentation de l'efferveſcence des matières bilieuſe à laquelle les cantharides donnent toujours lieu; dès-lors la deſtruction de la pléthore bilieuſe devint impraticable, & le malade, après avoir langui pendant quelque mois dans les ſouffrances d'une phtiſie conſommée, périt de dyſſenterie purulente.

En effet les principales altérations du cadavre que j'ouvris avec M. *Prudhomme*, un des chirurgiens major des garde-ſuiſſes, étoient dans le bas-ventre. Les inteſtins étoient criblés de points gangréneux, qui fourniſſoient une abondante ſuppuration; le foie étoit très-volumineux &

non pas rouge, mais jaunâtre à sa surface; la substance de ce viscère coupée dans tous les sens étoit de la même couleur, & composée de vaisseaux jaunes, substitués aux vaisseaux sanguins de ce viscère. Le cadavre étoit resté gras & la graisse étoit jaune. Le poumon droit seulement étoit flétri & jaune, sans ulcération, ni abscès, ni tubercules. La cavité de la poitrine étoit pleine d'une eau jaune comme la bile.

J'espère qu'en multipliant les observations dont celle-ci peut donner l'idée, on parviendra à détruire le préjugé qui dirige les traitemens des maladies de poitrine contre la poitrine elle-même, au lieu de les attaquer dans leur source; on reconnoîtra que la plupart de ces maladies procèdent du foie, des embarras des vaisseaux biliaires (pag. 22), de l'excès des matières bilieuses dans le

ſang, & que les moyens de remédier à la plupart des phtiſies ſont excluſivement ceux qui détruiſent la pléthore bilieuſe. Plus de dix obſervations pareilles à la précédente m'ont éclairé ſur le même ſujet & m'ont procuré les moyens d'arrêter dans ſa naiſſance la phtiſie de pluſieurs jeunes gens de l'un & l'autre ſexe qui étoient deſtinés, ſuivant toutes les apparences, à être les victimes de cette horrible maladie.

De la contagion des dartres.

Dans un tems où l'abus de l'influence de la contagion ſur mille choſes eſt au comble ; où l'amour que chacun porte à ſa ſanté exagère de toutes parts les dangers qui pourroient la menacer ; où l'air, l'eau, le climat, la ſaiſon paſſent pour être chargés de miaſmes contagieux ; où les meubles, le linge, les habits ſont ſuſpects de contagion ; où une infinité de perſonnes redoutent d'approcher de leurs parens, de leurs amis malades d'une fièvre ou d'un rhume, parce que ces maladies même paroiſſent contagieuſes ; où enfin des exemples récens ont fait voir que la contagion influe juſques ſur l'imagination ; on doit être certain que les dartres auront paru contagieuſes à la plupart des perſonnes ; mais on n'a à cet égard que des craintes mal fondées.

Les dartres ne ſont pas, comme le vulgaire ſe l'imagine, l'effet d'un virus qui ſe communique par le contact, qui ſe reproduit dans les corps où il a été communiqué, & qui y fait naître une maladie ſemblable à celle qui en a été le germe; les gens de l'art qui ont donné lieu de le croire ainſi, en travaillant en effet à détruire des dartres qu'ils prétendoient acquiſes par contagion, étoient dans l'erreur. Cette erreur à aujourd'hui plus de force que jamais; le gros parti qu'il y a contre mon opinion me fait déſeſpérer d'y ramener tout le monde; mais j'aurai du moins les perſonnes qui n'ont aucune prévention & que les faits perſuadent.

Je n'ai pas vu juſqu'à préſent une ſeule dartre d'aucune eſpèce, communiquée par l'attouchement; & j'ai ſuivi nombre de fois les effets de l'attouchement dans ces maladies

maladies avec beaucoup de curiosité. Des gardes-malades très-attentives à faire leurs pansemens, & très-négligentes à se laver ensuite les mains, des enfans entr'eux, des pères & mères avec leurs enfans, des époux couchant ensemble habituellement & vivant dans la plus grande intimité conjugale, & d'autres personnes qu'on a souvent occasion de voir vivre dans la même intimité, qui se cachent réciproquement avec le plus grand soin leurs incommodités : parmi tous ces sujets je n'ai pas encore observé une seule dartre contagieuse, & je ne crois pas que personne en ait observé.

On entend bien en effet tous les jours, dans une ville comme Paris, se plaindre d'avoir été puni de l'incontinence par une ou deux espèces de maladies, que tout le monde devine, mais jamais par des dartres ; cependant les dartres sont

aujourd'hui une maladie plus commune en quelque façon parmi les femmes de mauvaiſe vie que la gale & la maladie vénérienne.

La raiſon n'en ſera pas difficile à reconnoître dans leur manière de ſe nourrir & de s'adonner à la gourmandiſe, à l'ivrognerie des liqueurs, à tous les excès propres à produire une grande pléthore bilieuſe. Mais cette conſtitution eſt particulière aux ſujets qui l'ont acquiſe; elle ne peut ſe communiquer d'un ſujet à l'autre, à moins que les humeurs dépravées par la bile de l'un ne paſſent des vaiſſeaux ſanguins de la perſonne pléthorique bilieuſe dans celle qui ne l'eſt pas; ce qui eſt, comme l'on voit, impoſſible.

La gale même devenue dartreuſe, telle que je l'ai décrite (pag. 145) n'eſt point contagieuſe; j'en ai cent preuves,

& n'ai jamais obſervé un ſeul fait qui contrediſe à ma propre expérience. M. D. B. malade d'une gale devenue dartreuſe, & qui avoit depuis deux ans les mains couvertes de boutons & de dartres, laiſſa un jour chez moi ſes gants qu'il avoit ôtés pour me montrer ſes mains; après cette conſultation, preſſé de ſortir, je pris ces gants pour les miens, qui étoient pareils, & les portai à mes mains pendant cinq jours conſécutifs, ſans avoir eu enſuite un ſeul bouton ni aux mains ni en aucune autre partie du corps.

Un autre de mes malades portoit depuis dix ans une gale devenue dartreuſe, & couchoit ſouvent avec une perſonne très-ſaine ſans lui avoir rien communiqué.

De la complication des dartres.

Il eſt contraire à l'expérience de juger comme l'on fait communément de la complication de ce qu'on appelle le virus dartreux, avec le virus vénérien, le virus ſcorbutique, le virus écrouelleux & cancéreux; il n'exiſte point d'autre virus dartreux que la pléthore bilieuſe; & jamais cette conſtitution du ſang n'a produit comme la vérole, le ſcorbut, les écrouelles & le cancer, la décompoſition des organes en la forme dartreuſe. Jamais les dartres ne ſont funeſtes; elles ſont au contraire une reſſource de la nature pour diminuer la pléthore bilieuſe: une eſpèce d'égout par lequel l'économie animale rejette le plus qu'il eſt poſſible des humeurs bilieuſes qui la dérangent.

Il n'y a donc point comme on le ſuppoſe de dartres vénériennes, ni ſcorbutiques, ni cancéreuſes, ni écrouelleuſes, ces mots ſont pour moi tout-à-fait vuides de ſens. Les dartres en elles-mêmes n'ont rien de commun avec les maladies virulentes, mais la pléthore bilieuſe qui produit les dartres influe ſur ces maladies, les aggrave ſouvent, les rend incurables tant qu'on ne s'occupe pas des moyens de la détruire.

Quoique les dartres dans les perſonnes attaquées de maladies virulentes, n'aient rien de commun avec les ſignes du virus dominant, elles ſont d'un grand ſecours pour la guériſon, en ce qu'elles font reconnoître la pléthore bilieuſe également dominante dans le ſujet; car il eſt démontré que dans quelque maladie que ce ſoit, où la pléthore bilieuſe a lieu, on n'obtient le ſuccès des remèdes les mieux

appropriés qu'après avoir auparavant détruit cette pléthore. Il ne faut pas chercher ailleurs que dans la négligence des ſecours convenables à cette conſtitution, la cauſe des traitemens antivénériens manqués, & des maladies ſcorbutiques cancéreuſes & écrouelleuſes dégénérées. Il n'y a, à le bien prendre, aucune guériſon à eſpérer dans aucune maladie ſoit aigüe, ſoit chronique, ſi elle eſt accompagnée de pléthore bilieuſe & qu'on néglige de la détruire.

ARTICLE II.

OBSERVATIONS dans le ſang des malades.

LE ſang ſorti de la veine des ſujets attaqués de pléthore bilieuſe, eſt d'un rouge foncé, tirant ſur le noir; la partie rouge en eſt plus conſidérable que dans l'état naturel, & elle eſt mêlée d'une ſubſtance agglutinative qui la convertit à meſure qu'elle réfroidit, en un corps compact, arrondi en forme de cul d'artichaut. Cette conſtitution du ſang eſt auſſi celle qui caractériſe les maladies inflammatoires, dans leſquelles la pléthore bilieuſe joue, comme l'on ſait, un rôle bien plus conſidérable que dans de ſimples maladies de la peau.

De plus, la ſuperficie du *coagulum* eſt couverte de matières bilieuſes viſibles, tantôt vertes, tantôt jaunes ou griſâtres, tantôt marbrées de verd & de jaune; & la ſéroſité dans laquelle il ſurnage, eſt trouble & ſafranée. Des obſervations imparfaites ſur ce ſujet ont donné lieu à l'erreur des médecins, qui craignent que la ſaignée n'attire la bile de la véſicule dans le ſang, & qui n'oſent, par cette raiſon, preſcrire l'ouverture de la veine dans la pléthore du foie, tandis que la bile qui couvre alors le ſang, exiſte eſſentiellement dans les vaiſſeaux ſanguins, & ne peut provenir du ſac ni des canaux biliaires.

L'intenſité des qualités du ſang que je viens de décrire, eſt d'autant plus grande que la pléthore du foie eſt plus conſidérable. La ſaignée, qui eſt toujours indiquée alors, procure une diminution dans

les signes tirés de l'inspection du sang, qui s'accorde avec la diminution des symptômes de la pléthore d'une manière sensible & satisfaisante, à moins que la pléthore bilieuse ne soit si grave qu'il n'y ait aucun espoir de la détruire.

Elle n'a, par exemple, jamais été aussi remarquable qu'à l'époque de la constitution épidémique du printemps de 1785, décrite dans un Extrait publié par la société royale de médecine, sous le titre de *réflexions*. Le rédacteur de cet extrait rapporte qu'on a vu les lobes du poumon de couleur safranée à la surface, & pleins d'un suc purement bilieux; que le cœur étoit jaune depuis ses ventricules jusqu'à sa pointe, le foie très-volumineux, la vésicule du fiel pleine, l'estomac, les intestins & le mésentère jaunes mêmes à l'extérieur; il découla, ajoute-t-il, d'une ouverture au duodenum,

faite avec le biſtouri, de la bile ſemblable à celle de la véſicule. L'anatomiſte, après avoir ouvert les deux ventricules du cœur, n'eut pas les mains teintes de ſang, mais jaunes, comme s'il les eut trempées dans une teinture de ſafran.

Quoiqu'il ſoit démontré par tout ce qui précède, que les maladies de la peau tirent en général leur origine de la bile & qu'elles ont leur ſource dans le foie, il y a beaucoup de ces maladies dans leſquelles la bile n'eſt pas la ſubſtance qui y joue le principal rôle, & où le ſang lui-même qui tient les matières bilieuſes en diſſolution avant qu'elles aillent au foie pour en être ſéparées, a plus d'influence que la bile.

Alors le ſang n'eſt pas jaune, mais noir, à la ſortie de la veine; & lorſque cette liqueur eſt repoſée dans le vaſe & réfroidie, elle offre divers phénomènes

curieux qui ſont autant de traits de lumières pour les gens de l'art qui en étudient les rapports; tandis que le vulgaire & la plupart des médecins ne ſe doutent même pas qu'il y ait quelque différence à obſerver dans le ſang des malades, ni aucune connoiſſance à recueillir de cette obſervation.

Avant que la conſtitution du ſang qui donne lieu aux maladies de peau & aux maladies de l'eſprit, ſoit portée à un degré fort avancé, le ſang des malades refroidi paroît ordinairement rouge, vermeil à la ſuperficie & tout-à-fait beau en apparence. Cette obſervation trompeuſe pour les perſonnes qui ne ſont pas éclairées par l'expérience, indique aux autres une pléthore réellement ſanguine, dans laquelle la bile n'influe que ſecondairement. En effet ſi l'on retourne le coagulum, la partie inférieure qui touchoit au

vaſe paroît très-noire ; ſi on le coupe par le milieu, les parois ſéparés ſont de la même couleur & très-compacts; la ſurface rouge n'a preſque jamais plus d'une demi-ligne d'épaiſſeur, & elle n'a de conſiſtence que par ſon union intime avec la ſubſtance noire à laquelle elle eſt unie comme un vernis flexible.

Ce ſang ne ſe remarque que dans les perſonnes dont les maladies de peau ſont rouges, caractériſées par des boutons, des puſtules ou des placards évidemment ſanguins, ſans que la bile paroiſſe être au rang des cauſes de leurs affections ; auſſi l'émétique n'eſt-il pas indiqué, & lorſqu'on le fait prendre pour plus grande ſûreté, il n'évacue point ou il évacue très-peu de bile. On voit cependant quelquefois que dans cette conſtitution du ſang, la ſéroſité qui environne le coagulum eſt fort jaune ; alors l'émétique

eſt indiqué & ſon effet ſuivi de ſuccès. En général plus la bile domine dans le ſang, moins le ſang eſt épais & plus les maladies qu'il s'agit de combattre ſont aiſées à guérir.

Quoiqu'on ait eu ſoin de tirer le ſang des malades avec les précautions convenables, on eſt le plus ſouvent très-étonné de trouver cette liqueur ſi épaiſſe, qu'elle ne peut pour ainſi dire s'écouler; elle eſt auſſi quelquefois ſi noire, qu'elle reſſemble plutôt à de l'encre qu'à du ſang; d'autre fois elle eſt ſi graſſe que les groſſes gouttes qui ruiſſelent lentement le long du bras, roulent ſur la ſurface du ſang déja tombé dans le vaſe, comme des globules de vif argent ſur une ſurface liſſe. On remarque encore que les gouttes iſolées du ſang des perſonnes attaquées de maladies de peau graves, paroiſſent en ſe deſſéchant, comme un

mélange de *minium* mal broyé, mal délayé, & prompt à former des écailles.

Les perſonnes dont le ſang a contracté cette conſtitution ſont ordinairement pâles & fort maigres; elles ont les veines violettes & rapetiſſées; elles ſont très-frilleuſes, dorment peu, ſe meuvent difficilement, mangent quelquefois beaucoup & ſont de temps en temps oppreſſées. La pâleur dans ce cas vient de ce que le ſang veineux, à cauſe de ſon épaiſſiſſement, ne peut plus s'agiter librement que dans les gros vaiſſeaux & ne pénètre plus dans leurs extrémités capillaires qui ſe ramifient ſous la peau: & comme ces derniers vaiſſeaux ſont ceux qui tranſmettent le ſuc nourricier à la ſurface du corps dans l'état de ſanté, la ſource de ce ſuc ſe trouve preſque totalement tarie, & la peau devient sèche, blafarde, molle, pour ainſi dire

détachée des muſcles, qui ſont eux-mêmes conſidérablement amincis, & comme deſſéchés.

La conſtitution d'un tel ſang portée au dernier degré, offre des phénomènes ſi extraordinaires, que la plupart des médecins qui ne les ont pas obſervés, les révoquent en doute, quoiqu'ils puiſſent aiſément s'en convaincre par l'obſervation. Le coagulum eſt couvert d'une ſubſtance griſâtre, épaiſſe d'environ deux lignes, qui, à meſure que la ſéroſité ſe ſépare, ſe reſſerre ſur elle-même, ſe racornit & forme une eſpèce de taſſe dont les bords ſont détachés du vaſe, & qui ſurnage dans la ſéroſité.

Cette ſubſtance eſt une vraie membrane que l'on ſépare avec le ſcalpel du ſang qui eſt deſſous, auquel elle tient par des filamens charnus viſibles, & même très-forts; ces filamens ſont par-

semés, dans quelques sangs, de morceaux de graisse, comme on en trouve dans ce qu'on appelle le *boudin*; ils sont en grand nombre immédiatement au-dessous de la membrane, & deviennent plus rares à mésure que l'on disèque le sang plus bas, ou celui-ci devient de plus en plus noir. La membrane détachée est lisse, compacte, flexible, susceptible d'une résistance presqu'égale à celle des membranes du corps de la même épaisseur, & indissoluble dans l'eau. On la garde dans l'esprit de vin où elle conserve la consistance des autres parties charnues qu'on y auroit infusées; elle paroît être le produit d'un surcroît de la matière fibreuse du sang ou de la chair coulante qui se prépare dans les veines pour réparer ce qui s'use des organes par la vie.

Parmi un grand nombre de malades à qui j'ai donné la satisfaction de disséquer

en leur préſence les parties du ſang réfroidi que je viens de décrire, M. *Salabert*, chirurgien major du régiment Royal-Italien, à qui je traitois une maladie de peau, au genou, en 1781, fit ſur la couenne de ſon ſang des expériences qui le ſurprirent fort, par les effets de la ſolidité & de la réſiſtance de cette membrane.

La texture de la couenne du ſang diminue ordinairement de ſolidité après chaque ſaignée, & les maladies de la peau perdent en même-temps une partie de leur intenſité; en ſorte que la quantité de la partie fibreuſe du ſang étant aſſez diminuée, le reſte ſe trouve parfaitement délayé dans les autres liquides, & la couleur rouge du ſang devient égale dans toutes ſes parties, ſur-tout lorſqu'un régime convenable y contribue. A défaut de la ſaignée ou des ſaignées

quand le ſang a une telle conſtitution, le cas eſt toujours mortel ſans exception ; on périt par l'engorgement de la ſubſtance fibreuſe du ſang dans les gros vaiſſeaux du cœur, où elle forme de vrais polypes iſolés, de la même conſiſtance que la couenne décrite plus haut, qui arrêtent la circulation.

Il arrive auſſi quelquefois que la couenne ne ſe trouve point du tout ſur le ſang qu'on a tiré de la veine. Alors le ſang eſt *diſſout* : ſes parties conſtituantes ne s'amalgament plus entr'elles ; la matière fibreuſe n'eſt plus fluide, elle eſt coagulée & attachée aux parois des grands vaiſſeaux ; les autres ſe rapetiſſent, les muſcles mêmes s'affaiſſent, le corps maigrit, les organes tombent dans la bouffiſure ; le pouls devient petit, foible & ſingulier : il paroît ſous le doigt comme un petit ruban ; en effet la co-

lonne du ſang qui circule eſt mince, ſon mouvement n'eſt qu'un frémiſſement. Je n'ai jamais touché ce pouls ſans frémir du ſort inévitable des malades : une langueur douloureuſe les mène inſenſiblement au tombeau dans l'eſpace d'un mois ou deux.

J'ai encore remarqué que les perſonnes attaquées de maladies de peau dans leſquelles le ſang a la conſtitution précédente, ont ſouvent le corps un peu courbé du côté droit, & le côté gauche plus élevé que l'autre vers la baſe du cœur, comme ſi les cavités de ce viſcère diſtendues ſoulevoient les côtes. Quelques malades ſont auſſi fort ſujets aux hémorragies par le nez, ſi ce ſont des jeunes gens, &, dans un âge plus avancé, au flux hémorrhoïdal, a des pertes ou à d'autres évacuations qui ne ſoulagent en aucune manière les per-

ſonnes dont les organes oppoſent une forte réſiſtance aux efforts que fait le ſang pour s'échapper, & qui, en retenant ainſi beaucoup de ſubſtances ſuperflues, ne ceſſent pas de les augmenter à l'accoutumée, par la même manière de ſe nourrir.

Le ſang des perſonnes qui ont fait un uſage continué des minéraux, tels que le mercure, l'antimoine, les préparations artificielles du fer & les eaux minérales, eſt, pour l'ordinaire, très-peſant; le coagulum ſe précipite au fond du vaſe, au lieu de ſurnager dans la ſéroſité comme on le voit le plus communément. Cette conſtitution du ſang a beſoin d'être totalement changée avant de rien entreprendre pour guérir les maladies de la peau, ſi l'on veut éviter d'y appliquer des ſecours inutiles.

Il y a beaucoup de préjugés répandus

ſur ce qu'on appelle le *ſang ſcorbutique* : bien des gens de l'art paroiſſent avoir adopté cette chimère du vulgaire ; ils l'emploient ſouvent pour rendre raiſon des phénomènes des maladies qu'ils ne ne connoiſſent pas ; ils attribuent en conſéquence à l'appauvriſſement du ſang des maladies qui ſont préciſément l'effet d'une conſtitution contraire de ce liquide. Je n'ai pas cru devoir négliger cette occaſion de détruire une erreur auſſi pernicieuſe puiſqu'elle détermine à employer des remèdes totalement contraires.

Les cadavres des ſcorbutiques, dont la peau eſt couverte de taches violettes, & dans leſquels on croit communément le ſang appauvri, regorgent au contraire de cette liqueur. Elle y eſt très-abondante & très noire ; le foie eſt plus gros, plus coloré que dans l'état naturel ; la ratte participe de ce gonflement ; la veine

porte eſt pleine d'un ſang très-noir; les gros vaiſſeaux voiſins du cœur en ſont auſſi remplis; les ſujets, avant leur mort, n'étoient pâles & bouffis que parce que le ſang, à cauſe de ſon épaiſſiſſement, ne parvenoit plus aux extrémités capillaires des vaiſſeaux ſanguins, & qu'il y étoit remplacé par la ſéroſité.

Il eſt bien à ſouhaiter qu'il s'opère une réforme générale dans le traitement des maladies de la peau que l'on croit ſcorbutiques, & que l'on aggrave par les remèdes avec leſquels on prétend augmenter la chaleur & la conſiſtance du ſang, qui ſont déja exceſſives. Lorſque la ſaignée ne convient plus dans les maladies de peau de nature ſcorbutique, c'eſt que l'on a trop tardé à employer ce ſecours, & que l'exceſſive pléthore a entraîné la *diſſolution*. L'obſervation ſuivante en ſera une preuve.

M. H.... américain, accablé par une lèpre ſcorbutique pour laquelle il avoit cherché inutilement des ſecours dans toute l'Europe, m'étoit confié à la fin de 1787; il avoit été ſaigné douze fois du bras dans un mois; chaque ſaignée avoit été de deux livres; le ſang étoit couenneux au dernier point, la couenne épaiſſe de quatre lignes, la ſéroſité tout-à-fait coagulée & griſâtre; les forces avoient augmenté; la couleur rouge de la peau avoit beaucoup pâli, ſa dureté avoit diminué, elle changeoit à vue d'œil, devenoit liſſe & s'amincifſoit. Le mouvement des jambes & des mains redevenoit libre; le malade ſortoit enfin à pied & alloit ſe promener tous les jours au Palais-Royal.

Honteux, pour ainſi dire, d'avoir occaſionné une perte de ſang auſſi conſidérable à un ſujet à qui la ſaignée avoit

été expreſſément défendue ; je n'oſai réitérer cette évacuation comme je la croyois néceſſaire, ſans y être autoriſé. On conſulta MM. *Daignan* & d'*Azilles*, connus, l'un par ſes ſervices dans les hopitaux militaires, l'autre dans les Colonies d'Amérique où le ſcorbut & la lèpre ſont communs ; ils ne purent ſe refuſer à l'évidence du ſuccès d'un traitement auſſi contraire à l'uſage, & ils m'inviterent à écarter de mes ſoins une timidité qui auroit été funeſte au malade : en effet nous fimes encore quatre ſaignées d'une livre chaque, dans l'eſpace d'un mois.

Graces à ces évacuations, au régime & aux remèdes indiqués, la lèpre ſe diſſipoit ; mais les préjugés firent tomber le malade entre les mains d'un charlatan, où il ne ſurvécut que quatre mois à la foibleſſe qui l'avoit éloigné de moi.

ARTICLE

ARTICLE III.

OBSERVATIONS dans les cadavres.

LORS donc qu'on a laiſſé faire à la pléthore ſanguine & bilieuſe, qui donnoit lieu à la maladie de peau, des progrès aſſez conſidérables pour que les parties étrangères dans le ſang, ne ſoient plus à la portée des ſecours de l'art, ou lorſque le ſang eſt parvenu à la diſſolution, la mort eſt inévitable. On trouve alors la matière de la couenne qui manquoit dans le ſang tiré de la veine, ramaſſée & conſolidée dans les oreillettes, dans les ventricules du cœur & dans les gros vaiſſeaux dont elles obſtruent les cavités depuis long-temps. Cette matière a la

forme des parties où elle eſt logée ; elle eſt conique & très-épaiſſe dans le cœur, cilindrique & moins conſiſtante dans les vaiſſeaux adjacens, & elle ſe bifurque en d'autres cilindres plus petits ſuivant les diviſions & ſous-diviſions des vaiſſeaux, juſques dans la ſubſtance même des organes.

La conſtitution pléthorique ſanguine eſt alors portée au plus haut degré d'intenſité, & les ſujets ſont prêts à ſuccomber ; mais lorſque les organes ſont très-vigoureux, & que la manière de vivre maintient l'uniformité dans les fonctions, on peut ſupporter long-temps la pléthore ſans que la diſſolution arrive. Il faut regarder les maladies de la peau qui ſurviennent alors, comme des éruptions des humeurs ſurabondantes & ſuperflues, & comme des indications d'écarter les dangers dont les malades

ſont menacés. Si une maladie ſurvient, que le malade y ſuccombe, & que l'on puiſſe ouvrir le cadavre, on y trouve une plé-thore univerſelle, non-ſeulement bilieuſe, mais encore ſanguine ; le ſang eſt rouge-brun ou noir, & très-abondant dans tous les vaiſſeaux ſans excepter la veine porte, qui eſt ordinairement vuide dans les autres cadavres.

Cette veine contient un ſang encore plus noir, plus épais que celui des autres vaiſſeaux, dont la couleur eſt cependant foncée; la graiſſe du tiſſu cellulaire, à laquelle l'humeur de la tranſpiration communique, eſt jaune, la chair fort rouge, & tous les viſcères ſont tuméfiés & ſur-chargés d'un ſang noir. Ce ſang eſt quelquefois ſi épais dans la veine porte, qu'il y forme des caillots prêts à ſe concréter, & qui, indépendamment de l'effet ordinaire du refroidiſſement, paroiſſent avoir

été depuis long-temps incapables de circulation.

J'ai vu plusieurs fois dans ce sang, peu d'heures après la mort, & avant que les cadavres fussent refroidis, des caillots consolidés par des filamens charnus qui les traversoient, & leur servoient, pour ainsi dire, de charpente. J'y ai trouvé de vraies concrétions d'une substance jaune & rouge, consistante comme la chair d'un muscle; elles flottoient dans le sang de la veine porte, s'étendoient suivant les ramifications de ce vaisseau dans les veines du bas-ventre, & entroient avec elles dans le foie. Ces concrétions n'étoient pas les seules qu'il y eût dans les cadavres, d'autres occupoient les cavités du cœur, & formoient des polypes considérables & curieux.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur cette constitution du sang qui est

celle de la plupart des personnes tourmentées des maladies de peau & de celles de l'esprit. Cette matière formera elle-même un traité particulier que j'avois composé en latin, & que la société royale de médecine, à laquelle je l'ai lu en 1784, m'a conseillé de mettre en françois ; ce travail n'a été retardé que parce que j'avois besoin de confirmer quelques observations dans les cadavres, & que les occasions en sont très-rares.

J'ai déja recueilli sur ce sujet treize belles figures dessinées dans les cadavres presqu'immédiatement après la mort, qui représentent des polypes de différentes grosseurs, & de diverses formes, logés dans les ventricules, les oreillettes & les gros vaisseaux du cœur, dans des malades qui avoient des maladies de peau. On doit, en attendant le résultat de mes recherches sur ce sujet, con-

clure de la conſtitution du ſang que j'ai décrite dans l'article précédent, que la nature du ſang, tiré de la veine, fournit une des indications très-intéreſſantes pour la guériſon des maladies de la peau.

La principale de ces indications eſt d'évacuer le ſang chaque fois que la ſubſtance fibreuſe a paru dominer après la ſaignée précédente, & d'employer, dans les intervalles de chaque évacuation, les moyens convenables pour fondre cette ſubſtance, & empêcher qu'il s'en forme de nouvelle. Dans ce cas, les ſaignées n'affoibliſſent pas; il ſemble au contraire que les forces augmentent après chaque évacuation; & à meſure que le nouveau chyle ſubſtitue au ſang évacué des ſubſtances plus fluides, le coloris du viſage, l'embonpoint & la gaieté reviennent, & la ſanté s'améliore en même-temps que

la conſtitution du ſang ſe rapproche de plus en plus de ſon état naturel.

Quoiqu'en général la couenne fibreuſe obſervée ſur le ſang dans les maladies de peau, ſoit l'indice d'un eſpoir de guériſon, il y auroit de la témérité à compter irrévocablement ſur le ſuccès ; car l'exactitude & l'activité ne ſuffiſent pas toujours alors pour détruire cette ſubſtance dans le ſang. Il arrive quelquefois qu'après des évacuations ſuffiſantes de la partie fibreuſe, après un ſoulagement évident procuré par les ſaignées, on découvre que la couenne ne s'eſt évacuée que des vaiſſeaux des extrémités, qu'il en eſt reſté des amas dans les gros vaiſſeaux, que rien ne peut les diſſoudre, & qu'on les trouve effectivement dans les cadavres après avoir fait tout ce qu'il étoit poſſible, ſans avoir réuſſi, ſi ce n'eſt à retarder de quelque temps la fu-

neſte cataſtrophe. Tels étoient les trois cadavres ſuivans.

Clabaud, matelot, avoit une dartre vive au ſcrotum, une démangeaiſon de tout le corps, & des puſtules au front. *Carn*, forçat, étoit incommodé, depuis pluſieurs mois, d'une ophtalmie & d'ulcères aux jambes, & *le Clerc*, ſoldat, étoit ſujet à des éréſipèles à la face, des hémorrhoïdes, des dartres vagues ſur tout le corps. Ils étoient venus dans les hopitaux avec tous les ſignes de la pléthore bilieuſe, portée au dernier degré; ils moururent cachectiques au bout de pluſieurs mois.

La graiſſe du tiſſu cellulaire n'étoit point diſſipée par la maladie; elle étoit ſeulement devenue jaune; la chair des muſcles étoit d'un rouge violet; le foie rouge brun foncé, parſemé de taches livides à l'extérieur, & de grains durs &

charnus dans sa substance. Tous les vaisseaux de la poitrine étoient engorgés & noirâtres; les plus gros contenoient des concrétions polypeuses du sang; les cavités du cœur étoient pleines de caillots de sang fort noir, mêlés de concrétions charnues & graisseuses jaunes. La bile de la vésicule du fiel étoit en petite quantité & pâle, parce qu'apparemment le foie ne la filtroit plus, que les matières en restoient dans le sang; la veine porte étoit en effet pleine d'un sang noir & caillé, quoique chaud; au milieu des caillots lavés, étoient, dans *Carn* & dans *le Clerc*, d'autres concrétions charnues très-rameuses & aussi compactes que celles du cœur, dont j'ai les figures dessinées avec beaucoup de soin.

Dans la constitution que je viens de décrire, dans laquelle les affections, d'où procèdent les maladies de la peau, sont

à leur dernier période, la couleur du foie eſt très-foncée; il eſt quelquefois tacheté de marques violettes, ou bien la ſubſtance de ce viſcère eſt parſemée de noyaux charnus plus durs que le reſte des lobes. J'y ai apperçu deux fois des globules ſemblables à de la craie, ou à de petites oſſifications. La même obſervation a été publiée depuis par l'auteur de la thèſe: *De jecinoris inflammatione, Edimburgi.* Le dernier degré de la pléthore bilieuſe eſt la pourriture du foie, & alors la peau eſt toujours malade.

A l'expérience néceſſaire pour juger des maladies de la peau par l'état du ſang, il importe donc de joindre le courage d'appliquer des ſecours dont le ſuccès n'eſt pas certain, & des ſecours auxquels l'ignorance & l'envie peuvent imputer la perte des malades. La timidité eſt le partage de celui qui n'a que des

demi-connoiſſances : l'homme de l'art, éclairé par l'expérience, eſt au deſſus de pareilles craintes ; il eſt entraîné par la certitude qu'il a de l'exiſtence dune cauſe funeſte & par l'eſpoir de la détruire ſi elle n'eſt pas indéſtructible.

Il me reſte à entrer dans le détail des remèdes qui conviennent pour combattre avec ſuccès les maladies que je viens de décrire. Autant on a pu être étonné de quelques-unes des obſervations précédentes qui contrediſent totalement aux idées accréditées ſur les mêmes ſujets, autant on doit s'attendre à voir pluſieurs remèdes ſous un point de vue bien différent de celui ſous lequel on les a enviſagés juſqu'ici ; & quoique la plupart des choſes que je publie ici doivent paſſer pour neuves, elles ſont tellement le fruit d'une expérience ſûre, que je ne crois nullement

qu'on les rejette : elles se recommandent au contraire d'elles-mêmes & paroissent tout de suite plus près de la nature que la pratique incertaine à laquelle j'ai le projet de les substituer.

TROISIÈME

demi-connoiſſances : l'homme de l'art, éclairé par l'expérience, eſt au-deſſus de pareilles craintes ; il eſt entraîné par la certitude qu'il a de l'exiſtence d'une cauſe funeſte, & par l'eſpoir de la détruire ſi elle n'eſt pas indeſtructible.

Il me reſte à tracer une eſquiſſe des *maladies de l'eſprit*, qui ſont communes parmi les ſujets attaqués des maladies de peau que je viens de décrire, & qui ſe trouvent auſſi dans d'autres malades ſans aucune altération de la peau. Ces maladies tirent leur origine des mêmes dérangemens de l'économie animale que celles de la peau ; ce ſont les embarras du foie & la *pléthore bilieuſe* qui y donnent toujours lieu, quoiqu'on les ait attribuées, juſqu'à préſent, à des cauſes très-différentes.

Autant on a pu être étonné de quelques-unes des obſervations précédentes,

qui contrediſent totalement aux idées accréditées ſur les mêmes ſujets, autant on doit s'attendre à voir celles qui ſuivent ſous un point de vue tout oppoſé à celui ſous lequel on les avoit enviſagées juſqu'ici ; & quoique la plupart des choſes que je publie, dans ce Traité, doivent paſſer pour neuves, elles ſont tellement le fruit d'une expérience ſûre, qu'elles ſe recommandent d'elles-mêmes, & paroiſſent tout de ſuite plus près de la nature que les diverſes théories auxquelles on ne peut manquer de les ſubſtituer.

TROISIÈME PARTIE.

DESCRIPTION
DES MALADIES
DE L'ESPRIT

QUI accompagnent ſouvent les maladies de la peau, & n'ont pas d'autre origine que celles-ci.

ARTICLE PREMIER.

Des maladies de l'eſprit en général.

LE plus grand fléau des perſonnes malades d'eſprit, c'eſt le préjugé de la plupart des Médecins, des parens & des

Magiſtrats prépoſés à la tenue des maiſons où l'on renferme ces malheureuſes victimes de la pléthore bilieuſe. Il eſt certain, il eſt évident qu'on rend néceſſairement ces maladies incurables, en s'obſtinant à les regarder comme telles, en refuſant aux malades les ſecours que l'art de guérir peut leur offrir, en les éloignant de leurs parens, de leurs amis, des objets qui pourroient récréer leurs idées, & ramener celles dont ils auroient beſoin pour penſer comme tout le monde, en les renfermant ſeuls, ou bien avec d'autres perſonnes dont l'eſprit eſt aliéné, & dans des lieux où ils n'ont d'autre ſpectacle que des perſonnes ſtupides ou maniaques, ou furieuſes.

Il y a plus : le cœur s'endurcit ſur l'état de ces malades, & l'on ſe perſuade qu'ils ne ſouffrent point, afin de s'accoutumer à les laiſſer ſouffrir ſans leur

apporter aucun ſoulagement, & ſans remords.

Aucune des maladies de l'eſprit ne prend naiſſance d'elle-même dans les organes où l'eſprit exécute ſes fonctions; elles procèdent toujours de quelques dérangemens du corps dans les organes qui exécutent quelques fonctions eſſentielles à la vie, mais qui peuvent être dérangées ſans que la vie finiſſe : & c'eſt toujours la pléthore bilieuſe qui occaſionne ces déſordres, comme dans les maladies de la peau.

Les cauſes des maladies de l'eſprit ont été juſqu'à préſent on ne peut pas moins connues des Médecins, quoiqu'ils aient ſur ce ſujet pluſieurs données ſingulières, dont ils feignent d'être ſatisfaits, afin d'eſſayer de ſatisfaire les autres par leurs diſcours. L'illuſtre naturaliſte, dont j'étois le Médecin pendant les dernières

années de ſa vie, & qui m'accordoit ſon amitié, BUFFON avoit bien reconnu l'inſuffiſance des moyens que les Médecins employent communément pour l'explication des *vapeurs*; il ſouhaitoit vivement, que quelqu'un développât cette matière ſuivant des principes oppoſés à toute eſpèce de ſyſtême, & conformes aux connoiſſances de l'Anatomie, de la Phyſiologie, & de la Médecine; il encourageoit le travail que j'avois entrepris ſur ce ſujet par des applaudiſſemens, que le plan des obſervations ſuivantes lui paroiſſoit mériter.

C'eſt à des maux de nerfs qu'on attribue communément, ſans aucun fondement, les vapeurs & les autres maladies de l'eſprit, qui n'ont paru inconcevables que parce qu'on a négligé d'en rechercher les véritables cauſes dans les dérangemens des fonctions évidentes de l'éco-

nomie animale ; de ſorte que c'eſt moins comme une vérité anatomique, que comme une nouveauté ſuſceptible d'un règne momentané, que les *nerfs* ſont devenus, pour ainſi dire, des médiateurs entre le génie ſtérile des Médecins & les faits de Médecine qui leur paroiſſoient difficiles à comprendre. Ces cordons, & toutes les propriétés extraordinaires qu'on leur ſuppoſe, ſont d'une reſſource ſingulièrement féconde pour ceux d'entre les gens de l'art qui veulent, comme diſoit CHIRAC, ſe tirer, par un effort d'imagination, de l'obſcurité ténébreuſe de leurs idées. Mais ils n'ont, du moins dans les maladies de l'eſprit, aucune autre influence.

Les idées reçues de l'influence des nerfs ſur les affections morales, m'ont paru dans tous les temps, ſi arbitraires, ſi peu propres à fournir des indications

curatives uniformes, conſtantes, & certaines, que je n'ai jamais pu prendre ſur moi de m'y arrêter, & de conſidérer ces cordons comme le but du traitement de ces maladies. Je n'ai pu me décider à en entreprendre la guériſon que quand j'ai vu à découvert les cauſes évidentes & ſenſibles de tant de maux, & le ſuccès ayant couronné mes recherches, les faits ſe ſont tellement multipliés ſous mes yeux, qu'il ne peut plus paroître douteux que toutes les maladies de l'eſprit procèdent, comme les maladies de peau, de la pléthore bilieuſe.

Qu'eſt-ce en effet que *mal de nerfs* dans toute autre circonſtance où quelque nerf ſe trouve bleſſé ou altéré d'une manière ſenſible, ſi ce n'eſt une chimère?

On ſuppoſe que ces cordons ſont agacés, irrités, tiraillés, trop tendus ſui-

vant les uns, trop relâchés selon d'autres; ici, qu'un prétendu fluide nerveux n'y coule point; là, qu'il s'y porte en trop grande quantité, & que les organes de la sensibilité sont altérés par les uns ou les autres de ces changemens, sur la nature desquels on n'est nullement d'accord : mais que l'on fasse donc attention que les organes des sens extérieurs, qui sont ces mêmes nerfs, n'ont pas éprouvé la plus légère altération, que la vue, le toucher, &c. sont sains & saufs, tandis que l'organisation du sens intérieur, qui est la source de la perception, est exclusivement altérée, ce qui seroit évidemment contradictoire.

On croit concevoir ensuite qu'il doit résulter des prétendues affections nerveuses, des maladies de l'esprit qui n'ont aucun rapport direct, ni indirect avec les nerfs, si ce n'est par les preuves

convaincantes de l'état ſain de ces cordons, vu l'état naturel des organes des ſens ; mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'en partant d'un principe tout-à-fait illuſoire, & contredit ſous tous les rapports, on ne ſe laiſſe pas moins déterminer à des traitemens auſſi graves que s'il s'agiſſoit de détruire une cauſe évidente & palpable.

Où cette idée chimérique de l'influence des nerfs dans les vapeurs peut-elle avoir pris naiſſance : & comment a-t-elle pu s'accréditer, parmi les Médecins qui ſavoient, que ni l'Anatomie, ni la ſaine Phyſiologie, ne mettent les altérations ſpontanées des nerfs à la portée des ſens, & qui devoient ſentir par là l'inſuffiſance, pour ne pas dire l'abſurdité de l'influence de ces cordons dans les maladies morales, ſoit iſolées, ſoit accompagnées des maladies de peau ?

Quand bien même il ſeroit prouvé, ce qui n'eſt réellement pas probable, que les nerfs ſont agités d'une manière extraordinaire dans les maladies de l'eſprit, & que celles-ci procèdent de l'agitation de ceux-là, ne reſteroit-il pas toujours à déterminer quel ſeroit l'agent de ces mouvemens? & faute de le reconnoître, ne ſera-t-il pas tout auſſi difficile de rendre raiſon des maladies de l'eſprit par le moyen des nerfs, qu'impoſſible de remédier à ces maladies, en appliquant des remèdes à ces cordons?

Si donc les nerfs pouvoient être agacés, irrités, criſpés, &c. par quelque choſe extraordinaire, qui auroit lieu dans l'économie animale, on ne pourroit en accuſer que la pléthore bilieuſe, d'où réſulte la conſtitution la plus irritante de toutes celles qui produiſent une irritation intérieure; & s'il étoit queſtion

de déterminer ici quels organes ſont particulièrement irrités par la pléthore bilieuſe, lorſqu'il en réſulte des maladies de l'eſprit, je ſerois ſûr de faire voir que ce ne ſont pas les nerfs, mais plutôt les membranes intérieures des vaiſſeaux ſanguins dans leſquelles les matières bilieuſes ſurabondantes circulent & parcourent toutes les parties ſans en excepter le cerveau. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter ſur ce ſujet; il me ſuffit d'établir que la pléthore bilieuſe eſt la cauſe des maladies de l'eſprit & de le démontrer par des obſervations.

Ces maladies procèdent ſi peu des nerfs, que l'on en peut diſtinguer les cauſes auſſi évidemment que celles des fièvres, de la fluxion de poitrine, &c. toutes les fois qu'on n'aura pas le jugement préoccupé par de prétendues cauſes inſenſibles & tout-à-fait chimériques. Le

foyer de ces maladies le plus ordinaire eſt au foie & dans les vaiſſeaux qui communiquent à cet organe en avant & en arrière, ſuivant le cours des liqueurs qui y paſſent. Les inteſtins engorgés par le défaut des liqueurs qu'ils attendent du foie, ou par l'altération de ces liqueurs, ſont ſouvent auſſi le ſiége de la plupart des maladies de l'eſprit.

Non-ſeulement on reconnoît ces deux dérangemens eſſentiels dans l'économie animale par pluſieurs ſymptômes que j'ai rapportés en traitant de la pléthore bilieuſe; mais on les touche, on les ſent, on les diſtingue parfaitement, pour peu qu'ils ſoient conſidérables, ſi l'on examine attentivement les malades & toutes les circonſtances d'où naiſſent les éclairciſſemens. Par exemple, on ne peut diſtinguer les vapeurs qui tiennent à l'état du foie & des inteſtins, ſans joindre au

tact répété à plusieurs époques choisies, l'examen du sang des malades & de leurs matières fécales, ou sans s'être assuré si les malades sont constipés.

La constipation est une cause des maladies de l'esprit fort commune, & très-affligeante lorsqu'elle est ancienne. On voit tous les jours des personnes à qui cette disposition donne des vapeurs, même graves; mais il arrive quelquefois qu'en interceptant totalement le cours de la bile, elle trouble tout-à-fait l'imagination, & rend les uns imbécilles, les autres furieux, selon les forces, les tempéramens, & les circonstances : elle porte au suicide & à tous les autres crimes.

Les signes de cette constipation opiniâtre & considérable, sont le plus souvent sensibles au toucher; on découvre par ce moyen un amas de matières fé-

cales dans la partie du colon qui avoisine le foie, ce qui a fait prendre plusieurs fois de pareils amas pour des obstructions à ce viscère (pag. 30); ils sont alors si durs, & tellement placés, qu'on a souvent une peine extrême à les faire déloger, & que la maladie dure autant que leur présence. On juge en effet de ce qui doit arriver lorsqu'on s'adresse aux nerfs, & qu'on leur demande raison de ce qui se passe dans des organes bien différens, ou que, si l'on a deviné le vrai siége de la maladie, on veuille l'attaquer par des moyens étrangers à la cause du mal.

D'autres maladies de l'esprit ont leur source dans l'embarras des oreillettes & des ventricules du cœur (comme je l'ai fait remarquer à la page 241). Les vaisseaux qui filtrent la semence sont le lieu natal d'une autre espèce de vapeurs

dans laquelle cette liqueur, au lieu de ſuivre ſon cours ordinaire, rentre dans le ſang ; elle eſt viſible dans celui qu'on a tiré de la veine, & altère l'organiſation du cerveau, lorſqu'elle y porte l'impreſſion d'une liqueur épaiſſe & active, qui n'étoit pas deſtinée à cet uſage.

Que dirai-je enfin ? la matrice, ou les liqueurs que cet organe doit conduire au but de la reproduction, jouent ſans doute un très-grand rôle dans ces maladies ; mais ſoyons vrais : avec quelle fauſſe idée les gens de l'art ne préſentent-ils pas cette influence ? Pour une ou deux perſonnes du ſexe aſſez pléthoriques bilieuſes pour être tourmentées par des deſirs déréglés, combien d'injuſtices ne fait-on pas, de jugemens injurieux ne porte-t-on pas ſur des femmes à qui l'on croit des vapeurs hyſtériques, ou la fureur utérine, tandis que la cauſe matérielle

de leurs affections morales, eſt le plus ſouvent une diſpoſition vraiment douloureuſe de la matrice (page 127) tout-à-fait antipathique avec les plaiſirs de l'amour? De quelles erreurs ne rend-on pas victimes ces malheureuſes tourmentées de vapeurs, en s'obſtinant à les accabler de rafraîchiſſans, ou d'aſſoupiſſans, ou bien en les déterminant au mariage, qui achève ſouvent de les faire périr ſi la pléthore bilieuſe n'eſt pas détruite?

Ce n'eſt pas une erreur moins pernicieuſe à l'égard des perſonnes de l'un & l'autre ſexe, de juger que leurs vapeurs ne ſont que des maladies d'imaginations. Telle eſt ordinairement l'idée des Médecins qui n'ont pas les connoiſſances que ces maladies exigent. L'amuſement & la philoſophie, diſent-ils froidement, aux perſonnes vaporeuſes, voilà les remèdes

qu'il vous faut; mais ôtez-nous donc, pourroient-elles répondre, la ſource qu'il y a en nous des idées tout-à-fait contraires à la gaîté & à la ſaine raiſon.

Je vais rapporter, comme j'ai fait pour les maladies de la peau, une obſervation ſeulement de chacune des maladies de l'eſprit que j'ai obſervées.

ARTICLE II.

Des vapeurs.

J'ENTENDS par vapeurs, les premières nuances des maladies de l'esprit, celles que M. DE BUFFON a esquissées d'une manière sublime dans son *Discours sur la nature des animaux*, en ces termes :

» L'homme intérieur est double, il est composé de deux principes différens par leur nature, & contraires par leur action. L'ame, ce principe spirituel, ce principe de toute connoissance, est toujours en opposition avec cet autre principe animal & purement matériel : le premier est une lumière pure qu'accompagnent le calme & la sérénité, une source salutaire dont émanent la science, la raison, la sagesse; l'autre est une fausse lueur qui ne brille

que par la tempête & dans l'obſcurité, un torrent impétueux qui roule & entraîne à ſa ſuite les paſſions & les erreurs «.

» Il eſt aiſé, en rentrant en ſoi-même, de reconnoître l'exiſtence de ces deux principes : il y a des inſtans dans la vie, il y a même des heures, des jours, des ſaiſons, où nous pouvons juger, non-ſeulement de la certitude de leur exiſtence, mais auſſi de leur contrariété d'action. Je veux parler de ces temps d'ennui, d'indolence, de dégoût, où nous ne pouvons nous déterminer à rien, où nous voulons ce que nous ne faiſons pas, & faiſons ce que nous ne voulons pas; de cet état ou de cette maladie à laquelle on a donné le nom de vapeurs, état où ſe trouvent ſi ſouvent les hommes oiſifs, & même les hommes qu'aucun travail ne commande. Si nous nous obſervons dans cet état, notre *moi* nous

paroîtra diviſé en deux perſonnes, dont la première, qui repréſente la faculté raiſonnable, blâme ce que fait la ſeconde, mais n'eſt pas aſſez forte pour s'y oppoſer efficacement & la vaincre; au contraire cette dernière étant formée de toutes les illuſions de nos ſens & de notre imagination, elle contraint, elle enchaîne, & ſouvent elle accable la première, & nous fait agir contre ce que nous penſons, ou nous force à l'inaction, quoique nous ayions la volonté d'agir «.

» Dans le temps où la faculté raiſonnable domine, on s'occupe tranquillement de ſoi-même, de ſes amis, de ſes affaires; mais on s'apperçoit encore, ne fût-ce que par des diſtractions involontaires, de la préſence de l'autre principe. Lorſque celui-ci vient à dominer à ſon tour, on ſe livre ardemment à la diſſipation, à ſes goûts, à ſes paſſions, & à peine réfléchit-on par inſtans ſur les

objets mêmes qui nous occupent & qui nous rempliſſent tout entier. Dans ces deux états nous ſommes heureux ; dans le premier nous commandons avec ſatisfaction, & dans le ſecond nous obéiſſons encore avec plus de plaiſir : comme il n'y a que l'un des deux principes qui ſoit alors en action, & qu'il agit ſans oppoſition de la part de l'autre, nous ne ſentons aucune contrariété intérieure. Notre *moi* nous paroît ſimple, parce que nous n'éprouvons qu'une impulſion ſimple, & c'eſt dans cette unité d'action que conſiſte notre bonheur ; car pour peu que par des réflexions nous venions à blâmer nos plaiſirs, ou que par la violence de nos paſſions nous cherchions à haïr la raiſon, nous ceſſons dès-lors d'être heureux, nous perdons l'unité de notre exiſtence, en quoi conſiſte notre tranquillité ; la contrariété intérieure ſe renouvelle, les deux perſonnes ſe repréſentent

en oppoſition, & les deux principes ſe font ſentir & ſe manifeſtent par les doutes, les inquiétudes & les remords «.

» De là on peut conclure que le plus malheureux de tous les états eſt celui où ces deux puiſſances ſouveraines de la nature de l'homme ſont toutes deux en grand mouvement, mais en mouvement égal & qui fait équilibre; c'eſt-là le point de l'ennui le plus profond & de cet horrible dégoût de ſoi-même, qui ne nous laiſſe d'autre deſir que celui de ceſſer d'être, & ne nous permet qu'autant d'action qu'il en faut pour nous détruire, en tournant froidement contre nous des armes de fureur «.

» Quel état affreux! je viens d'en peindre la nuance la plus noire; mais combien n'y a-t-il pas d'autres ſombres nuances qui doivent la précéder! Toutes les ſituations voiſines de cette ſituation,

tous les états qui approchent de cet état d'équilibre, & dans lesquels les deux principes opposés ont peine à se surmonter, & agissent en même-temps & avec des forces presqu'égales, sont des temps de trouble, d'irrésolution & de malheur; le corps même vient à souffrir de ce désordre & de ces combats intérieurs, il languit dans l'accablement, ou se consume par l'agitation que cet état produit «.

VAPEURS dans les hommes.

On trouve dans cette classe des maladies de l'esprit des nuances innombrables: ce que le vulgaire appelle l'humeur, humeur chagrine, bouderie, morosité, &c. sont les plus foibles de ces nuances & les plus communes. Elles sont plus morales en apparence que physiques, mais la cause en est essentiellement

ment phyſique, & tient à l'organiſation. Les altérations évidentes de l'économie animale qui donnent lieu à ces maladies de l'eſprit, ont été décrites à la page 55-60. Perſonne ne peut ne pas les reconnoître.

On remarque preſque toujours que les maladies de peau graves, ſur-tout celles du viſage, ſont contemporaines des vapeurs, & que ces deux ſortes de maux paroiſſent être l'effet l'un de l'autre; mais il eſt embarraſſant, au premier coup d'œil, de déterminer ſi c'eſt la mélancolie des malades qui donne lieu aux excoriations de la peau, ou ſi ce ſont ces excoriations qui, par l'idée fâcheuſe qu'elles préſentent ſans ceſſe, enlèvent la gaîté, & y ſubſtituent des images triſtes. Je me ſuis convaincu que les maladies de peau & les affections morales

qui les accompagnent, ſans être la cauſe ni l'effet les unes des autres, procèdent en même-temps de la pléthore bilieuſe.

De ſorte que quand on dit vulgairement que la mauvaiſe humeur produit beaucoup de bile, qu'elle a été la cauſe de telle ou telle maladie bilieuſe ; il faut entendre que la conſtitution bilieuſe du ſang a occaſionné ſucceſſivement la mauvaiſe humeur & la maladie. Le chagrin même tient à cette conſtitution ; au lieu donc de croire que le chagrin crée de la bile, on verra, en y réfléchiſſant, que c'eſt la pléthore bilieuſe qui rend ſenſible aux motifs du chagrin ; que les motifs les plus légers affectent gravement les perſonnes pléthoriques, tandis que celles qui ne le ſont pas, ſont peu ſenſibles aux évènemens les plus fâcheux ; enfin, que la cauſe de la mélancolie, & celle

des maladies de peau, exiſtent dans le ſang, & que les circonſtances ne font que déterminer ces affections.

Elles ſont variées à l'infini ; mon but n'eſt pas d'analyſer ce prothée, dont la connoiſſance eſt la pierre philoſophale des Phyſiologiſtes, & la guériſon, l'écueil des Médecins-cliniques ; je me propoſe ſeulement de fixer l'attention ſur les maladies de l'eſprit qui procèdent de la même diſpoſition d'où réſultent des maladies de peau, qui accompagnent par conſéquent ces maladies, & qu'on peut guérir conjointement.

Un commencement de pléthore bilieuſe dérange l'économie animale pendant quelque temps, ſouvent pendant quelques mois, & les ſignes de cette conſtitution du ſang, tels que je les ai décrits (p. 55) ſe manifeſtent avant que la manière d'être morale, éprouve un

changement remarquable. D'ailleurs, on ſupporte la pléthore bilieuſe plus long-temps, ſans en être incommodé, ſi l'on eſt fortement organiſé, ſi le mouvement des humeurs eſt tranquille, les paſſions douces; & au contraire. Il eſt encore bon d'obſerver que les maladies d'eſprit produites par la pléthore bilieuſe, ont plus d'intenſité dans les ſujets affectés de maladies de peau graves, *& vice verſâ.*

On diſtingue les vapeurs dans les hommes pléthoriques bilieux par l'ennui habituel qu'ils éprouvent, par des momens d'humeur, de petites impatiences ſpontanées, un penchant à la rêverie, à la triſteſſe, par le goût de la ſolitude, l'attention à éviter les récréations agréables, le dégoût pour les amuſemens qui plaiſoient auparavant, par une grande ſuſceptibilité morale qui diſpoſe à prendre les choſes les plus ſimples en mauvaiſe

part, à s'affliger de tout, à craindre des évènemens ſiniſtres éloignés de toute apparence: à treſſaillir au plus petit bruit, à s'effrayer, à ſe courroucer, quelquefois à rougir ſoi-même de ſon peu de retenue.

Avec les idées triſtes qui procèdent de la piéthore bilieuſe, les hommes que cette conſtitution tourmente, non-ſeulement répandent l'amertume ſur leur exiſtence & ſur celle des perſonnes qui les entourent; ils donnent encore quelquefois dans les excès les plus condamnables, emportés par le deſir de ſe diſtraire, ou par l'eſpoir inutile de ſe guérir. De tels malades d'eſprit ſe livrent ſouvent à la paſſion du jeu, à la débauche. De nos jours ils s'adonnent rarement au vin, mais plus communément à la table, par laquelle ils ajoutent toujours davantage à la cauſe du mal; la pareſſe & l'inertie

politique en frappent un grand nombre. Quelques-uns deviennent dissipateurs ; de sorte que la fortune même des familles, aussi bien que leur tranquillité intérieure, dépend souvent de la santé de celui qui en est le chef, & ses écarts sont les effets de la pléthore bilieuse.

Les hommes sont d'ailleurs rarement assez d'attention à ces maux pour se mettre en peine d'y remédier ; le préjugé les éloigne ordinairement des Médecins ; ceux-ci même n'ont le plus souvent pas d'autres secours à leur offrir que ces mots froids & vuides de sens pour de tels malades : *Dissipez-vous*, *amusez-vous* ; comme s'il étoit possible de se dissiper à celui que toute dissipation fatigue, de s'amuser à celui qui s'ennuie par-tout, même dans les lieux & les assemblées où toutes les autres personnes se divertissent. Les réflexions que font alors les

malades d'eſprit ſur leur diſpoſition intérieure contraire à celle de tout le monde, ajoutent encore à leur mal-aiſe, & les déterminent à toutes les ſottiſes imaginables, ou bien les précipitent dans un déſeſpoir caché, qui eſt preſque toujours mortel.

Dans cette diſpoſition, les plaiſirs les plus vifs, ſans en excepter ceux de l'amour, ſont inſipides; les deſirs naiſſent difficilement; il reſte des idées triſtes après qu'on les a ſatisfait, ce qui eſt toujours un indice de mauvaiſe ſanté; on eſt indifférent pour les jouiſſances qui ſont en quelque ſorte le bonheur des autres. L'amour paternel, l'amour filial, l'amitié même effleurent à peine la ſenſibilité.

Ce dernier trait ne participe point de l'égoïſme dont on voit aujourd'hui une quantité de modèles dans la ſociété;

l'indifférence de l'homme fortement pléthorique bilieux eſt indéfinie, &, parmi les êtres qui devroient l'intéreſſer, c'eſt lui qu'il oublie le premier. Quelquefois il tombe dans l'apathie; mais les ſuites de cette eſpèce de vapeurs ſont bien plus fâcheuſes quand elles vont juſqu'au déſeſpoir. Dans ce dernier degré de pléthore bilieuſe, on peut devenir furieux, aſſaſſin, ſuicide, comme dans quelques maladies bilieuſes internes, on eſt phrénétique ou maniaque.

Parmi les cauſes phyſiques que l'on a cru devoir rechercher des actions criminelles qui troublent l'harmonie des ſociétés, & de beaucoup d'autres actions, qui, ſans être auſſi déſordonnées, n'en ſont pas moins pernicieuſes dans de petits cercles, croit-on qu'on puiſſe en trouver une plus ſatisfaiſante que la pléthore bilieuſe?

Vapeurs dans les femmes.

Les nuances multipliées à l'infini des vapeurs qui accompagnent les maladies de peau, n'ont pas, dans les femmes, les teintes noires & funeſtes du même état dans les hommes. Elles exigent, pour être bien ſaiſies, une attention ſoutenue & des obſervations ſuivies dans diverſes ſociétés; elles ſont ordinairement moins bien caractériſées que dans les hommes, parce que l'organiſation plus délicate des perſonnes du ſexe, ſupporte moins long-temps la pléthore bilieuſe inſenſible, & qu'on s'occupe ordinairement d'y remédier avant qu'elle ait fait de grands progrès. Quoiqu'on ne puiſſe pas préciſément déduire des obſervations ſur ces affections, un réſultat moyen qui en fixât le caractère d'une manière invariable, on peut ce-

pendant les rapporter toutes aux principaux traits ſuivans.

Dès que la pléthore bilieuſe eſt aſſez conſidérable pour produire une maladie de peau grave, ou même, ſans qu'il y ait de maladie de peau, dès qu'une femme éprouve dans ſon organiſation les dérangemens phyſiques que j'ai décrits (pag. 55 & ſuiv.), on ne lui trouve plus cette aménité, cette égalité dans le caractère, cette ſimplicité dans les diſcours, cette gaîté dans les actions, cette vivacité, cette juſteſſe dans les jugemens, qu'on avoit admirées autrefois, à moins qu'un excellent naturel ne l'emporte, ou qu'une diſſimulation continuelle, aiſée à reconnoître, ne ſe ſoutienne.

Avec cette ſorte de vapeurs, ſur un rien on contredit, pour peu de choſes on s'échauffe, on s'obſtine; on ſaiſit les

occaſions d'exhaler ſon humeur ſpontanée; non-ſeulement on chérit ſa boutade, mais on prétend encore la faire partager aux autres, & l'on s'irrite de n'avoir à combattre que contre la douceur; de ſorte qu'une ſociété de deux ou trois femmes pléthoriques bilieuſes, ſeroit un gymnaſe continuel de diſcuſſions aigres, de propos durs, de cris hargneux.

Tandis qu'une femme vaporeuſe ſouffre difficilement les éloges d'autrui, elle ſe paſſionne communément pour quelqu'un ou pour quelque choſe; & ſoit qu'elle veuille placer l'objet de ſon affection dans l'eſtime publique, ou en déprimer un autre, elle élève la voix pour défendre ſon opinion; la contradiction l'irrite; le ſang-froid la ſoulève; le caractère mauſſade, acariâtre, exigeant, jaloux, méchant, s'établit à la place du

caractère aimable & gai qu'on lui avoit connu en bonne ſanté. Ceux qui goûtoient auparavant tous les agrémens de la ſociété auprès des perſonnes devenues pléthoriques bilieuſes, ſont étonnés de ce changement.

Quelquefois les malades elles-mêmes, qui éprouvent ce changement, s'étonnent, s'allarment de trouver leur ſenſibilité émouſſée pour les objets qu'elles affectionnoient le plus auparavant. Le plaiſir ou la peine de leurs amis ne réveillent plus leur intérêt. Vous les voyez paſſer à la toilette, au ſpectacle, au jeu, tout le temps que leur ami, leur parent a langui dans le chagrin, & vous les entendez lui dire : » j'ai été on ne peut pas plus ſenſible à votre affliction, déſeſpérée de votre accident. Si M. tel n'eût pas employé des ménagemens pour me l'apprendre, j'en ſerois morte de douleur ;

douleur ; mais comparez ce langage à celui des yeux, au mouvement des lèvres, & au jeu de la physionomie de la personne qui parle, & vous verrez que son apparente sensibilité n'est autre chose que le déguisement de la plus parfaite indifférence «.

Lorsque les vapeurs des femmes vont jusqu'à la mélancolie, les divertissemens leur répugnent ; ceux que les autres se donnent les attristent ; la toilette même leur devient insipide. Les unes s'adonnent à la paresse, restent continuellement au lit ou sur une chaise longue, négligent les soins importans du ménage, de leurs affaires, de leurs enfans, & sont d'une apathie complette pour tout ce qui les environne; la dissipation fait le charme de la vie privée des autres, & toutes leurs actions caractérisent une insouciance si extraordinaire, que rien ne paroît flatter

leur goût ; ſi elles ont les facilités de ſatisfaire à tous leurs deſirs, le chagrin, la mélancolie, le déſeſpoir ſans ſujet, ne tardent pas à empoiſonner leur vie, en y répandant mille fois plus d'amertume qu'elles n'ont éprouvé de ſenſations agréables.

Elles paroiſſent toutes affectionner une manière d'être particulière qui les rend remarquables ; l'une aimera la ſolitude & les larmes ; l'autre la parure ; une autre un de ſes enfans excluſivement, & la haine étant ſouvent auſſi vive que l'amour paternel, ſi une femme pléthorique bilieuſe exerce la première ſur un de ſes enfans, ou de ſes domeſtiques, cette paſſion devient extrême, & paroît réellement invincible à la malheureuſe perſonne qui en eſt tourmentée.

Il n'en eſt pas de même des femmes vaporeuſes que des hommes dont j'ai

noté plus haut le peu d'attention pour les maladies de leur esprit. La passion dominante des femmes à vapeurs, est pour leur santé ; c'est pour la plupart d'entr'elles, un *état* que d'être malades, comme on étoit autrefois dévote, comme quelques-unes sont encore joueuses ; elles ne parlent que de leurs maladies, le plus souvent supposées, n'agissent que pour se traiter, ne boivent, ne mangent, ne prennent l'air, que leurs vues ne soient dirigées essentiellement vers cet objet ; il est le despote de l'imagination, la cause d'une maladie continuelle, d'une mort prématurée, & la source de la fortune des charlatans.

Le tableau n'est pas toujours aussi achevé ; mais on est fondé à prédire qu'une femme parviendra au dernier degré de la pléthore bilieuse, & qu'elle finira par être affectée de vapeurs graves

ſi elle ne s'applique pas à y remédier, quand on lui voit, à chaque inſtant, une ſenſibilité douloureuſe, que le moindre bruit la ſaiſit, que le plus petit évènement extraordinaire lui donne un tremblement, qu'une peur la jette en ſyncope, &c. Cette diſpoſition eſt auſſi communément l'avant-coureut de quelque maladie aigüe ſérieuſe.

J'ai fait une autre remarque, dont l'application fournira ſouvent les moyens de la vérifier : la pléthore bilieuſe & les affections, tant morales que phyſiques qui en réſultent, ſont plus particulièrement le partage des perſonnes que le malheur pourſuit, ou que les circonſtances contrarient, eu égard à leurs arrangemens prémédités, à des deſirs violens qu'elles ne peuvent ſatisfaire, ou à quelque ſujet de peine; mais, le plus ſouvent, il ne s'agit que de chimères

auxquelles l'imagination, fortement excitée par la pléthore bilieuſe, prête des couleurs purement idéales & particulières à l'individu affecté, comme l'amour, la jalouſie, toutes les paſſions déſordonnées, ou que les autres ſujets reſſentent moins vivement.

Ces paſſions déterminent alors communément les effets phyſiques de la pléthore bilieuſe à la peau du viſage, parce qu'elles jouent continuellement ſur ce théâtre, un rôle fatiguant pour cette membrane, & qu'elles y portent une plus grande quantité d'humeurs de tranſpiration imprégnées de bile.

En vain les femmes attentives à ces révolutions qui ſe paſſent en elles, cherchent-elles à écarter les ſuites fâcheuſes du méchaniſme intérieur qui y donne lieu ; la philoſophie qu'elles appellent à leur ſecours, n'a pas priſe ſur un ennemi

attaché à leur conſtitution, & qui renaît tous les jours de la même manière de vivre qui les a engendré; on s'apperçoit de leurs ſouffrances, quelquefois des efforts qu'elles ſont pour les cacher; on les blâme, hélas, tandis qu'elles ne ſont qu'à plaindre!

Le célibat paroît contribuer à rendre les effets de la pléthore bilieuſe plus douloureux au moral; les vapeurs ſont en effet plus rares, ce ſemble, chez les perſonnes du ſexe qui ont annoncé de bonne heure du goût pour le mariage, qui ont rempli favorablement ce but de la nature, qui ſe ſont procuré autour d'elles la ſociété intime d'un époux, des enfans, des parens. Une femme qui n'a pas ſuivi ce penchant naturel à tous les individus, ſoit que ſes ſentimens ne l'y aient pas portée, ſoit qu'elle ait été fruſtrée des occaſions convenables, ne

reſſent pour ainſi dire d'affection particulière pour aucun être de ſon eſpèce, & le beſoin inné de ces affections, qu'elle ne peut plus ſatisfaire, la tourmente, en ſecret, horriblement, & quelquefois ſans qu'elle ſe doute du ſujet de ſon tourment.

Parmi les ſignes moraux de la pléthore bilieuſe, caractériſée par les vapeurs, l'irréſolution paroît occuper le premier rang, & cette affection que l'on apperçoit peu dans ce qui concerne les actions extraordinaires de la vie, parce que les malades ſont en même-temps peu communicatives, & ſouvent diſſimulées, eſt ſingulièrement remarquable dans la manière de vivre habituelle des malades & dans les traitemens dont elles font uſage. Elles changent preſque tous les jours quelque choſe à leur régime; tantôt elles font leur repas d'une manière, & tantôt

d'une autre; quelquefois elles retranchent un aliment qu'elles croient nuisible, pour le préférer peu de jours après.

Cette irrésolution tient vraisemblablement aussi à l'incohérence des idées de divers Médecins, avec lesquels les femmes vaporeuses sont très-empressées de converser sur leurs maux, & dont l'étonnante contradiction fait changer autant de fois ces malades d'opinion qu'elles ont entendu d'avis. Cette versatilité est particulièrement le propre des femmes tourmentées en même-temps par les approches du temps critique. » Défionsnous, dit un auteur moderne, des inconséquences de notre esprit, dont les apperçus, & même les premières vues, quoique réfléchies, varient selon les circonstances & souvent sans raison suffisante; & n'abusons pas de nos pensées pour prononcer dans un jour de mélancolie,

ſur un ſujet que nous aurions vu tout différemment dans un moment ſerein «.

Si les vapeurs que je viens d'eſquiſſer ſont accompagnées de maladies de peau ou que les malades aient un aſſez bon eſprit pour ſentir, ou ſoient aſſez dociles pour convenir que leur état exige les mêmes ſecours que ſi elles étoient couvertes de dartres, c'eſt bien pour le coup que l'irréſolution les égare. On adopte ſucceſſivement toutes les erreurs qui ſe préſentent avec tant ſoit peu d'apparence de vérité ; c'eſt alors que l'éloquence des prôneurs de drogues ſecrètes, eſt dangereuſe ; c'eſt alors que le principal goût des malades paroît celui de vouloir être trompées ; & les charlatans ne ſont pas les ſeuls qui les trompent.

Si elles ont enfin recours à l'art pour effacer de leur peau les traces de la pléthore bilieuſe qui l'altère & qu'elles

endurent ſouvent plus difficilement que les maladies de leur eſprit, tous les Médecins s'empreſſent également de leur preſcrire des règles générales de conduite, & des médicamens dont le peu de ſuccès les éloigne bientôt après.

Plus les malades exécutent avec conſtance cette foule d'ordonnances inutiles, & le plus ſouvent nuiſibles, qui ſe débitent contre les maladies de la peau, plus il en réſulte de répugnance pour les remèdes en général, d'éloignement pour les Médecins, & de ſatyres contre la Médecine (car on veut toujours rendre l'art reſponſable des erreurs de ceux qui l'exercent); on finit par avoir recours aux charlatans, & ce parti doit paroître fort excuſable; on en tire divers ingrédiens, dont les noms ſéduiſans & les formes agréables déguiſent les topiques les plus dangereux; & les malades,

victimes de leur crédulité, tourmentées par des traitemens infructueux, & par le désir de guérir, ont la douleur de voir empirer leur état par les causes mêmes qui auroient dû l'améliorer.

Le grand nombre des occasions que l'on a de voir des personnes des deux sexes tourmentées par les vapeurs que je viens de décrire, me dispense de rapporter des observations particulières sur ce sujet; je passe à celles des autres maladies de l'esprit qui sont plus rares, & paroîtront plus intéressantes.

Hypochondriacie.

Les mille symptômes qui caractérisent la maladie que les Médecins ont appellée de ce nom, & qu'il seroit inutile de peindre ici, avec une dartre de toute la peau du visage où croît la barbe, & de

la marge de l'anus, tourmentoient depuis huit mois M. R. âgé de ſoixante-deux ans. Il avoit toujours mené une vie active; il avoit voyagé dans toute l'Europe à toutes les époques de ſa vie; depuis plus de vingt ans des dartres volages, des rhumatiſmes, des catharres, une ſciatique, l'avoient retenu les unes en Flandre, les autres en Alſace, une autrefois en Suiſſe. Par-tout il avoit été, diſoit-il, négligé ou mal traité. Depuis la dernière attaque qui le retenoit chez lui, il ne parloit que des horreurs de l'enfer, & du deſir de ſe donner la mort; il tourmentoit cruellement ſon épouſe, ſes enfans, ſes domeſtiques, tantôt par des accès de fureur, tantôt par des torrens de larmes; la plupart de ſes amis, aigris par ſes duretés, l'avoient abandonné.

Aux ſignes généraux d'une pléthore

bilieuſe fort avancée, ſe joignoient des accidens plus graves que ceux de l'hypochondriacie ordinaire : la tête étoit continuellement peſante & douloureuſe au front & ſur les yeux ; le foie étoit auſſi douloureux ; on n'y découvroit aucune tumeur, mais il arrivoit de temps en temps au malade un ſymptôme ſingulier, que j'ai rarement obſervé ; c'étoit un ſoubreſaut dans le ventre, à l'endroit qu'occupe la veine porte. Je n'oſerois pas affirmer que ce vaiſſeau étoit plein de concrétions ſanguines-bilieuſes, telles que je les ai décrites page 243, mais tous les ſignes me donnoient lieu de le préſumer. Le pouls étoit plein & très-lent ; le nombre des pulſations étoit ordinairement diminué de quinze ou vingt par minute ; l'inſomnie ou des rêves épouvantables tourmentoient le malade pendant la nuit ; dans le jour, il

tourmentoit les autres à ſon tour pour ſatisfaire toute ſorte de caprices & de fantaiſies, principalement celles que lui ſuggéroit un appétit déſordonné, auquel il cédoit avec voracité, en proférant des plaintes continuelles contre les mets qui lui étoient ſervis.

L'effet des ſaignées & des émétiques ayant été très-ſatisfaiſant non-ſeulement par la nature des matières que ces remèdes avoient évacué, mais encore par la diminution extraordinaire des ſymptômes, les dartres réſiſtèrent peu; mais l'eſprit parut indomptable, & le malade ne s'appercevant pas que celui-ci étoit encore plus malade que le corps, rejettoit tous les ſecours dont il auroit eu beſoin; il ne tarda même pas à ſe défaire avec moi de la contrainte qu'il s'étoit impoſée juſqu'à la guériſon de ſes dartres, & à ſe permettre des ſaillies

d'humeur telles qu'il ſe croyoit en droit d'en avoir avec tout le monde. La fermeté avec laquelle je lui rappellois alors les principes de l'honnêteté qu'il avoit au fond, le contraignoit en ma préſence; mais il ſe livroit, après mon départ, à des imprécations, à des accès de fureur, dont j'étois quelquefois l'objet, qui auroient effrayé les gens de la maiſon, s'ils n'euſſent été accoutumés depuis long-temps à ces ſortes de ſcènes.

Dans les momens même les plus lucides, il n'étoit pas au pouvoir de M. R. de ne pas contredire & s'oppoſer par mille diſcours à ce qu'il me falloit deſirer de lui pour ſa ſanté. Il avoit, par exemple, comme la plupart des hypochondriaques, une grande antipathie pour la ſaignée; c'étoit ſa marotte, & chaque fois qu'il falloit lui tirer du ſang, il raiſonnoit à perte de vue pour me

diſſuader de lui ouvrir la veine, non pas ſans mêler à ſes diſcours des duretés auxquelles un Médecin prudent ne doit jamais faire attention. On ne ſera pas fâché de voir comment il ſe défendoit, & comment je le combattois. Ce tableau ſervira peut-être, d'un côté, à détourner les malades de faire les mêmes objections; il indiquera peut-être aux Médecins les moyens d'y répondre comme ils le doivent, lorſque le beſoin de ſaigner eſt évident; & ils pourront gagner, les premiers, la tranquillité à cette occaſion; les autres, le temps perdu à diſcourir.

— On m'a dit que la ſaignée m'affoibliroit à l'âge où je ſuis, — que mes douleurs augmenteroient; — que je perdrois la vue. — On n'a jamais traité les maladies ſpaſmodiques par les ſaignées. — Tout mon mal eſt dans mes nerfs.

— Mes idées ſiniſtres n'ont rien de commun avec mon ſang ; — elles ne ſont pas diminuées depuis que j'ai été ſaigné. — Quand à mes dartres on m'a aſſuré qu'elles étoient lymphatiques. — Meſſieurs tels & tels, Médecins très-célèbres, qui m'ont traité, ne m'ont pas fait ſaigner ; — d'autres m'ont défendu la ſaignée ; — ils s'accordent avec vous ſur l'épaiſſiſſement du ſang ; mais il ſuffit, ſelon eux, de boire pour le délayer. — Mon pouls eſt bon ; — il ne manque que de force ; — pour peu qu'on m'affoibliſſe, mes nerfs vont prendre le deſſus & m'étrangler. — Je ferai tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je ne donne pas mon ſang.

— Quand vous m'avez fait l'honneur, Monſieur, de m'accorder votre confiance, vous me promites qu'elle ſeroit excluſive ; — la ſaignée eſt indiſpenſable ; —

elle ſera faite, ou bien je me retire. — Votre ſang eſt trop épais, trop coloré, chargé de matières étrangères; — ce n'eſt pas un ſyſtême que je vous fais; vous le verrez; il ſera noir, ſans ſérosité, verdâtre deſſus & gommeux; eſt-ce là l'état naturel du ſang? — Touchez votre pouls; comptez en les pulſations avec une montre à ſecondes, & comparez-en le nombre avec le pouls de quelqu'un. — Après la ſaignée, votre pouls ſe développera; les battemens de l'artère ſe rapprocheront; ils ſeront plus forts, vos forces elles-mêmes renaîtront.....

— On a rejetté la ſaignée de votre traitement; mais ſi ce qu'on vous a fait à la place eût convenu, vous ſeriez guéri; ne l'étant pas, voulez-vous que je vous faſſe parcourir le même cercle de remèdes inutiles & peut-être contraires? Vous trouverez des Médecins qui ſatis-

feront à votre goût, qui vous laiſſeront votre ſang, qui flatteront vos inclinations de mille autres manières, qui iront peut-être au devant de vos deſirs, & qui plieront leur Médecine à vos fantaiſies; peu leur importera pourvu que leurs honoraires ne ſoient pas oubliés; voilà comment la Médecine ſe fait ſouvent chez les gens riches; je ſouhaite qu'elle vous réuſſiſſe; pour moi je préfère la ſatisfaction de guérir mes malades à l'avantage de m'enrichir avec eux ſans les ſoulager; chacun à ſa manière.

— Mais, vous répondez donc de me guérir. — Je ne ſuis pas aſſez étourdi; j'y emploierai toutes mes connoiſſances; j'y apporterai tous mes ſoins. — Quel eſpoir donc? — Quel eſpoir plus fondé dans les diſcours de tout autre? quel eſpoir dans vos ſouffrances? l'expérience de pluſieurs guériſons ſemblables à celle

que je me propoſe d'opérer en vous, me donne lieu d'augurer en faveur d'un nouveau ſuccès dont vous recueillerez le fruit; ſi je n'avois pas cet eſpoir, je n'entreprendrois pas votre traitement; je ne paſſerois pas ſi long-temps à vous haranguer; j'aurois plutôt fait de vous laiſſer à votre erreur; mon intérêt n'eſt ici pour rien, puiſque je puis le ſatisfaire également ſans vous contrarier, en entretenant votre maladie par des remèdes qui vous plairont, comme on n'a pas ceſſé de le faire juſqu'ici.

Il étoit naturel de penſer qu'un homme qui formoit à chaque inſtant, tout haut, le projet de ſe donner la mort, pour terminer ſes ſouffrances, étoit loin de l'exécuter; mais je lui fis un parallèle ſi humiliant de la lâcheté qu'il y a à ſe détruire avec le courage qu'on a de vivre en ſouffrant, qu'il n'en parla plus. La famille

applaudiſſoit à la victoire que je paroiſſois avoir remportée, & au calme qui en étoit la ſuite ; mais ce n'étoit que de la diſſimulation.

Dès que les dartres furent guéries, le chagrin d'être forcé à la reconnoiſſance, l'emporta (je n'exagère rien), dans ce caractère inconcevable, ſur les douleurs qu'il éprouvoit encore, au phyſique & au moral ; il me déteſta, fit naître entre nous des motifs de querelle, me harcela de propos durs, que je ſavois endurer, & à la fin me quitta pour un charlatan, afin, je crois, d'avoir un nouveau ſujet de plainte & de déſeſpoir qu'il pût exercer ſur les perſonnes malheureuſes dont il étoit entouré.

MÉLANCOLIE dans une femme couperoſée.

A quarante ans, Mademoiſelle..... célibataire, du tempérament ſec & ſanguin, avoit vu, depuis deux ans, ſon viſage ſe couvrir de puſtules & de placards rouges, en même-temps que ſes ſentations morales avoient pris une teinte extraordinaire. Avec tout ce qui pouvoit contribuer à l'agrément des ſociétés par des diſcours ornés, de la gaîté dans le propos, des ſaillies fines & aſſez de juſteſſe dans le diſcernement, elle fuioit les cercles, s'enfermoit pour les éviter, s'ennuioit en compagnie, n'y parloit preſque pas, ou ne proféroit quelques mots qu'après avoir, pour ainſi dire, remporté une victoire ſur ſa pareſſe; car la pareſſe de parler eſt une affection plus commune qu'on ne croit, qui ca-

ractériſe un mal-aiſe particulier au phyſique & au moral.

On obſervoit, & ce n'étoit pas ſans fondement, que l'altération de ce que le vulgaire appelle l'*humeur*, déja remarquable quand cette malade gardoit le ſilence, devenoit bien plus ſenſible quand on parvenoit à le lui faire rompre. Ses expreſſions ſe reſſentoient d'une eſpèce de philoſophie farouche, qui la faiſoit paroître mécontente de tout, & qui ſembloit avoir pris l'empire ſur toutes ſes autres affections. Tel étoit le principal éguillon de ſon imagination, que les objets extérieurs y prenoient des couleurs différentes de celles ſous leſquelles elles ſe préſentent aux yeux des autres perſonnes. Cette préoccupation donne quelquefois aux gens l'air d'avoir un eſprit rebours; ce n'étoit pas ici la même choſe: mais la tranquillité de la malade

dans les disputes, sa douceur dans les objections, son attention scrupuleuse à ne choquer personne, à ne montrer même pas d'impatience, ne masquoient pas ce qui se passoit en elle, au point d'empêcher de voir, quand on y faisoit attention, qu'elle faisoit retomber sur elle tout le poids de sa petite mauvaise humeur, & qu'elle en éprouvoit de plus rudes secousses à raison du plus grand soin qu'elle prenoit de les épargner aux autres.

Avec cette morosité qui est peut-être la plus douce qui puisse paroître, & qui est rarement aussi douce même dans les personnes bien nées, on sent bien que les individus ne sont pas heureux. L'existence de Mademoiselle..... étoit pour ainsi dire une convulsion continuelle, ses craintes, ses alarmes se réveilloient sur tous les objets; le plus petit évènement

ment imprévu lui excitoit des tréſaillemens ; pour peu qu'elle eût un ſujet d'émotion, qui n'en pouvoit être que pour elle, ſa face devenoit de couleur pourpre, la paume de ſes mains brûloit comme du feu ; elle trembloit ſur ſes jambes, ſa voix expiroit ſur ſes lèvres ; quelquefois elle ſe trouvoit mal. Le moindre bruit la fatiguoit, & lorſqu'aucun objet extérieur ne faiſoit naître ces mouvemens extraordinaires, comme ſi elle eût été avide des émotions qu'elle éprouvoit, & dont elle ſe plaignoit cependant ſans ceſſe, elle s'agitoit ſur des chimères, en ſe repréſentant les choſes qui ſe paſſoient autour d'elle dans l'ordre le plus naturel, comme des ſujets de crainte ou de maladies, ou de déſeſpoir, ou tout au moins d'un grand mécontentement.

Il n'étoit pas poſſible de l'égayer ; elle

paſſoit les nuits ſans dormir, les jours à penſer triſtement, les ſoirées d'hiver à jouer ſans plaiſir, ou à jaſer en famille, non pas ſans quelqu'aigreur; il n'y avoit que la promenade bien ſolitaire en été, qui ne fût pas tout-à-fait contraire à ſon goût, & dont elle uſât ſans déſagrément remarquable; quant à la paſſion favorite du ſexe, tout portoit à croire que cette malade n'en éprouvoit, quelle n'en avoit peut-être jamais éprouvé aucune atteinte ſérieuſe.

L'irréſolution tenoit auſſi eſſentiellement à ſon caractère que l'aigreur diſſimulée qui la tourmentoit. On étoit ſûr qu'elle voudroit, peu d'inſtans après, ce qu'elle avoit d'abord rejetté avec une réflexion apparente; mais elle joignoit à cette movibilité une condeſcendance ſi décidée pour tout ce qui lui étoit propoſé par ſa famille, à qui elle étoit

chère, qu'on lui faiſoit faire par complaiſance pour les autres, tout ce qu'on imaginoit pouvoir lui être agréable ou utile, & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'elle étoit communément la dupe de ce petit ſtratagême.

Ce fut celui qu'on employa pour la décider à livrer ſa ſanté à des ſoins dont elle ne ſe doutoit pas que ſon moral eût beſoin; &, quant à l'intérêt de ſa figure, elle avoit toujours mis ſi peu de prix aux avantages que les autres perſonnes s'efforcent d'en retirer, que la ſienne lui étoit devenue tout-à-fait indifférente.

Du moment que je me trouvai aux priſes avec cette malade, il me fallut vaincre toute ſorte de répugnance, diſcuter toute ſorte de ſujet relatif à ſon état & ſur-tout lutter ſans ceſſe contre une foule de préjugés contraires à la ſanté

qui avoient été jusqu'alors invincibles, & dont je ne serois pas venu plutôt à bout qu'un autre, si le succès des premiers secours n'avoit pas diminué promptement la pléthore bilieuse dominante. Les difficultés s'élevoient & se fortifioient pendant le traitement, chaque fois que la pléthore bilieuse augmentoit d'intensité; de sorte qu'en cette occasion, comme en plusieurs autres, j'ai toujours remarqué que la docilité des malades dépend plus du succès des remèdes lorsqu'ils diminuent la pléthore bilieuse, que d'aucune victoire qu'on puisse remporter sur l'esprit.

J'en ai conclu qu'au lieu de tourmenter les malades par des discours pathétiques sur leur état, auquel ils ne témoignent souvent aucune sensibilité, il faut seulement s'occuper d'enlever la cause de leur affection morale, avec la

diminution de laquelle l'esprit reprend de lui-même son état naturel sans le secours d'aucune exhortation.

Il falloit presque toujours décider Mademoiselle par les contraires ; avec le projet de la rafraîchir, par exemple, je lui proposois quelque remède échauffant ; j'étois sûr de son refus, & de son goût pour les remèdes opposés à ceux que renfermoit ma proposition ; de sorte que ce qui lui convenoit venoit d'elle-même ; je paroissois résister, puis réfléchir, & enfin céder ; j'avois l'air d'accorder un triomphe à la malade, qui m'avoit l'obligation de lui croire assez de connoissances pour choisir ses remèdes, & qui faisoit alors bien plus exactement usage d'un remède qu'elle regardoit comme sa production, & que j'avois autorisé d'un suffrage dont elle se glorifioit.

Lorsqu'elle eut besoin de bains,

elle portoit l'antipathie, pour ce remède, jusqu'à s'être persuadée que le bain lui avoit donné la fièvre chaque fois qu'elle en avoit fait usage; cela avoit été annoncé d'avance, comme pour la préserver de ce remède qu'elle haïssoit. Quand il fut temps de le prescrire, je souhaitai, tout haut, comme en passant, que la malade eût la fièvre; je recherchai ensuite sérieusement les moyens de la lui procurer; enfin j'insistai sur le bain, comme sur un moyen d'allumer la fièvre salutaire qui devoit favoriser le succès des remèdes.

C'est par des supercheries de cette nature qu'il faut souvent capter la volonté de guérir des malades; on ne réussiroit pas autrement; celui qui veut assurer le succès de ses connoissances, ne doit négliger rien de ce qui peut déterminer à en faire usage; autrement ses

ſoins ſeroient en pure perte ; les maladies de l'eſprit offrent ſur-tout des difficultés innombrables aux Médecins. Le plus grand avantage pour eux eſt de prendre auprès de leurs malades, de ſaiſir avec eux la manière qui leur convient, afin de les diſpoſer à la perſuaſion. Les gens de l'art négligent peut-être un peu trop ce genre d'application ; j'en juge, parce qu'en y travaillant avec attention, il s'en faut bien que j'aie toujours perſuadé.

La malade avoit cette tumeur au côté gauche, dont j'ai fait mention (page 235) ſon ſang étoit d'abord très-couenneux ; les émétiques ne lui ont pas fait rendre de bile ; les autres ſecours que j'ai employé contre la pléthore bilieuſe ont commencé d'améliorer l'état de la peau & de l'eſprit tout enſemble au bout de ſix mois ; la jauniſſe chronique (page 135) qui étoit très-grave,

a disparu peu à peu ; une sorte d'embonpoint a remplacé la plus grande maigreur, le visage s'est nettoyé ; la gaîté & la facilité du discours ont repris la place de la morosité & du silence ; & la société est redevenue aussi agréable à la malade qu'avant sa maladie de peau.

MANIE MOROSE.

Une aliénation d'esprit périodique depuis deux ans, dans M. de F... officier âgé de vingt ans, s'annonçoit au bout de chaque mois par quelques nuages de mélancolie, puis des traits d'impatience ; à cela succédoient des mouvemens convulsifs dans les muscles, qui sont en jeu pendant le rire ; on entendoit aussi le bruit de la gorge, qui se fait lorsqu'on *rit sous cape*, & qu'on se retient pour ne pas rire aux éclats. Tout cela étoit invo-

lontaire. Le jeune homme ne s'appercevoit pas de cette disparate ; quand on lui demandoit ce qu'il avoit à rire, il répondoit ou je ne ris point, ou c'est une idée risible qui me passe par la tête ; les réponses se faisoient comme machinalement ; car il ne lui passoit jamais moins d'idées par la tête que quand il paroissoit le plus occupé. C'étoit long-temps après la demande que le malade avoit l'air de concevoir, & encore très-difficilement, ce qu'on lui proposoit ; en tout autre temps, ses réponses n'étoient jamais justes, comme l'auroient été, sans une maladie morale, celle de ce jeune homme instruit & doué de l'usage du monde ; l'aliénation totale duroit environ huit jours, & pendant cet intervalle pour peu que quelque circonstance vraie ou imaginaire y donnât lieu, le malade entroit en fureur.

Soit que cette affection vînt de la suite d'une fièvre putride, comme la famille en étoit persuadée, soit que la constitution grasse & pléthorique du jeune homme, & la vie sédentaire qu'il menoit y eût donné lieu, voici les principales altérations physiques qui caractérisoient la pléthore bilieuse de M. de F.... : son visage étoit fort rouge sur-tout aux deux joues, & d'un rouge vif comme dans la phrénésie ; il avoit le tour des yeux violet, l'œil étincelant, la voix couverte, le rire sardonique continuellement sur les lèvres, l'imagination lente, des propensions momentanées au sommeil, & le sommeil très-agité pendant la nuit, l'appétit grand, le ventre constipé, continuellement tendu, même après les évacuations les plus considérables : les viscères & sur-tout le foie étoient très-gros, le pouls dur & serré,

un peu plus développé pendant la digeſtion ; on remarquoit l'abattement des forces, de l'inclination à la pareſſe, & une dartre au bras gauche de la grandeur de la moitié de la main.

La ſaignée avoit, diſoit-on, jeté le malade dans la fureur, & la famille, intimidée par cet évènement antérieur, ne put être amenée à ce que je voulois que par une gradation dont la marche mit un peu ma patience à l'épreuve. Heureuſement l'indication la plus preſſante étoit d'évacuer les vaiſſeaux de la tête, & l'application des ſang-ſues fut moins contrariée que ne l'auroit été l'ouverture de la veine. Pendant douze jours, ſix ſang-ſues furent appliquées de deux jours l'un, tantôt aux tempes, tantôt derrière les oreilles, & dans le jour intermédiaire le malade prenoit un émétique. Ce remède étoit le plus foible qu'il ſoit poſ-

sible d'employer. C'étoit un grain de tartre stibié étendu dans deux livres d'eau de Sedlitz. Le malade prenoit cette dose en quatre coups séparés par un intervalle de demi-heure. La bile verte sortit à flots de l'estomac du malade par l'effet des trois premières doses d'émétique données à un jour d'intervalle dans les six premiers jours du traitement, & chaque évacuation fut suivie de selles considérables. La quatrième dose, prise le huitième jour, n'enleva qu'un peu de bile jaune; la cinquième (dixième jour) ne fit vomir que des glaires & point de bile.

Le temps de l'époque approchoit, mais le visage n'étoit plus rouge, les yeux n'étoient plus environnés de violet, le ventre avoit été tenu libre par un petit bol convenable; le pouls restoit toujours dur & serré, alors j'ouvris la

veine ; j'en tirai à peu près une livre, d'un liquide très-épais, qui, après s'être refroidi, se trouva séparé en trois substances, constituées de manière que le sang rouge étoit compact, fibreux, & d'une couleur noirâtre, sa superficie étoit couverte d'une couenne verdâtre, parsemée de gris, & la sérosité, qui étoit en très-petite quantité, étoit trouble, blanchâtre, & comme laiteuse. Cette dernière observation me fit naître des soupçons sur la sécrétion de la semence, à cause d'une autre observation semblable que j'avois faite, dans laquelle la semence retenue jouoit un rôle. Mais mon inquiétude à cet égard fut totalement dissipée peu de jours après.

Deux autres saignées du bras de la même quantité me parurent suffire pour enlever la pléthore ; en effet le sang parut plus naturel après la dernière éva-

cuation, & le pouls plus développé. Un ſixième émétique fit rejetter encore de la bile verte, en aſſez grande quantité. Alors le moral fut plus tranquille; la figure étoit naturelle & gaie, l'œil doux, la voix nette, le ſommeil bon, l'appétit moindre, la dartre avoit diſparu d'elle-même. Les évacuations du ſang & de la bile, n'avoient pas été ſuivies d'affoibliſſement; au contraire les organes en avoient paru reprendre plus de vigueur, & l'imagination plus de vivacité.

Malgré ce changement avantageux l'époque de l'aliénation, qui avoit coutume d'arriver du 12 au 20 de chaque mois, ſurvint au moment où nous nous y attendions le moins, le 27. Mais outre qu'elle avoit été retardée, elle parut encore diminuée d'intenſité: quelques mouvemens de rire involontaire, la lenteur

des réponſes furent tout ce qui la fit appercevoir. Point d'agitation durant le ſommeil, point d'humeur, point de colère.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres ſecours que j'ai mis en uſage pour combattre cette maladie, pendant huit mois que le traitement en a duré; je me contenterai de dire que le ſuccès en a été parfait. Il y a plus de trois ans que M. de F..... jouit de la meilleure ſanté, qu'il a recouvré toute ſa préſence d'eſprit, ſa mémoire, ſa gaîté; qu'il a repris du goût pour l'application, & reparu avec avantage dans les ſociétés. Il vient de ſe marier.

MANIE prétendue utérine.

Cette maladie n'eſt pas, à beaucoup près, comme je l'ai déjà remarqué, auſſi commune qu'on ſe l'imagine, & que les Médecins même le penſent. Ceux-ci ne la ſuppoſent vraiſemblablement auſſi ſouvent, que pour avoir un prétexte propre à faire excuſer l'inſuffiſance de leurs ſecours. Ne les voit-on pas ſe tromper de la même manière en traitant de *maladie d'amour* l'état des jeunes filles, dans lequel elles ont perdu les couleurs, les forces, l'embonpoint, la gaîté? Ces malades ne ſont-elles pas au contraire tellement ineptes à l'amour, que le mariage, preſcrit pour les guérir, en a fait périr un grand nombre?

Il eſt vrai que preſque toutes les perſonnes du ſexe, malades d'eſprit,

donnent lieu, en quelque ſorte, de leur ſoupçonner des deſirs amoureux, en ce que des ſujets de galanterie ſont le plus ſouvent ceux de leurs converſations, & de tout ce que le délire leur fait faire; mais qu'y a-t-il à cela de plus étonnant, que dans les diſcours & les actions des hommes malades d'eſprit, qui ſe rapportent à ce qui les a le plus occupé dans leur bon ſens. Les femmes qui ne font d'autre étude que celle de plaire & de s'attirer des adorateurs, qui ne liſent que des romans où elles s'intéreſſent aux plus galans cavaliers, qui ont peut-être rencontré quelques hommes à qui elles ont pris un vif intérêt pour leur propre compte, qui peuvent être allé plus loin ſi l'on veut, des femmes, en un mot, qui n'ont pas ceſſé de penſer, de parler, d'agir, de ſe parer, de paroître, pour ſe faire trouver ai-

mables & chercher à être aimées; quelles habitudes voulez-vous qui leur reste dans la manie, si ce n'est de répéter machinalement des traits de ce qu'elles ont toujours fait?

Mais les desirs des sens ne sont pour rien dans ces simulacres de sentimens dont les femmes maniaques ont l'air de s'entretenir l'esprit, tandis qu'elles n'ont plus, ni esprit ni sentiment. Un abbé, un juge, malades d'esprit, dont l'un orne des chapelles, récite la messe, & l'autre prend tout ce qu'il entend dire pour des plaidoyers, & prononce des arrêts, sont-ils portés à ces exercices par aucun sentiment? La religion pénètre-t-elle le premier, & la justice conduit-elle l'autre? L'amour ne pénètre & ne conduit pas plus les femmes malades d'esprit, que l'on suppose attaquées de la manie ou fureur utérine.

Je n'ai jamais vu cette maladie, telle que pluſieurs auteurs ſe ſont plu à le décrire. Mais ſe ſont-ils aſſuré de l'exiſtence de tous les ſymptômes qu'ils en ont rapporté, & ont-ils autoriſé leurs conjectures par le ſuccès du remède convenable, ſelon leurs idées. J'ignore juſqu'où l'on peut avoir acquis des éclairciſſemens ſur une matière auſſi délicate à traiter, & auſſi difficile à approfondir; mais rien de tout ce que les auteurs ont écrit ſur la fureur utérine ne m'a paru propre à faire juger que les malades étoient tourmentées par l'amour. Les femmes maniaques n'y ſont au contraire nullement propres. Si elles prennent quelquefois des attitudes, ſi elles ſe donnent des mouvemens qui participent de ce que l'amour fait faire, c'eſt machinalement que tout cela ſe paſſe, & de la même manière que les mouve-

mens & les attitudes de ces maniaques qui veulent toujours aller à la garde-robe, ſans aucun beſoin, ſans aucune idée relative à la fonction qu'ils repréſentent à chaque inſtant.

Ceux qui croient à la manie utérine, ſuppoſent donc que l'on peut éprouver l'amour, ſans le ſecours de l'organe des ſentimens; ils ſont dans l'erreur. On voit ſans doute des femmes tourmentées par l'amour; mais elles ne ſont pas maniaques. Elles réſiſtent ou cèdent à ce penchant impérieux dans quelques ſujets, qui eſt bien une grande indiſpoſition morale, mais qui n'eſt pas une maladie de l'eſprit. Les perſonnes malades d'eſprit ne reſſentent plus l'amour (pag. 281). Elles n'y ſont pas plus ſenſibles qu'à l'amitié, à la reconnoiſſance, ni à quelque mouvement de l'ame que ce ſoit. Elles ſont devenues de vraies machines ani-

males que rien ne peut émouvoir au moral, & à qui il ne reste de faculté pour les émotions extraordinaires, que celles de la colère, de la fureur désordonnées & destituées de motifs.

La femme dont j'ai vu la manie approcher le plus de la fureur utérine, m'a fourni la plus belle occasion de reconnoître avec quelle légèreté & quelle indécence, il faut le dire, on prononce communément sur cette maladie. La certitude des évènemens suivans m'a été aussi démontrée, que s'ils me fussent arrivés à moi-même.

Une personne née avec beaucoup de disposition à la tendresse, élevée dans la plus sévère retenue, qui avoit toujours nourri son esprit de lectures romanesques, & qui étoit restée innocente jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, s'abandonna à l'amour pour un homme qui mit tous ses soins

à la rendre heureuſe. Elle le fut en effet, du moins autant qu'on peut l'être par un commerce illégitime très-intime, & bien enveloppé du myſtère.

Cette eſpèce de bonheur dura ſix mois, pendant leſquels l'ardeur de l'amant ne s'étoit point rallentie, le ſecret de l'amante n'avoit point été découvert: rien n'avoit troublé leur union & leurs plaiſirs.

Cependant, ſans aucun motif fondé, celle-ci devint triſte, rêveuſe, inquiète. Des larmes s'échappoient de ſes yeux, & ce n'étoit plus celles dont ils ſe rempliſſoient autrefois; elle ſe forgeoit des prétextes pour s'affliger; ſa converſation prenoit une teinte d'aigreur, des mouvemens de jalouſie, deſtitués de fondemens, la portoient à des reproches amers; les deſirs s'évanouiſſoient à meſure que la mélancolie prenoit le deſſus, au point

que les plaiſirs de l'amour devinrent bientôt un ſupplice pour cette malheureuſe perſonne, qui en avoit, peu auparavant, éprouvé les délices avec ſenſualité.

Une telle ſociété de deux perſonnes, dont les ſentimens étoient devenus ſi oppoſés entr'eux, devint bientôt déſagréable, & après que tous les moyens imaginables de ramener les choſes au point d'où rien n'auroit dû les éloigner, eurent été employés ſans ſuccès, la froideur de l'amant prit la place de l'amour le plus tendre, l'altération morale de l'autre empira au point de faire craindre pour ſa raiſon, qui ne réſiſta pas effectivement long-temps aux violentes ſecouſſes que lui donnoient les dérangemens de ſa ſanté.

En même-temps que l'humeur de la jeune perſonne avoit éprouvé un changement auſſi extraordinaire, ſon viſage

s'étoit chargé de couperoſe & d'aſpérités farineuſes qui s'étendoient juſques ſur la poitrine; elle étoit devenue maigre; il lui étoit ſurvenu une grande chaleur à la peau, & dans les paumes des mains, un feu dans les entrailles, des nauſées, des vents, le ſommeil avoit totalement diſparu. Des idées noires, des terreurs paniques, une imagination continuellement tendue vers l'objet de ſon attachement, formoient un tableau phyſique & moral auſſi douloureux à voir d'une part, qu'intéreſſant à obſerver de l'autre.

L'idée d'un amour peu ſatisfait s'étoit offerte comme une des principales cauſes de tout le déſordre, mais elle avoit été détruite par des preuves inconteſtables d'un dégoût abſolu, auquel il étoit vraiment difficile de rien comprendre.

La matrice paroiſſoit aſſez affectée

pour donner lieu à la fin de ſoupçonner une groſſeſſe, ſi l'effet de ce dégoût n'avoit pas ôté toute eſpèce de ſoupçon. Des élancemens ſe faiſoient reſſentir à ce viſcère, les règles étoient dérangées & ſuivies, chaque mois, de pertes fatigantes. La tête s'appéſantiſſoit, la peau de tout le corps étoit jaune, les urines troubles & rouges, le ventre fort conſtipé, les yeux toujours échauffés, leur blanc jaune, la langue chargée, le pouls plein, & la ſenſibilité au froid, extraordinaire. *Voyez pag.* 131.

Parmi les diſpoſitions particulières du caractère de cette malade, on avoit toujours remarqué, depuis ſon enfance, un entêtement exceſſif : il parut dans toute ſa vigueur pour éloigner les remèdes dont il auroit été ſi à propos de faire uſage. Auſſi les choſes empirèrent-elles à tel point, que la tête ſe perdit tout-

à-fait, & que les doléances qui l'avoient occupée plusieurs mois, furent remplacées par une manie parfaite, aux progrès de laquelle il n'y a pas eu moyen de s'opposer.

Il ne peut y avoir de contraste plus frappant que celui de l'antipathie de cette malade pour l'amour avec les expressions de sa passion pour l'homme qu'elle aimoit; elle lui écrivoit tous les jours des lettres pleines de tendresse, exaltées à la vérité, mais point tout-à-fait dénuées de sens; elle ne s'occupoit que de lui, passoit les jours à une fenêtre pour l'attendre, & les nuits à attendre le jour, dans lequel elle espéroit une occasion de le voir. A son arrivée, elle fondoit en larmes, se mettoit à genoux comme pour l'adorer, lui adressoit des prières, lui rendoit hommage comme à une divinité, & persistoit dans sa répugnance pour des

plaisirs dont sa conduite l'auroit pu faire juger au contraire fort avide.

On auroit certainement pu guérir cette malade, en remédiant aux symptômes de sa maladie physique, qui avoient pris naissance avec sa maladie morale, & en détruisant la pléthore bilieuse qui avoit seule été la cause de l'une & de l'autre. Mais sa famille fit précisément tout ce qui auroit convenu si elle eût eu le projet de laisser son esprit aliéné pour toujours; on lui refusa tous les secours de l'art qui lui auroient été salutaires; on feignoit de craindre qu'ils n'altérassent son tempérament sans succès. On tâchoit de persuader qu'il n'y avoit aucune espérance de guérison. Ce dénuement de secours convenables étoit remplacé par de longues mercuriales, & de sublimes recettes de morale, qui se perdoient dans la chambre étroite & obscure où la ma-

lade étoit renfermée, d'une manière absolument contraire au but de lui faire recouvrer la faculté d'entendre les belles choses qu'on lui débitoit.

MANIE FURIEUSE.

Pendant l'été de l'année 1780, M. Dub... C.... de M.... retiré, vivoit doucement à Rochefort avec son épouse & ses enfans. C'étoit un homme de quarante-cinq ans, d'une courte stature; il avoit la tête grosse, le cou étroit, le ventre tuméfié par la graisse, les jambes engorgées; il étoit sujet aux maux de tête; menoit une vie très-sédentaire, & portoit depuis plusieurs années des dartres aux cuisses & aux bourses, qui le tourmentoient sur-tout pendant les chaleurs. Au moral, il étoit triste, chagrin, mélancolique & jaloux; ses besoins relatifs à

l'amour étoient prodigieux ; Madame D.... étoit groſſe, & très-avancée ; lorſque ſon mari tomba tout-à-coup dans un accès de manie dont les détails pourront ſervir à éclaircir les phénomènes de l'influence des fonctions génitales ſur le cerveau altéré par la pléthore bilieuſe. Elle s'étoit dérobée à ſes careſſes depuis environ trois ſemaines, lorſqu'une nuit M. D.... ſe leva du lit, voiſin de celui où elle repoſoit, ouvrit les fenêtres, les rideaux, l'éveilla, & voulut la faire ſauter dans la rue ; elle ſonna, on vint ; on la fit évader ; le mari reſta ſeul dans ſon appartement, & au lieu de ſe remettre au lit, il ſe tint à la fenêtre, où il donna tous les ſignes d'une démence décidée.

Madame D.... forcée à des ſoins qui la regardoient perſonnellement, ne perdit pas de vue ſon mari. Elle me fit prier par des parens d'un nom diſtingué

dans la marine, chez lesquels elle s'étoit retirée, de le voir, & de lui donner mes soins. Le malade étoit, à trois heures après midi, enfermé dans le même appartement d'où il avoit chassé sa femme pendant la nuit précédente, & dans le même état qu'il s'étoit présenté pour la jetter par la fenêtre; il n'avoit demandé ni à boire ni à manger, ni à parler à personne. Je le trouvai nud, la face enluminée, les yeux étincelans, la pupille très-dilatée, le rire sardonique sur les lèvres, occupé à faire une corde avec ses draps, pour, disoit-il, pendre le ravisseur de sa femme, dont il m'accusa d'être le complice. Pendant les premiers quinze jours de sa maladie, il ne parloit que pour exprimer sa jalousie, & tous les hommes qui se présentoient en étoient l'objet, quoiqu'au vrai cette passion n'eût aucun motif fondé. Quelquefois il ex-

haloit ſa fureur contre la femme-de-chambre de Madame, & l'accuſoit d'un commerce d'un autre genre, auſſi contraire aux deſirs d'un mari, & auſſi invraiſemblable. La fureur de cet homme augmenta tellement dans l'eſpace de trois jours, qu'il fallut s'emparer de lui par la violence; ſa famille obtint qu'il ſeroit continuellement gardé à vue par quatre ſoldats, tant afin de le contenir que pour le forcer à recevoir les ſecours dont il avoit beſoin. Ses dartres avoient diſparu.

Les gardes ne l'intimidèrent point; on fut obligé de le lier ſur ſon lit pour l'empêcher de frapper & ſur-tout de mordre; c'étoit ſa folie. Il parut avoir oublié ſa femme & ſes enfans pour ne s'occuper que de vomir toutes ſortes d'impréca-tions, & de faire toutes les méchancetés qui étoient en ſon pouvoir. J'ai pluſieurs fois admiré l'adreſſe avec laquelle ces

malheureux malades réuſſiſſent quelquefois à tromper la vigilance des gardes ou des aſſiſtans, & avec quelle juſteſſe ils en combinent les moyens.

Deux jeunes ſoldats le quittèrent aprés en avoir été maltraités, ils furent remplacés par deux anciens plus intrépides, qui lui en impoſèrent, mais ſa fureur ſe tourna toute entière contre moi : un jour que ſa douceur m'avoit décidé à le faire détacher, il me porta, de ſon lit, tandis que je lui touchois le pouls, un coup de poing que j'eſquivai ; il me lança, une autre fois, une bouteille vuide, qu'il avoit dérobée à ſes gardes & cachée ſous ſa couverture, & qui, mal dirigée, alla ſe briſer ſur le mur, à la hauteur de ma tête. Il n'y a point à balancer ſur les moyens dans de telles occaſions, aucun de ceux qui peuvent calmer l'effervescence des humeurs, ne doit être négligé ;

il faut qu'un Médecin s'empare, de quelque manière que ce ſoit, de l'eſprit de ſes malades, ou qu'il renonce à l'eſpoir de les guérir : la punition de ces excès fut prompte & efficace.

La tête des maniaques garde toujours quelques impreſſions de leur éducation, la crainte de la punition les contient tous dans le devoir ; au lieu que l'aſſurance de l'impunité, s'ils ſont gouvernés par des perſonnes puſillanimes, les livre aux excès les plus effrénés. Je les ai toujours traité préciſément comme des enfans coupables, & j'ai réuſſi à les contenir & à les forcer de recevoir les ſecours convenables.

Je n'entrerai point dans le détail des moyens moraux que j'ai employés pendant trois mois qu'a duré le traitement de M. D... Parmi les moyens phyſiques, les ſaignées furent toujours indiquées

par la dureté de l'artère la plus extraordinaire. Cinq à ſix petites ſaignées, telles qu'on les fait communément, adminiſtrées dans l'eſpace de cinq jours, au bras & au pied, avoient aggravé les traits de fureur & augmenté l'effervescence du ſang dans l'artère. Lié par les membres au quatre colonnes de ſon lit, ce furibond pouſſoit des cris affreux, & ébranloit, par des efforts incroyables, le lit même ſur lequel il étoit étendu.

Une dernière ſaignée du pied, faite dans le plus violent accès qu'il ait éprouvé, & continuée *ad animi deliquium*, abattit enfin des forces déſordonnées, que j'avois trop ménagées au commencement; le malade reſta comme mort pendant plus d'une demi-heure, avec la reſpiration ſtertoreuſe, un fil de pouls, & ſans mouvement. Cet état ne fut point interrompu

par les ſecours qu'on a coutume d'adminiſtrer en pareil cas, je le reſpectai comme le ſigne d'une révolution dont le ſuccès devoit être favorable; il pouvoit arriver auſſi qu'un évènement tragique terminât l'exiſtence du malade, qui étoit plus cruelle que la mort; mais quelque motif que j'euſſe de craindre cet évènement, celui de mes eſpérances étoit beaucoup plus fort. D'ailleurs la famille avoit exigé de moi que toute timidité ſeroit bannie, & que je ne négligerois aucun des ſecours qui me paroîtroient convenables.

Depuis dix-huit jours, le malade avoit refuſé obſtinément toute ſorte d'alimens; il n'avoit pas touché à ceux qu'on avoit laiſſé auprès de lui, à deſſein de le ſéduire; il n'en avoit point deſiré en voyant manger les ſoldats dans ſa chambre; il n'avoit pas pris une ſeule goutte d'eau.

Dès qu'il commença à revenir de ſa ſyncope, & qu'il ouvrit les yeux, on lui gliſſa dans la bouche quelques cuillerées de bouillon & de vin d'Eſpagne, qu'il avala; on le tourna une heure après pour lui donner un lavement ſtimulant, au moyen duquel il évacua pour la première fois depuis ſa maladie. Ses urines n'avoient pas été interrompues, mais il les avoit rendues juſqu'alors ſans le ſentir.

A cette époque, des maux de cœur & des envies de vomir ſe manifeſtèrent ſans que le malade s'en plaignît; il prit du petit lait émétiſé pour toute boiſſon pendant ſix jours conſécutifs; on n'a certainement jamais eu d'exemple d'une évacuation de bile auſſi conſidérable que celle à laquelle ce remède donna lieu; elle ſortoit à flot, d'abord noirâtre, puis verte, enfin jaune; le ventre reſtoit conſtipé, la fureur avoit ceſſé.

Qua

Que dirai-je de plus? les alimens doux, les calmans, les bains froids, pendant lesquels on versoit des seaux d'eau froide sur la tête du malade, firent succéder, en peu de jours, à sa mélancolie & à sa fureur, une gaîté extraordinaire & même très-opposée à son caractère en santé; il se plaisoit tellement dans le bain, qu'il y passoit des après-midi entières, & invitoit lui-même les soldats à redoubler les torrens de douches que j'avois prescrites. Il finit aussi par concevoir beaucoup d'attachement pour moi. Tout ce que j'ai dit, jusqu'à présent s'est passé au vu & au su de tous les habitans de Rochefort, que l'intérêt ou la curiosité attiroient en foule chez le malade : ceci n'a été connu que de peu de personnes.

Quoique le malade fût plus tranquille, ses idées n'avoient point de suite; je tâchois de les lui diriger durant mes

visites, & de le disposer insensiblement au dernier remède que je lui préparois. Je lui parlai un jour brusquement de sa femme & de ses enfans ; il se mit à pleurer & fit quelques enfantillages qui exprimoient le desir qu'il avoit de les revoir. Cette secousse à l'imagination ayant réussi au-delà de mes espérances, j'en projettai une autre; je le flattai de l'espoir de sa liberté, de la jouissance de sa femme, & lui promis de la lui rendre au bout de trois jours s'il ne donnoit plus aucune marque d'aliénation.

Les efforts qu'il fit pendant ce temps-là me prouvèrent quelque retour dans l'organisation du cerveau, il fit tout ce qu'on voulut, but, mangea, ne dormit point, & parla continuellement de sa femme en des termes tout différens de ceux qu'il avoit employés au commencement de sa maladie. J'observois dans

ſes diſcours ſi quelques expreſſions annonçoient que le cours de la liqueur ſéminale fût rétabli dans les parties de la génération ; les marques de virilité ne reparoiſſoient point, je lui faiſois pluſieurs queſtions ſur ce ſujet, qu'il n'avoit pas l'air d'entendre.

Cependant je crus que le moment étoit favorable à mon deſſein, je préparai Madame, qui étoit relevée de couche, à ce que l'état de ſon mari exigeoit d'elle ; j'annonçai au malade la viſite de ſa femme, cela ne parut pas lui faire ſenſation ; il balbutia même encore quelques propos jaloux : la viſite n'eut pas lieu. Le ſurlendemain il fut décidé que Madame reprendroit ſon appartement & qu'elle recevroit la viſite de ſon mari : cela lui fut dit ſimplement & point annoncé avec appareil : le plaiſir parut dans ſes yeux ; celui de quitter le cachot qu'il

occupoit depuis deux mois, y entroit pour beaucoup (c'étoit la salle à manger de la maison, dont les fenêtres n'étoient, à la vérité, plus couvertes de matelas, mais il y avoit encore les gardes). Il se fit raser & friser; je le conduisis dans l'appartement où sa femme & ses enfans l'attendoient; il trembloit; arrivé en leur présence, il s'assit, sans embrasser sa femme ni ses enfans, & tomba dans la rêverie; elle alla l'embrasser, & le fit embrasser par les petits. Sa fille aînée, âgée de six ans, qu'il aimoit beaucoup, ne lui causa aucune émotion.

Je les laissai ensemble, avec les soldats à la porte, dans la crainte de quelque catastrophe. Ils dînèrent sans que le convalescent quittât sa taciturnité. Je revins dans l'après-midi; j'exhortai Madame à des complaisances, en lui persuadant qu'elle alloit mettre la dernière main à

la guériſon de ſon mari ; ils couchèrent dans le même lit ; elle étoit tremblante & peu propre ſans doute à remplir le rôle que je lui avois indiqué ; le convaleſcent, de ſon côté, ne ſongeoit à rien, ils ne dormirent ni l'un ni l'autre, & ne ſe parlèrent ni ſe touchèrent juſqu'au jour. Enfin Madame, craignant les reproches que je n'aurois pas manqué de lui faire, rompit le ſilence ; le ſon de ſa voix occaſionna un frémiſſement dans tous le corps de ſon mari.

Je paſſerai rapidement ſur le reſte de la ſcène ; elle fut longue à ce que j'appris le lendemain ; le mari ſe plaignoit amèrement de ne plus ſe trouver homme, mais ſans cette diſpoſition, il répandit une prodigieuſe quantité de ſemence ; au lieu d'être affoibli par cette évacuation, il parut plus empreſſé ; un moment après il fut homme, & remplit avec

ſuccès la fonction que la nature exigeoit de lui, & dont j'eſpérois ſa parfaite guériſon.

En effet, les idées ſe ſont liées peu à peu, ſon attachement à ſa femme, qu'il avoit épouſée par inclination, & à ſes enfans, reprirent le deſſus; il paſſa le reſte de l'été à une maiſon de campagne qu'il a aux environs de Rochefort, où Madame ne tarda pas à ſe trouver groſſe de nouveau; il a repris ſes fonctions ordinaires dans la ſociété; il eſt venu me voir pluſieurs fois en 1781, 1782, 1783; en 1784 il étoit encore plein de vie; il jouiſſoit de tous ſes ſens phyſiques & moraux; la dartre n'avoit point reparu.

Le suicide, le désespoir, le splén des Anglois.

Cette affection de l'esprit tient uniquement à la manière de voir, de sentir, d'être affecté, à la disposition du sens intérieur par lequel on perçoit les sensations. Il m'est arrivé, plusieurs fois, de profiter de quelque légère indisposition des personnes dont le caractère avoit essuyé sensiblement quelque changement qui le rendoit difficile & dur, pour leur donner un émétique, enlever par là la cause de l'altération morale, & leur rendre la gaîté & l'affabilité. Je pourrois en citer plusieurs exemples, mais je me hâte de considérer les affections morales dans leur dernière période, en rapportant quelques faits concluans en faveur du traitement qu'il convient d'y opposer.

La pléthore bilieuſe jette quelquefois les malades dans la plus grave de toutes les maladies de l'eſprit : le *ſuicide*. Tandis que la politique s'occupe peut-être des moyens de détruire cette maladie contagieuſe, la Médecine offre des ſecours efficaces pour déraciner le germe de ce fléau. Je ne m'étendrai point ici autant que le ſujet pourroit l'exiger ; j'ajouterai ſeulement quelques obſervations dont le réſultat ne ſera point équivoque.

Thomas BARTHOLIN, excellent Médecin danois, a rapporté le fait ſuivant : » Un écolier de philoſophie, continuellement tourmenté du deſir de ſe donner la mort, & eſpérant de trouver dans la religion un remède efficace contre cette cruelle maladie, s'adreſſa à un prêtre, & vint lui demander des conſeils en confeſſion. L'eccléſiaſtique, très-éclairé,

sentit bien que les secours convenables en pareil cas n'étoient pas de son ressort; en conséquence il me l'envoya, dit Bartholin, & dès que j'eus reconnu la constitution bilieuse du sujet, je lui fis prendre un émétique qui fit évacuer une quantité prodigieuse de bile verdâtre, & qui dissipa, par cette évacuation, la cause des idées qui le tourmentoient ». *Histor. anatom. ratior. cent.*

Le frère d'un officier de mes amis étoit dans le même état que le philosophe danois confié à Bartholin; il aimoit la chasse, & il ne lui arrivoit presque jamais de sortir avec son fusil, sans être tenté de tourner cette arme contre lui pour terminer sa vie. » Vingt fois, écrivoit-il un jour à son frère, j'ai cherché l'endroit le plus reculé de la forêt, & je m'y suis placé dans la posture d'un homme prêt à se tuer : j'ai eu le courage

de réſiſter juſqu'à préſent ; mais je ſens que la cauſe de ma mélancolie augmente de jour en jour, & que je finirai néceſſairement par m'enlever une vie qui m'eſt odieuſe «. Les conſeils d'un frère qui l'aimoit, contribuoient bien un peu à ſuſpendre l'exécution de ſon projet ; mais une autre lettre lui ayant perſuadé que ſes conſeils étoient infructueux, & l'ayant vivement alarmé, il ſe détermina à me conſulter, & il fut aſſez heureux pour arrêter la main ſuicide de ſon frère, par la promeſſe qu'il lui fit de lui envoyer des traits de lumière ſatisfaiſans ſur ſon état.

En effet, le mémoire par lequel je répondis, fit une profonde impreſſion ſur le malade qui avoit toujours rejeté les ſecours de la Médecine : ce qui le ſéduiſit ſur-tout, c'eſt qu'il y trouva décrit tout ce qu'il éprouvoit, au phyſique

& au moral, ſans qu'il ſe fût ouvert à perſonne ſur ſes ſouffrances particulières. Il ne faut pas moins que ce moyen pour gagner à la Médecine certains eſprits rébelles que les lieux communs des Médecins ont rebutés, & pour les diſpoſer à la docilité; il réuſſit preſque toujours.

Enfin le malade diſpoſé inſenſiblement à ce que je voulois de lui, par une deſcription touchante de ſes maux, goûta tellement les moyens que je lui propoſois, qu'il s'y détermina ſur l'heure; ſon eſpérance ne fut pas trompée; l'effet de l'émétique lui parut un miracle; la lettre qu'il m'écrivit pour m'inſtruire du ſuccès de ce remède, étoit dictée par des ſentimens de reconnoiſſance ſi affectueux, qu'il étoit aiſé de voir que ce jeune homme étoit né avec un excellent naturel & les paſſions les plus douces: » J'ai ſenti, diſoit-il, mes idées ſiniſtres

ſe diſſiper comme une fumée enlevée par le vent, à meſure que la bile verdâtre s'eſt évacuée. Autant j'ai deſiré la mort, dit-il ailleurs, autant je ſouhaite aujourd'hui de vivre pour vous aimer, &c. «.

Que s'en eſt-il fallu pour que ce jeune homme, plein de bonnes qualités & très-inſtruit, ait été victime de la pléthore bilieuſe? que manquoit-il à cette conſtitution, ſi ce n'eſt quelques nuances de plus pour en faire un ſuicide, peut-être un aſſaſſin, un parricide, un ſéditieux, &c.?

J'ajouterai encore une obſervation, qui vient parfaitement à mon ſujet. Un officier de dragons, réſolu de ſe faire mourir, avoit eu la patience d'acheter, tous les ſoirs, un grain d'*opium*, ſous prétexte de remédier à une inſomnie habituelle, d'en réunir ainſi vingt-quatre grains, & d'avaler

d'avaler ces doſes réunies, le vingt-quatrième jour, en ſe mettant au lit, enveloppées dans un jaune d'œuf. Le valet-de-chambre de cet officier, éveillé par le bruit que faiſoit ſon maître, & effrayé par l'état où il le trouva, accourut chercher du ſecours à deux heures après minuit, & tomba chez moi, parce que je demeurois près des caſernes (c'étoit à Arras, en 1776 ou 1777), je trouvai le malade ſans connoiſſance & noyé, pour ainſi dire, dans une quantité prodigieuſe de bile verdâtre, mêlée de noir, qu'il avoit vomie ſur ſes couvertures; le vomiſſement recommença en ma préſence, & ſi je n'avois vu moi-même cette bile ſortir, je n'aurois pu me faire une idée d'une telle évacuation. A meſure que ce vomiſſement ſe faiſoit, le malade revenoit à lui; il eut recouvré toute ſa connoiſſance au bout d'une heure, & il

avoua ce qui étoit le ſujet de ſes ſouffrances ; mais ſes idées avoient changé comme par enchantement : autant il avoit deſiré de mourir, autant il ſouhaitoit alors de vivre, & paroiſſoit ſe repentir de l'attentat qu'il avoit commis. Il ſollicita vivement mes ſoins, & mit tous les ſiens à me ſeconder, je ſoutins le vomiſſement, & le ſoir même qu'il avoit eſpéré de n'être plus, il fut rendu à la vie, à la ſociété, à ſes amis, à un rayon de gaîté qu'il n'avoit pas vu luire depuis plus d'un an ; le changement qui ſe fit tout-à-coup dans ſon organiſation, fut ſuivi d'une telle horreur de ſon état paſſé, qu'il pria qu'on ne lui en parlât jamais. Le régime, & la diſſipation achevèrent de le rétablir en peu de temps.

Le ſuicide eſt donc une maladie que les ſecours de la Médecine peuvent enlever, lorſque les ſignes s'en manifeſtent

aux Médecins, ſoit par l'aveu des malades, ſoit par les circonſtances de leur conduite : ne pouroit-on pas en dire autant des autres crimes ? ſeroit-ce une abſurdité de croire que la pléthore bilieuſe les engendre tous ? Mais la plupart de ceux qui ne ſe reconnoiſſent à aucun ſymptôme, & que les malades ont le plus grand intérêt de cacher à tout le monde, reſteront hélas incurables !

J'ai lu quelque part que les Hollandois avoient autrefois une ſingulière coutume : chaque année, les pères & mères de famille s'aſſembloient un jour marqué, avec tous leurs enfans dans un même lieu ; là, tous prenoient de l'infuſion de *l'herbe du Paraguai*, & vomiſſoient dans le même vaſe. Il eſt poſſible que cette coutume ait contribué à rendre la nation hollandoiſe une des plus pacifiques de l'Europe ; il ne ſeroit peut-être pas

impraticable d'introduire une méthode qui remplît le même but que l'uſage anniverſaire de l'herbe du Paraguai, dans les familles des pauvres gens, où les crimes prennent le plus ſouvent leur ſource : il ne ſera du moins pas inutile d'avoir mis ces vues ſous les yeux des Médecins philoſophes, afin de leur indiquer les occaſions où leur miniſtère peut être utile au moral.

QUATRIÈME PARTIE.

TRAITEMENT
DES MALADIES
DE LA PEAU.

RÉGIME.

ARTICLE PREMIER.

Des dispositions par lesquelles les Malades & les Médecins doivent concourir à la guérison des maladies de la peau & de l'esprit.

C'EST un malheur, lorsqu'on est malade, de prétendre qu'on peut être assez instruit par les livres, pour se traiter

ſoi-même ; cette prétention multiplie & perpétue une foule de maux qui ne détruiſent pas, à la vérité, tout à-coup l'organiſation ; mais qui convertiſſent ſouvent de très-légères affections en des maladies graves & opiniâtres. Les maladies de peau mal traitées dépravent les humeurs & altèrent les organes, tranſmettent cette dépravation de génération en génération, &, ſi elles ne tuent point évidemment, elles abrègent toujours la vie de beaucoup, & en rendent quelquefois une partie difficile à ſupporter.

Les malades ne ſont pas moins malheureux avec cette autre conſtitution de l'eſprit, par laquelle ils ſe laiſſent ſéduire ſucceſſivement par pluſieurs gens de l'Art, dont les opinions diffèrent, parce qu'elles portent ſur des ſyſtêmes, & que leurs traitemens ne ſont point autoriſés par les faits. Il réſulte de cette

irréſolution continuelle, des maux pour le moins auſſi dangereux que les maladies elles-mêmes. Il n'eſt pas rare de voir des cas où divers traitemens ſucceſſifs ont dérangé la ſanté d'une manière bien plus grave que n'auroit fait le mal qu'on vouloit détruire, livré à lui-même, ſoit parce que les ingrédiens qu'on aura employés l'auront irrité, ſoit parce que les remèdes ou le régime auront altéré le tempérament, & produit d'autres maladies incurables.

Mais il faut convenir qu'il ne dépend pas, juſqu'à un certain point, des perſonnes attaquées de maladies de peau, ſur-tout ſi elles ſont accompagnées de celles de l'eſprit, de ne pas tergiverſer dans leur confiance, & de s'abſtenir de voltiger des mains d'un Médecin dans celles d'un autre. Cette mobilité de caractère eſt propre & particulière aux

perſonnes pléthoriques bilieuſes, dans ce qui concerne leur ſanté, comme dans toutes leurs entrepriſes (pag. 269). Ces malades ſont d'ailleurs généralement mélancoliques, inquiets, méfians, & par conſéquent difficiles à gouverner; ils ont ſur-tout une telle inclination pour les charlatans, que les promeſſes ridicules de ceux-ci, ſuſcitent quelquefois autour des Médecins inſtruits, des témoignages de défiance déſagréables & rebutans.

L'inſtabilité de la confiance des perſonnes attaquées de maladies de peau, eſt communément fortifiée par les diſcours haſardés que l'on tient autour d'eux, & auxquels ils prêtent la plus grande attention. Ce ſont les parens, les amis, les connoiſſances, tous ceux qui approchent un malade, qui le tourmentent en jettant dans ſon eſprit des ſoupçons fâcheux ſur les traitemens qu'on lui adminiſtre, ſans

réfléchir au tort qu'on lui fait. Comment peut-on ajouter ainſi, de gaîté de cœur, aux ſouffrances d'un mélancolique, celle qui réſulte d'une nouvelle inquiétude qu'on lui donne ſur ſon traitement? Pourquoi le forcer à retirer la confiance qu'il avoit à ſon Médecin, pour la donner à un autre dont on lui rendra bientôt les procédés ſuſpects par d'autres propros inconſéquens, ſans qu'il ait la force, ni la volonté, ni même l'idée de rejetter toutes ces impreſſions?

On eſt ordinairement très-circonſpect lorſqu'on differte ſur les matières qu'on n'entend pas; il n'y a que ſur la Médecine que chacun ſe permet d'argumenter, de contredire & de délibérer ſans aucune connoiſſance; les diſcours qu'on pourroit haſarder ſur des objets indifférens, décéleroient un défaut d'inſtruction dont il ne réſulteroit d'autre in-

convénient qu'une petite mortification pour l'amour-propre ; ce motif ſuffit pour mettre en garde ; mais s'il s'agit de la ſanté, de la vie d'un ami, d'un parent, qu'un mot peut détourner d'un traitement utile, précipiter dans la charlatanerie, & conduire au tombeau ; aucune conſidération ne retient. De toutes parts le chemin qui mène à des ſuccès en Médecine eſt parſemé d'épines.

Ces obſtacles, qui retardent & qui empêchent quelquefois le ſuccès des traitemens convenables aux maladies de la peau, ſont quelquefois très-importuns pour le Médecin : défiance peu honnête, informations preſqu'injurieuſes, objections puériles, entêtement, prétention de ſavoir, marques de déſeſpoir décourageantes, indocilité déſeſpérante, menſonges dégoûtans, voilà ce que quelques malades oppoſent à leurs guériſons ;

voilà les ennemis qu'un Médecin a quelquefois à combattre par la douceur, la patience, & par des discours persuasifs, s'il tient à la satisfaction de guérir. N'ai-je pas vu porter la folie des prétentions jusqu'à exiger, après la guérison d'une maladie de peau, qu'elle ne reparoîtroit jamais; comme si après la guérison d'une fluxion de poitrine, d'une fièvre intermittente, &c. on pouvoit être préservé pour toujours de ces maladies: comme si toutes les maladies ne devoient pas revenir toutes les fois qu'on en aura acquis de nouveau les causes matérielles dans les organes, ou qu'on aura négligé de les écarter?

On surmonte pour l'ordinaire ces difficultés avec des ménagemens. Les personnes recalcitrantes sont quelquefois instruites, & par conséquent susceptibles de persuasion: qu'on écarte, avec

douceur, les idées qui les affectent douloureuſement; qu'on ne ſe laiſſe point entamer par leurs raiſonnemens captieux; qu'on prenne doucement la peine de détruire les leurs par des faits; qu'on y emploie ſur-tout les diſcours les plus ſimples; qu'on en banniſſe l'emphaſe & les termes étrangers à la converſation ordinaire; qu'on faſſe toucher, pour ainſi dire du doigt aux malades ce qu'il importe qu'ils ſachent; qu'on les mette, s'il faut, de moitié dans ce qu'ils entreprennent; qu'ils reçoivent même l'hommage d'une partie du ſuccès, comme s'ils avoient imaginé les ſecours qu'on leur aura indiqués d'une manière inſenſible: il y a des malades qui tiennent à cette gloriole: il y faut un peu d'adreſſe. Juſques dans l'art de guérir, c'eſt de l'empire qu'on acquiert ſur l'opinion, que dépend l'empire qu'on exerce enſuite ſur les maladies.

Le plus ſouvent les maladies de peau, ſur-tout celles qui ſont anciennes, ont une marche ſi lente, ſi inſenſible vers la guériſon, que le ſuccès du traitement ne commence à ſe manifeſter que long-temps après l'avoir commencé; alors il eſt malheureux pour les malades d'être impatiens, ou environnés de perſonnes qui ſe faſſent un jeu de l'indocilité, lorſque l'évènement ne les intéreſſe pas perſonnellement, ou de perſonnes foibles qui ſe prêtent, par nonchalance, à leurs erreurs; l'empreſſement de jouir du mieux qu'ils éprouvent, les remet bientôt au point où ils étoient avant d'avoir commencé leur traitement, & l'on eſt bienheureux ſi l'on ne s'en prend pas aux remèdes plutôt qu'aux fautes du malade, quelquefois ceux-ci abandonnent les remèdes au moment où ils alloient en recueillir le fruit.

Ce n'eſt pas encore aſſez de la perſévérance dans le traitement pendant la maladie, ſi après la guériſon, l'on ſe relâche dans les précautions que chaque circonſtance exige, l'ennemi, qui n'étoit pas chaſſé bien loin, ne tarde pas à revenir ſur ſes pas, & à redoubler ſes ravages. Cette dernière négligence eſt la principale cauſe de ce que pluſieurs maladies de peau paſſent mal-à-propos pour incurables. Les malades ſont aſſez généralement capables de prendre un parti; mais on en trouve peu qui mettent à l'exécution une conſtance ferme & durable; c'eſt ce qui fait remarquer en tout que les grandes entrepriſes n'ont rien d'extraordinaire, mais qu'il n'y a rien de plus rare parmi les hommes que ce qu'on appelle la *tenue* dans leurs réſolutions.

Le ſujet pour lequel les Médecins

ſont le plus tourmentés par l'indocilité des malades, eſt celui des privations. On ne veut pas s'abſtenir de prendre une auſſi grande quantité d'alimens que l'habitude le veut. Cette habitude elle-même eſt un prétexte qu'on ſe fait pour ſatisfaire des goûts funeſtes; on ne ſe privera pas des cours, ordinaires dans les grandes villes, de viſites, de ſpectacles, de ſoupers; les perſonnes à qui il plaira de veiller s'obſtineront à regarder comme futile la recommandation qu'on leur fera de ſe coucher de bonne heure, de ne point ſouper, &c. Il y a des malades aſſez inſoucians ſur leur ſanté, pour tromper leur Médecin & aſſurer qu'elles ſe trouvent mieux après avoir mangé le ſoir; ou qu'elles ſont plus fatiguées de ne point dormir au lit que de paſſer les nuits en ſociété. On veut cependant guérir; mais il faudroit

que le Médecin fît ſeul tout ce qui convient pour y réuſſir.

On en eſt venu au point d'avoir des Médecins, comme la plupart des jeunes gens des deux ſexes ont des précepteurs & des maîtres de talens agréables; on prétend que les premiers doivent guérir comme on veut ſouvent que les derniers enſeignent, c'eſt-à-dire ſans la participation des élèves.

Ce qui arrive de là aux malades n'eſt pas difficile à imaginer; ils ne guériſſent point; mais ce qui arriveroit à un Médecin dont la complaiſance auroit favoriſé une indocilité funeſte, ſeroit très-déſagréable; ce ſeroit lui qui paſſeroit pour coupable du défaut de ſuccès. Il importe d'éviter ce déſagrément, en ayant le courage de ceſſer promptement de voir les malades indociles.

Tant de difficultés à vaincre pour

réuſſir dans les traitemens des maladies de la peau, indiquent aſſez l'exceſſive attention que ces maladies exigent de la part de celui qui veut les traiter ; cependant, par une biſarrerie inconcevable, la plus grande partie des malades attendent leur guériſon des ſecours qui leurs ſont indiqués dans une correſpondance éloignée, & le plus grand nombre des Médecins ne ſe fait aucun ſcrupule d'abuſer, par des diſcours haſardés, qu'ils appellent des *conſultations*, de la crédulité des malades, auxquels ils ſavent bien qu'ils ne peuvent être d'aucun ſecours avant de les avoir examiné attentivement.

Je n'ai pas négligé une ſeule occaſion de détruire cette erreur d'un très-grand nombre de malades qui m'ont demandé des conſeils ſur un ſimple expoſé, le plus ſouvent très mal fait ; mais ce qui m'a paru le plus ſingulier, ce ſont les

consultations immenses dont chaque mémoire à consulter est accompagné, & l'uniformité des traitemens prescrits dans des maladies de peau tout-à-fait opposées entr'elles par leur nature. Cet abus de la part des malades & des médecins, doit être mis au nombre des obstacles qui s'opposent à la guérison des maladies de la peau; de là vient que le vulgaire est imbu de fausses maximes & de préjugés fâcheux, qui ont pris racine depuis long-temps, & qu'on oppose très-souvent d'une manière bisarre aux lumières de l'expérience.

ARTICLE II.

Du régime des malades.

ALIMENS.

LE but de remédier aux maladies de la peau, en détruisant la *pléthore bilieuse* qui les occasionne, sera aisé à remplir, si on ne perd pas de vue que la matière de la bile vient des alimens. Dans les cas ordinaires, le régime seul, ou l'attention de ne vivre que de substances peu propres à engendrer la bile, diminueront les matières bilieuses, & détruiront la pléthore, si on le continue jusqu'à ce que le foie ait eu le temps de séparer du sang toutes les matières bilieuses qui avoient été rejetées par ce

viſcère, & qui ne trouvoient d'iſſue qu'avec la tranſpiration. Six mois, un an, ſuffiſent à peine pour tirer un parti convenable du régime; d'ailleurs le ſuccès dépend beaucoup des circonſtances de la végétation, & des reſſources que chaque pays peut procurer.

Le régime eſt donc le principal moyen de remédier à la pléthore bilieuſe. C'eſt un préjugé fâcheux de croire qu'on en vient à bout par des remèdes, & que le régime n'eſt qu'acceſſoire. Les remèdes, au contraire, ne doivent être regardés que comme des moyens ſecondaires & indiſpenſables, pour écarter les obſtacles qui pourroient naître durant l'opération de la manière de vivre; mais on auroit tort de s'imaginer qu'on réuſſira par de légers changemens, & ſans privations: les malades ont à cet égard des préjugés nuiſibles, & les Mé-

decins ſont d'une timidité ou d'une inſouciance auſſi eſſentielles à combattre.

Pour détruire la pléthore bilieuſe, & guérir les maladies de la peau, qui procèdent de cette conſtitution, il ne ſuffira donc pas de retrancher quelques mets de ſa table, d'en bannir les viandes ſalées, les ragoûts, les épiceries, le vin pur, les graiſſes, de ſuivre à cet égard des préceptes bannaux qui ſont les lieux communs de la Médecine, & de ſe contenter des viandes bouillies ou rôties abondantes en ſucs, des légumes impregnés de jus de viandes, des poiſſons recherchés, &c. &c.; ſi l'on ne proſcrit pas tout d'un coup, dans les cas graves, toutes ces ſubſtances, ſi on ne met pas tout de ſuite les malades à un régime ſévère; on affoiblira peut-être la cauſe du mai, mais on ne l'enlèvera pas, & les remèdes par leſquels on

croira l'attaquer, ne corrigeront pas ce qu'il y a de vicieux dans les régimes qu'on a coutume de ſuivre.

On peut bien peut-être vivre pendant une ſaiſon ou deux, de jus de viande & de diverſes eſpèces d'animaux aſſaiſonnés de mille manières, ſans en être incommodé; mais n'eſt-ce pas une erreur occaſionnée par l'habitude, bien dangereuſe, que de continuer la même nourriture dans les ſaiſons où la terre ſemble nous offrir d'autres ſubſtances pour vivre & pour réparer les déſordres que le régime animal doit avoir produits? Notre conſtitution appropriée à ce régime, peut bien ne pas rendre ce changement de nourriture néceſſaire dans l'état de ſanté; mais il faut convenir au moins que ce changement eſt eſſentiellement indiqué dans la plupart des maladies. Les Médecins l'emploient avec

raiſon dans les maladies aigües bilieuſes; ils proſcrivent avec le plus grand ſoin les bouillons de viande, pour y ſubſtituer des décoctions de végétaux.

Dans les maladies chroniques de la peau qui procèdent auſſi d'une conſtitution bilieuſe, les malades n'ont pas beſoin de vivre de breuvages; les fonctions des organes de la digeſtion étant dans leur entier, il leur faut des alimens ſolides; mais ils doivent être pris excluſivement dans les ſubſtances végétales; les plus récentes & les plus aqueuſes méritent la préférence; les farineux conviennent moins ſur les tables que les autres végétaux, parce que les mets ſont habituellement aſſaiſonnés par le pain, qui eſt un farineux, & qui ſert à beaucoup de perſonnes de principale nourriture.

Si l'on conſulte les obſervations,

étrangères aux miennes, pour juger de l'efficacité du régime végétal, on trouvera qu'il eſt habituel chez les habitans de nos campagnes, auxquels les maladies chroniques de la peau ſont inconnues; on lira que la lèpre, *élèphantiaſis*, mal rouge de Cayenne, eſt produite par les mauvais alimens, tels que les viandes & les poiſſons corrompus; que les lépreux chaſſés de leurs caſes par les familles, & réduits à brouter l'herbe, reviennent quelquefois au bout de quelque temps parfaitement guéris par ce ſeul régime; enfin, ne guérit-on pas (ſi la comparaiſon eſt permiſe) le *farcin*, maladie de la peau des chevaux, en ſubſtituant l'herbe verte du printemps & de l'automne, à la nourriture dont ils font uſage habituellement?

Ce qui m'a le plus étonné quand j'ai pris des connoiſſances générales ſur la manière

manière dont la Médecine eſt exercée en Europe, c'eſt la diverſité prodigieuſe des boiſſons uſitées dans les maladies, comparée à l'uniformité des alimens; il ſemble qu'on regarde ceux-ci comme indifférens pour la ſanté, & qu'on attribue aux autres toutes les propriétés d'où procèdent les changemens qu'on veut opérer. Cette réflexion mérite d'être ſentie : le bouillon de viandes eſt la ſeule nourriture de preſque tous les malades; peu de Médecins ſont au-deſſus du préjugé qui domine le vulgaire à ce ſujet, tandis que les tiſannes & les potions ſont multipliées à l'infini.

Dans les maladies chroniques, la reſſemblance du régime n'eſt pas moins étonnante, ni par conſéquent l'effet qu'on en attend moins indifférent. De vingt malades, on peut aſſurer que dix-huit mangent les mêmes choſes : quelle

que ſoit la différence des maladies, il n'y en a, pour ainſi dire, aucune entre les alimens, ſur-tout dans les hopitaux; on attend tout des boiſſons & des médicamens.

Il arrive le plus ſouvent de là, dans les maladies de la peau, que les alimens ajoutent autant & quelquefois plus de ſubſtances bilieuſes dans le ſang, que les boiſſons n'en peuvent diſſoudre & entraîner, & que les malades reſtent dans le même état; ou, ſi la diète, autre abus dans les maladies chroniques, les prive tout-à-fait d'alimens, les boiſſons énervent les organes qui ne ſont point avivés par un nouveau chyle, & altèrent les fonctions.

Il ne s'agit donc de rien moins en premier lieu, que de changer totalement la conſtitution du ſang, de dépouiller cette liqueur des ſubſtances bilieuſes étran-

gères qu'elle contient, d'en circonscrire le cours dans les vaisseaux que la nature a destiné à cet usage, & de tarir par là la source des humeurs qui vont altérer la peau. Le plus actif des remèdes que ces indications exigent est un régime différent de celui qui a favorisé la maladie, le régime végétal, que l'expérience rend recommandable, & un choix éclairé parmi les substances qui paroissent convenables.

Quoiqu'il suffise à la rigueur de mettre les personnes pléthoriques bilieuses à la nourriture des anciens peuples vigoureux & sains, chaque saison, comme je l'ai déjà remarqué, apporte une grande différence dans les productions de la terre. Les productions récentes étant beaucoup préférables, la saison de l'été est aussi beaucoup plus propre à la guérison des

maladies de la peau, auxquelles l'air tempéré n'eſt pas non plus indifférent.

Je ne me propoſe pas de faire la nomenclature des alimens qui méritent la préférence dans le régime que les maladies de peau exigent; ils conviennent tous ſuivant une gradation, à la tête de laquelle on doit mettre les légumes les plus aqueux. Ceux que l'on mange cruds ſont donc les plus ſalutaires à cauſe de la plus grande quantité d'eau qu'ils contiennent, comme les racines de radis ou les petites raves, le melon, la ſalade, & ſur-tout les fruits que chaque ſaiſon procure.

Les fruits ſeuls compoſent une excellente pharmacie, qui pourroit quelquefois ſuffire à la guériſon des maladies de la peau les plus invétérées, s'il n'y avoit pas des préjugés abſurdes contraires à

leur uſage. On trouveroit les fruits acides, les fruits vineux, les fruits ſavoneux, les fruits mucilagineux, les fruits amers, les fruits huileux, les fruits farineux, les fruits acerbes, les fruits aſtringens, &c. qui conviennent chacun en particulier plutôt à une maladie qu'à une autre. Peut-être ces productions précieuſes ſont-elles rangées par la nature dans un ordre ſuivant lequel elles ſe ſuccèdent conformément aux beſoins de l'économie animale, & conviennent toutes ſucceſſivement.

Je n'avois pas été ſurpris de voir des maladies de peau graves parmi les marins, claſſe d'hommes tout-à-fait privés des productions récentes de la terre, & dans des provinces où les fruits ſont rares, & où les malades, auxquels ils ſeroient néceſſaires, ſont pauvres; mais je n'aurois pas voulu croire, avant de

l'avoir vu, que la plupart des particuliers aisés éprouvoient, à Paris, la même privation, par l'effet d'un préjugé funeste, aussi pernicieux que la misère. Ce préjugé fait attribuer aux fruits cruds des qualités malfaisantes; de sorte que non-seulement on se prive des effets salutaires qu'on devroit en retirer même en bonne santé; mais on leur préfère encore, dans tous les temps, les mets de viandes auxquels on s'est habitué pendant l'hiver, & qui deviennent par l'usage continuel qu'on en fait, des sources de maladies de peau.

Les plus salutaires d'entre les fruits sont les fraises & les cerises en été, les pêches, les poires fondantes, & quelques prunes en automne, & en hiver les bonnes pommes. Les fraises ordinaires de France ont un peu dégénéré par la culture; elles sont devenues fades;

il faut y ajouter du ſucre & du jus de citron pour leur reſtituer les principes dont elles ſont dépourvues, & qu'on retrouve encore dans les fraiſes incultes des forêts. Je voudrois auſſi que les malades intervertîſſent l'ordre du ſervice de leurs tables, & qu'ils commençaſſent par les fruits ou la ſalade (comme ſont les Flamands), afin de diſpoſer favorablement les organes de la digeſtion, & ſur-tout ceux qui filtrent la bile.

Le raiſin en automne offre une autre reſſource excellente; mais l'uſage a beſoin d'en être réglé avec diſcernement à cauſe des inconvéniens qui pourroient réſulter de l'excès ou de la mauvaiſe application de ce fruit. Par exemple les raiſins conſervés après l'époque de leur maturité, deviennent aſtringens à meſure qu'ils ſe déſſèchent, & ne peuvent plus remplir le but que l'on avoit eu de les

employer dans le temps qu'ils contenoient un ſuc fondant & évacuant. Il n'en eſt pas de même des pommes ; ce n'eſt qu'après leur maturité que les pommes, bien conſervées, développent des propriétés admirables, qui en font non-ſeulement une excellente nourriture, mais encore un remède précieux.

Je ne connois aucune ſubſtance douée d'une manière auſſi avantageuſe des vertus fondante, ſtimulante, & évacuante, que les pommes crues ; c'eſt un vrai ſpécifique dans tous les engorgemens des inteſtins. Le ſuc en eſt très-apéritif & pouſſe conſidérablement par les urines, la pulpe qui eſt, comme je l'ai dit, un excellent aliment, s'amalgame avec les humeurs engorgées & les détache, l'air fixe qui y eſt conſidérable, redonne le reſſort aux inteſtins qui l'avoient perdu ; l'eſtomac n'en eſt jamais incommodé ;

on trouveroit très-extraordinaires les cures que j'ai obtenues par le moyen de ce fruit, ſi c'étoit ici le lieu de les rapporter : des obſtructions, des hydropiſies, des maladies de langueur de pluſieurs eſpèces n'y ont pas réſiſté.

Cependant le préjugé a pour ainſi dire banni la pomme de nos tables; on en prive ridiculement les enfans que l'inſtinct rend paſſionné pour ce fruit; & l'on y a ſubſtitué preſque par-tout la pomme cuite, c'eſt-à-dire dépouillée de l'air fixe & du ſuc fondant qui la rendoient ſi ſalutaire.

Mais il y a une obſervation importante à faire ſur les fruits; c'eſt qu'autant ils ſont ſalutaires en général, autant ils peuvent nuire, ſoit par leur diſpoſition à la fermentation, ſoit par leur corruption, pour peu qu'on ſe trompe dans le choix. Ils ſont preſque toujours altérés

de l'une ou l'autre de ces manières dans les villes où on les tire des marchés après avoir été apportés de loin, avoir séjourné long-temps à l'air détachés de l'arbre, avoir été cueillis le plus souvent avant leur maturité, & avoir attendu l'heure des repas dans des lieux humides. Les fraises, par exemple, ainsi altérées, ne sont plus fermes, mais molles, ni de couleur de rose, mais un peu violettes; elles n'ont plus de parfum; si l'on y faisoit bien attention, & qu'on ne les assaisonnât point de vin ou de sucre, on y découvriroit un goût de pourri; alors elles impriment un sentiment de froid sur l'estomac; leur usage est suivi de lassitudes, d'accablement & de maladies, s'il est long-temps continué.

Le vulgaire qui mange avec avidité & sans choix les fruits, tels qu'ils se présentent, ne se doute seulement pas qu'il

y a autant de différence entre un fruit ſain & un fruit paſſé, qu'entre une viande fraîche & une viande corrompue. Ces remarques ne conviennent pas ſeulement aux perſonnes attaquées de maladies de peau : tout le monde doit en profiter.

Les ceriſes qu'on appelle tournées, & que bien des perſonnes préfèrent aux ceriſes aigres, ſont paſſées à un degré de pourriture ; les abricots muris loin de l'arbre, les pêches, les prunes, les melons, les poires, & les pommes pourries ou gelées, deviennent également pernicieuſes. Eſt-on étonné, après ce que je viens de dire des maladies qui pullulent pendant la ſaiſon des fruits ? On ne devroit pour ainſi dire manger que ceux qu'on auroit cueilli ſoi-même au moment de les manger. Dans la difficulté d'en avoir ainſi, il vaut mieux s'en priver, & s'en

tenir aux légumes qui exigent auſſi à quelques égards, mais moins que les fruits, de l'attention dans le choix.

Boissons.

Les faſtes de la Médecine, où l'on voit à chaque pas la théorie arrêter les progrès de cette ſcience, n'offrent pas moins de remarques intéreſſantes ſur la pratique. Dans chaque ſiècle, pour ainſi dire, un nouveau ſyſtême de traitement a prévalu, & il eſt devenu général par des circonſtances imperceptibles en elles-mêmes, mais dignes d'attention par leurs effets.

La Médecine d'obſervation & l'uſage timide de quelques ſimples, ont ouvert la carrière de l'art de guérir, dans lequel on a vu ſucceſſivement les premiers rangs occupés par les antidotes, les compoſi-

tions

tions royales appelées dans ce temps-là *main des dieux*; les préparations chymiques, & les alexipharmaques, mélanges monstrueux de Botanique & de Chymie, qui n'ont pas joui long-temps des applaudissemens usurpés par leurs sectaires.

Depuis la découverte de la circulation du sang, & que l'Anatomie s'est perfectionnée, il s'est fait je ne sais quelle révolution dans la Médecine, d'où il paroît résulter que presque toutes les incommodités procèdent de tension des solides, d'épaississement des liquides; & en conséquence de cette maxime presqu'universelle, les Médecins ne veulent plus être occupés qu'à délayer, fondre, atténuer, désobstruer, altérer, évacuer, &c. La plupart des remèdes usités ont pris la forme liquide; les boissons sont la base de tous les traitemens.

L'hypothèſe des *acrimonies* eſt ſurvenue dans ce ſyſtême, & il n'a plus été queſtion que d'envelopper les âcres par des boiſſons pour les évacuer enſuite; les maladies de la peau qui paſſent pour être de nature âcre, ont été miſes ſpécialement ſous l'empire des boiſſons; tous les malades en ſont accablés ſans exception; la routine perpétue cette pratique, qui eſt on ne peut pas plus défectueuſe.

On croit donc qu'il ſuffit pour délayer le ſang de beaucoup boire; on juge de cela comme de la méchanique par laquelle on affoiblit la couleur & la conſiſtence de tout liquide auquel on ajoute une portion de liquide plus claire; mais ſi le vaſe qui contient le liquide que l'on veut délayer eſt plein, au point de ne pouvoir plus rien admettre, on aura beau verſer deſſus des liqueurs plus légères,

aucune goutte n'y pénétrera : voilà préciſément ce qui arrive aux boiſſons, au moyen deſquelles on s'obſtine à vouloir remédier à l'épaiſſiſſement ou à l'acrimonie du ſang.

L'obſervation des urines que les boiſſons procurent ſert naturellement à faire voir le peu d'efficacité des boiſſons pour altérer le ſang ; en effet, quand on prend des boiſſons abondantes, on rend peu de temps après beaucoup d'urine, mais une urine limpide, peu ou point chargée des liqueurs qu'on a bues ; quand on s'abſtient de boire, on rend ſouvent la même quantité d'urine, & alors elle eſt fort colorée & chargée de la partie du ſang ſuperflue qu'elle doit évacuer.

C'eſt pourquoi il eſt préférable de ne pas boire dans la plupart des maladies de la peau, & ces maladies ſont préciſément celles dans leſquelles on a cou-

tume de recommander le plus les boiſſons. Que réſulte-t-il de l'uſage de ces liquides? chauds, ils relâchent les membranes & leur ôtent le reſſort propre à expulſer les humeurs bilieuſes par la tranſpiration; chargés de certains ſucs végétaux par l'ébullition, ils portent dans le ſang des ſubſtances qui leur permettent moins de s'imprégner de celles qu'ils y trouveroient; abondans, ils n'opèrent aucune autre dépuration que la leur propre, parce qu'ils ſe préſentent en quantité pour la tranſpiration, & qu'ils occupent entièrement l'organe de cette fonction. Ces raiſons ſont une critique involontaire de la conduite du plus grand nombre des Médecins.

Une autre erreur n'eſt pas moins remarquable, ſi l'on fait attention à la nature des boiſſons uſitées; veut-on, par exemple, délayer le ſang par des bouil-

lons chargés des ſucs des végétaux ? ne voit-on pas qu'alors les urines ne ſont pas plus colorées que ſi l'on n'avoit rien pris, & que les particules colorantes des liqueurs, qu'on a bues, au lieu de ſervir à délayer le ſang, ne ſont propres au contraire qu'à augmenter, en reſtant dans le ſang, l'intenſité de la cauſe que l'on cherchoit à détruire ? Auſſi le meilleur moyen de débarraſſer le ſang des ſubſtances étrangères qui l'épaiſſiſſent, eſt de n'y en point ajouter d'autres, mais d'augmenter les excrétions des humeurs qui viennent du ſang.

Les boiſſons conviennent dans les maladies de la peau après les évacuations convenables, & lorſque le ſang reſte ſurchargé d'une portion de bile viſqueuſe, avec laquelle les autres liqueurs n'ont pas aſſez d'analogie pour les entraîner ; il faut alors choiſir une liqueur

limpide, propre à porter dans le ſang des ſubſtances ſavoneuſes extrêmement diviſées, qui s'amalgament avec la bile & l'entraînent.

Le Commentateur de BOERHAAVE fixe le choix des boiſſons convenables dans la pléthore bilieuſe, en rapportant les ſuccès qu'il a obtenus de l'infuſion *de chiendent* (*WANSWIETEN in aphor.* 950). Les remarques de cet auteur ont, à la vérité, pour objet, les calculs biliaires; mais ſi cette décoction a quelqu'efficacité contre les concrétions calculeuſes de la bile; à plus forte raiſon conviendra-t-elle dans les cas plus ſimples de la ſurabondance des matières bilieuſes, caractériſée par quelque maladie de peau.

L'expérience m'a décidé pour l'infuſion des feuilles ou la décoction des racines de *ſaponaire*, cette plante qui, broyée dans l'eau, forme de la mouſſe

& de l'écume comme le ſavon, enlève les taches des habits, & a pris de là le nom de *ſavonière*. Les auteurs s'accordent à lui trouver la propriété de réſoudre les coagulations de la bile & du ſang, & de guérir la jauniſſe. J'ai auſſi obtenu des ſuccès de la ſimple décoction des herbes potagères qu'on emploie à la cuiſine.

Après l'une ou l'autre de ces boiſſons, ſelon les cas, celle à laquelle on doit donner, avec raiſon, la préférence, ſera la plus aqueuſe, la plus miſcible aux humeurs; l'eau pure eſt d'une efficacité qui la rend recommandable; c'eſt le ſeul ſecours offert aux animaux domeſtiques, que nous expoſons à la pléthore bilieuſe, en les faiſant participer de notre manière de vivre, & ils l'emploient avec ſuccès; la plupart des habitans de la campagne n'en ont pas d'autre, & s'en ſont bien

trouvés dans mille circonſtances où les guériſons dues aux ſources voiſines de leurs habitations, ont procuré à pluſieurs l'honneur d'un culte religieux.

Mais l'uſage de l'eau ou de toute autre boiſſon aqueuſe dans les maladies de la peau, a beſoin d'être rendu efficace par le régime que j'ai preſcrit; autrement il eſt le plus ſouvent pernicieux. Beaucoup de perſonnes attaquées de maladies de peau, ſe condamnent à ne boire que de l'eau pour y remédier, ſans en éprouver d'effet ſalutaire; il ſemble, au contraire, le plus ſouvent que ces maladies en deviennent plus graves & plus opiniâtres. Cela n'eſt pas étonnant, par des raiſons très-aiſées à ſaiſir.

Ne boire que de l'eau & continuer de prendre des alimens abondans en matières réſineuſes & ſulfureuſes, propres à créer beaucoup de bile, c'eſt favoriſer

l'amas de ces matières dans le ſang ; l'eau n'eſt pas propre à en faire la diſſolution dans les organes ; les liqueurs fermentées priſes avec modération conviennent mieux avec le régime animal ; elles diviſent les humeurs & accélèrent les excrétions, principalement la tranſpiration. On peut donc permettre quelquefois le vin dans les maladies de peau ; mais il faut que ce ſoit le plus léger, le moins chargé de tartre ; le vin blanc, à qualités égales, mérite la préférence, juſqu'à ce que la pléthore bilieuſe ſoit détruite.

Les boiſſons froides ſont préférables aux boiſſons chaudes, à raiſon de la propriété que celles-ci ont de relâcher les organes, & de dilater les liquides qu'ils contiennent d'une manière tout-à-fait contraire aux maladies de la peau ; & toutes les fois qu'il eſt poſſible de faire

fléchir le préjugé établi par l'uſage, les alimens froids doivent obtenir la même préférence ſur les alimens chauds, qui ſont peut-être une ſource éloignée des maladies de peau.

Ce que j'ai dit de l'avantage des fruits dans le régime des perſonnes attaquées de maladies de peau, fait aſſez connoître que les boiſſons qu'on peut en retirer doivent être très-ſalutaires. On fait une excellente eau de fraiſe ou de ceriſe, en concaſſant ces fruits, en les mêlant avec de l'eau, en paſſant la liqueur & y ajoutant du ſucre, du citron, quelquefois de l'eau-de-vie, ſuivant les cas. Les pêches, les prunes, & les pommes choiſies, offrent les mêmes reſſources.

Il ne faut pas croire que l'on ne peut retirer les avantages des bons fruits que des fruits eux-mêmes; on a par-tout une production qui peut ſervir à ſuppléer aux

fruits par le choix & par diverſes amalgames conformes aux circonſtances. C'eſt le vin; on peut avec différens vins, le ſucre, le citron, l'orange, la bigarrade, le jus de pommes, de pêches, de prunes, de coing, le vin doux, &c. &c. faire diverſes liqueurs très-agréables, convenables aux maladies de la peau dans les ſaiſons où les fruits n'exiſtent plus, & très-propres à les remplacer. Tandis que les Pharmaciens & les Chymiſtes ſe donnent des peines infinies pour créer des ſecours, les productions de la terre n'en offrent-elles pas plus qu'ils n'en peuvent inventer, & de plus ſalutaires?

Le régime qui eſt, ſans contredit, le ſecours le plus efficace contre les maladies de la peau, n'eſt pas moins ſalutaire aux malades d'eſprit que l'on peut y aſtreindre; mais les maladies de ceux-ci offrent ordinairement des indications

particulières à remplir, plus difficiles à saisir que les autres. Par exemple, dans les cas moins rares qu'on ne pense, où l'imperviation de la semence dans les hommes, & des sucs de la matrice dans les femmes, est la cause des désordres de l'imagination, tous les secours nécessaires aux malades, tirés du régime, ne sont pas à la portée des Médecins, lors même qu'ils sont convaincus de l'indication : & il est aisé de sentir les raisons qui s'opposent à l'usage de ces secours. Il naît de là une réflexion fâcheuse sur les convenances morales, auxquelles il n'est pas possible de ne pas assujettir les convenances physiques au détriment des malades, & au préjudice des progrès de l'art de guérir.

ARTICLE III.

Des Remèdes intérieurs.

On ſait que les remèdes les plus ſalutaires expoſent à des dangers, par la fauſſe application qu'on en fait, & qu'il y auroit de la témérité à faire uſage de ceux que je vais indiquer, ſans être conduit par un Médecin honnête, inſtruit & très-attentif. Je vais cependant faire connoître, autant qu'il ſera en mon pouvoir, les remèdes tant internes qu'externes, auxquels on ne peut ſe diſpenſer d'avoir recours pour guérir les maladies de la peau & celles de l'eſprit. J'aurois ajouté enſuite les formules dont j'ai obtenu le plus de ſuccès, ſi j'avois pu

eſpérer d'inſtruire aſſez les autres pour qu'ils en profitent; mais ces ſuccès dépendent moins de la nature des remèdes que de leur juſte application dans les cas & dans les temps où ils conviennent; ce qu'il n'eſt pas poſſible de communiquer ſans danger.

Les principaux remèdes intérieurs indiqués dans les maladies de la peau, & ceux que l'expérience autoriſe, doivent avoir pour but, 1°. de détruire la pléthore bilieuſe; 2°. de rétablir la ſécrétion de la bile; 3°. de fondre les engorgemens de cette liqueur dans tous les viſcères où elle peut avoir lieu; 4°. de rétablir par là les fonctions de l'économie animale, que les déſordres de la bile avoient dérangées. A l'égard des maladies de peau, compliquées ou entretenues par quelques virus, ſi l'on adminiſtroit inconſidérément les anti-ſcorbutiques ou les anti-

vénériens, avant d'avoir combattu la cauſe eſſentielle de la maladie, c'eſt-à-dire, dégorgé le foie & remédié à la pléthore bilieuſe, on ne feroit que rendre le mal plus grave, & peut-être incurable.

Avant d'entrer en matière ſur le choix des moyens propres à détruire la pléthore bilieuſe, je ne puis paſſer ſous ſilence une remarque que j'ai déjà faite ailleurs, & que j'aime à répéter chaque fois que l'occaſion s'en préſente, comme un hommage à la ſagacité des anciens Médecins : ſous quelque nouveau point de vue qu'on enviſage les maladies, de quelque manière qu'on en raiſonne, d'après les nouvelles découvertes anatomiques & les connoiſſances phyſiologiques; les traitemens qui leur conviennent ſont encore ceux que l'expérience des Anciens a conſacrés; peu de nou-

veaux moyens méritent d'y être ajoutés; aucun n'a obtenu le droit de les ſuppléer. La monotonie apparente des remèdes généraux, dont le choix eſt dirigé par l'expérience, paroîtra toujours mille fois plus ſavante que toutes les découvertes des nouveaux médicamens.

SAIGNÉE.

Toutes les fois que la pléthore bilieuſe eſt conſidérable, & accompagnée, comme il arrive le plus ſouvent, par la pléthore ſanguine, la ſaignée eſt néceſſaire. On reconnoît d'ailleurs que cette évacuation eſt indiqnée quand le pouls eſt grand, plein & lent, ou petit & ſerré; que la peau eſt ſèche & pâle tirant ſur le jaune, tandis que les joues ſont fort colorées; que les membres ſont fatigués, douloureux; qu'on éprouve

des élancemens dans la peau & dans les viſcères, qu'il y a défaut d'appétit, inſomnie, ou propenſion au ſommeil. Ces ſignes annoncent qu'il y a en même-temps pléthore bilieuſe & épaiſſiſſement du ſang, & l'on ſent qu'il n'eſt pas poſſible de délayer une liqueur renfermée ſans en évacuer une partie, pour laiſſer un intervalle qui puiſſe être rempli par une liqueur plus fluide.

Dans le petit nombre des cas où la pléthore bilieuſe exiſte ſeule indépendamment de la ſurabondance du ſang, la ſaignée ſeroit préjudiciable; mais on voit peu de maladies de peau, ſans que le ſang ſoit en même-temps trop riche de partie rouge, & ſurchargé de ſubſtances bilieuſes. Je crois même que l'amas de la bile dans le ſang communique à cette liqueur une

plus grande intenſité dans ſa conſiſtence & dans ſa couleur. Les Médecins qui ont proſcrit juſqu'à préſent la ſaignée du traitement de ces maladies, ou qui n'admettoient cette opération que comme une eſpèce de préparatif bannal aux remèdes qu'ils jugeoient à propos d'employer enſuite, n'avoient que de foibles connoiſſances dans cette partie de l'art de guérir.

Mais il y a beaucoup de nuances dans la pléthore ſanguine, qui ſont au-deſſous de celles qui exigent évidemment la ſaignée; de ſorte que le beſoin de cette évacuation n'étant pas très-ſenſible, on s'en diſpenſe le plus ſouvent dans cette circonſtance; mais auſſi la maladie ne ſe guérit pas: elle perſiſte avec opiniâtreté quelque choſe qu'on y faſſe, juſqu'à ce que l'idée ſe porte enfin vers le ſang,

dont on n'a pas plutôt diminué le volume que le mal tourne à la guériſon, ſi le reſte du traitement l'y conduit.

Les maladies de la peau dans leſquelles le ſang, tel que je l'ai décrit (pag. 229), exige la ſaignée & des ſaignées, ſont toujours mortelles, ſi l'on ſe refuſe à cette évacuation; & quand les malades ont ſuccombé, on croit, ou l'on feint de croire, que la mort a été l'effet du reflux de la matière qui formoit la maladie de la peau. Il n'y a que le défaut de connoiſſances phyſiologiques & l'inſouciance où l'on eſt preſque toujours d'examiner les cadavres, qui aient pu accréditer cette opinion funeſte. La plupart des gens de l'art, préoccupés par cette ſuppoſition, privent les malades d'un ſecours qui eſt le ſeul dont ils puiſſent eſpérer du ſoulagement.

La ſaignée eſt ſur-tout indiſpenſable

dans les perſonnes attaquées de maladies de peau, qui ſont en même-temps ſujettes à des évacuations ſanguines contre nature, comme au ſaignement de nez, aux écoulemens hémorrhoïdaux, aux pertes de la matrice, aux règles fort rapprochées. Je ne conçois pas l'opinion des Médecins qui prétendent qu'il faut reſpecter ces évacuations, les entretenir quand elles exiſtent, les rappeller quand elles ſont ſupprimées. L'expérience démontre qu'elles ſont toutes le ſymptôme de la ſurabondance d'un ſang imprégné de matières bilieuſes & très-épaiſſes.

Au lieu donc de s'en tenir à favoriſer une évacuation qui ne procure qu'un ſoulagement momentané, ne vaut-il pas mieux chercher à détruire la pléthore & l'épaiſſiſſement qui donnent lieu à cette conſtitution ? On tarit, à la vérité, une

évacuation ſalutaire, mais on la tarit ſans danger, en la rendant inutile par la nouvelle conſtitution qu'on donne au ſang.

La quantité du ſang qu'on doit tirer de la veine, n'eſt point, comme on le croit communément, fixée à la meſure que l'habitude a conſacrée; elle doit être proportionnée au degré de la pléthore & de l'épaiſſiſſement qu'on a à détruire. Les petites ſaignées, dans les cas de pléthore conſidérable, ſont preſque inutiles; elles ſont toujours ſans ſuccès, ſi les malades n'éprouvent aucun changement dans leur manière d'être, après avoir été ſaignés.

C'eſt la conſtitution du ſang ſorti de la veine qui doit régler la quantité qu'on doit en évacuer. L'indifférence des gens de l'art, ſoit pour la manière de faire cette évacuation, ſoit pour les motifs de

la répéter, repond bien rarement à l'importance du ſecours qu'on en attend : les Médecins ne devroient jamais ſouffrir qu'elle fût faite hors de leur préſence. Alors les nuances de la conſtitution du ſang qui en détermineroient les évacuations, écarteroient des malades les dangers de la ſaignée faite à contre-temps ou mal exécutée, qui ont décrié mal-à-propos cette opération.

On voit le ſang tiré de la veine plein de matières bilieuſes, tel que je l'ai décrit (page 224), s'il eſt ſorti par une grande ouverture, ſi l'on a eu ſoin de le recevoir dans un vaſe convenable, ſi le malade étoit bien placé, &c. L'ancien uſage établi, de recevoir le ſang dans pluſieurs petits vaſes appellés *palettes*, fournit un moyen de juger la conſtitution du ſang ; mais je préfère une petite écuelle profonde ; les

matières bilieuſes s'y raſſemblent mieux, & le coagulum ſurnage plus facilement dans la ſéroſité, ce qui détermine mieux auſſi les indications.

Plus ce liquide eſt noir & épais en ſortant, moins il faut craindre d'en tirer. On peut pouſſer l'évacuation juſqu'à une livre (à moins que la foibleſſe du malade n'avertiſſe de ceſſer plutôt), c'eſt-à-dire à la huitième partie ou environ de celui que les vaiſſeaux contiendroient dans l'état de ſanté (car dans la pléthore la quantité du ſang eſt beaucoup plus conſidérable). Cette remarque eſt très-importante pour fixer le terme d'une évacuation qui n'eſt jamais indifférente, & écarter la timidité fâcheuſe des gens de l'art qui n'ont pas eu occaſion de s'éclairer par l'obſervation.

Il eſt aſſez ſingulier que dans les cas de pléthore, les forces augmentent or-

dinairement à meſure que l'on diminue la quantité du ſang, juſqu'à ce que de ſuffiſantes évacuations aient rétabli l'équilibre. Cet accroiſſement des forces à chaque ſaignée, lorſqu'on ſait la diſtinguer au travers des influences de la crainte & de la puſillanimité des malades, eſt, après la conſtitution du ſang, un autre ſigne auquel on reconnoît la néceſſité de réitérer cette évacuation, & c'eſt d'après cela qu'on doit y fixer des bornes.

A meſure qu'on a tiré plus de ſang, les qualités vicieuſes de celui qui eſt ſorti de la veine perdent de leur intenſité. Ce n'eſt pas à dire qu'il faille ſaigner juſqu'à ce que le ſang ſoit devenu naturel. Je n'ai jamais ſurmonté la timidité qui m'a éloigné de ce projet; mais après un certain nombre de ſaignées que l'expérience apprend à déterminer, on laiſſe

laiſſe le ſang dans un état qui le rend ſuſceptible d'un changement par lequel le reſte redevient naturel, à l'aide du régime & des autres ſecours convenables.

Mais il eſt eſſentiel de faire de très-grandes ouvertures aux veines pour en évacuer le ſang, avec toutes les ſubſtances épaiſſes dont il eſt compoſé dans les vaiſſeaux. Une petite ouverture ne laiſſe qu'un paſſage étroit à un filet de ſang vermeil, qui n'eſt pas celui qu'il importoit d'évacuer, & la ſaignée non-ſeulement eſt en pure perte, mais elle eſt encore propre à induire en erreur le Médecin qui jugeroit de là que le ſang eſt pur dans les vaiſſeaux; combien cette inadvertance n'a-t-elle pas fait commettre de fautes meurtrières dans les maladies inflammatoires où le ſang des premières ſaignées mal faites eſt quelquefois très-beau, & où il ſe trouve en-

ſuite très-mauvais, ſi l'on fait ouvrir de nouveau la veine d'une étendue proportionnée au liquide qui doit ſortir?

SANG-SUES.

Dans les maladies de la peau de la tête & des extrémités ſupérieures, par exemple, dans quelques couperoſes, les éréſypèles chroniques, la teigne des enfans, & les maladies graves de l'eſprit qui accompagnent celles de la peau, ou qui en ſont les ſuites; il faut la plus grande attention pour bien diſtinguer les ſymptômes qui indiquent la ſaignée du bras, d'avec ceux qui ne peuvent céder qu'à des ſaignées locales & réitérées. Cette diſtinction ne peut être que le fruit d'une longue ſuite d'obſervations.

Il y a dans ces cas des ſignes certains qui font reconnoître que le ſang porté

à la tête par les artères, en revient plus difficilement par les veines, qu'il s'engorge alors dans les petits vaiſſeaux, & que c'eſt par conſéquent aux petits vaiſſeaux ſeulement qu'il importe de procurer du dégagement. Les évacuations du ſang par des ouvertures aux veines, n'ont point alors le ſuccès qu'on auroit cru pouvoir en attendre ; & ce n'eſt que par le moyen des ſang-ſues appliquées pluſieurs fois aux tempes, deſſous les oreilles, & au cou, qu'on vient à bout de détruire l'engorgement local, après que les ſaignées du bras ou du pied ont détruit ſuffiſamment la pléthore générale.

On remarque ſur-tout une eſpèce de ſympathie entre l'état des veines hémorrhoïdales, & la plupart des maladies de la peau & de l'eſprit ; ſi ces veines ſont gonflées, peſantes, douloureuſes, ſi on

y reſſent des élancemens, qu'il en ſuinte une humeur rouſſâtre ou du ſang, & qu'on ait en même-temps quelque maladie de peau, il faut avoir recours aux ſang-ſues appliquées au fondement, & les réitérer juſqu'à ce qu'on apperçoive quelque changement favorable dans les maladies. Les plus communes de celles qui ont un rapport évident avec les hémorrhoïdes, ſont les boutons dans le nez, ſous le menton, & au viſage, la couperoſe, & les éréſipèles chroniques aux jambes. Ces maladies, & quelques autres, ſont ſi évidemment relatives à l'état des veines hémorrhoïdales, que quand même ces veines ne ſeroient ni gonflées, ni douloureuſes, il faudroit toujours avoir recours aux ſang-ſues appliquées dans leur voiſinage pour les détruire. Aucun autre ſecours, pas même les ſaignées du bras, ne peuvent avoir le même ſuccès.

A conſidéret la choſe de près, il ſemble que les veines du bas-ventre, & particulièrement les hémorrhoïdales, ſoient deſtinées à recevoir & à garder, comme en dépôt, une grande partie de ſang ſuperflu à la circulation & à la nutrition; & que le ſang contenu dans ces vaiſſeaux s'altère par le voiſinage des matières fécales dans certains ſujets, où ces organes ont apparemment une conformation particulière & extraordinaire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſang évacué par les ſang-ſues, dans les perſonnes qui ont des maladies de la peau ou de l'eſprit, eſt fort noir, qu'il ſort en très-grande abondance, tandis qu'il eſt rouge, clair, & qu'il en ſort peu des perſonnes à qui on applique les ſang-ſues aux mêmes endroits pour d'autres maladies, ou en d'autres endroits pour les mêmes maladies, ou à ces mêmes

endroits, après que ces maladies ſont détruites.

La ſaignée, par le moyen des ſang-ſues appliquées à propos, outre l'avantage qu'elle offre d'évacuer le ſang immédiatement des endroits où il eſt ſurabondant, en a encore un plus grand, c'eſt celui de n'évacuer que le ſuperflu de cette liqueur. Vous mettez ſix, douze ſang-ſues à une partie qui n'eſt pas ſurchargée de ſang; à peine ces inſectes ſe rempliſſent-ils; dès qu'ils ont un peu groſſi, ils ſe détachent, tombent, & l'évacuation finit là; mais quand il y a beaucoup de ſang à évacuer, la ſaignée ſurpaſſe ſouvent celle du bras ou du pied, & le fruit en eſt alors ſingulièrement avantageux. Je ne connois pas de remède plus efficace contre la coupe-roſe, que l'application des ſang-ſues au fondement, réitérée pluſieurs fois, tant

que ces insectes procurent une évacuation considérable. Je suis persuadé que, dans ces maladies, c'est le sang rejeté hors des routes de la circulation dans les veines du bas-ventre, & sur-tout dans les hémorrhoïdales, qui reflue de temps en temps dans le sang, se porte au visage & y entretient les éruptions, ou les reproduit après qu'on avoit réussi à les dissiper.

Mais on ne doit avoir recours aux sang-sues, que lorsque le sang, tiré de la veine des malades, n'est plus ou presque plus différent du sang d'une personne saine, & que les maladies de la peau paroissent cependant opiniâtres. On est quelquefois averti de l'utilité de ce secours par des maux de gorge habituels, par la rougeur extraordinaire de la langue & des yeux, par des boutons aux fesses, aux cuisses, & aux extrémi-

tés inférieures, par des vertiges, des étourdiſſemens, des défaillances, par le gonflement & la couleur violette foncée des veines qui paroiſſent entre le nez & le grand angle de l'œil, par une peſanteur dans le bas-ventre, quelquefois accompagnée de douleurs au fondement, & ſur-tout par les redoublemens des maladies de peau.

Les Médecins comptent ordinairement trop ſur l'évacuation des règles des femmes pour débarraſſer le bas-ventre du ſang ſuperflu; ils ne font pas attention que la ſurcharge de la matrice, uniquement relative à la génération, n'empêche pas celle des vaiſſeaux du bas-ventre, que les femmes ont communs avec les hommes. Je veux faire ſentir par là que l'application des ſang-ſues au fondement convient aux femmes comme aux hommes dans les maladies de la peau

qui indiquent cette évacuation, quoique les règles ſoient en bon état; que la négligence ou la pudeur mal entendue, qui éloignent les femmes de cette opération, ſont les cauſes les plus communes de la durée de leurs maladies de peau, & que pluſieurs autres maladies, qui tiennent à l'état du bas-ventre, ne peuvent être guéries que par ce moyen.

Émétique.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le ſang tiré de la veine des malades, eſt un ſigne qui indique le remède qu'on doit faire ſuccéder à la ſaignée : je veux parler de la bile qui couvre la ſuperficie du coagulum, & qui teint en jaune la ſéroſité dont il eſt environné. Alors l'émétique, placé à propos, en donnant des convulſions à l'eſtomac & au diaphragme,

excite une compreſſion de la véſicule du fiel, d'où il réſulte une évacuation plus ou moins conſidérable de la liqueur que cette poche contient. Je donne ce remède avec le plus de ſuccès deux heures après la ſaignée, avant qu'une partie de la bile voiſine de la véſicule, ait repris la route de la circulation pour remplacer le ſang évacué.

Il arrive de là, qu'après l'émétique, une partie des ſubſtances bilieuſes qui reſtoient ſurabondantes dans le ſang, eſt promptement portée vers les vaiſſeaux biliaires pour remplacer la bile qui a été évacuée, que les vaiſſeaux ſanguins ſe débarraſſent de ces ſubſtances étrangères, que le ſang par conſéquent ſe purifie, & qu'il peut alors redevenir lui-même à l'aide du régime & des remèdes convenables.

Ce n'eſt pas la plus grande quantité

de l'émétique qui fait le mieux vomir ; c'eſt la préciſion dans la manière de l'adminiſtrer, la précipitation dans l'uſage de l'eau tiède après l'avoir pris, la quantité de cette eau & le courage de ne pas ceſſer d'en boire coup ſur coup, juſqu'à ce que l'eſtomac, ne pouvant pas la tranſmettre aux inteſtins, ſoit forcé de la rejetter par en haut. Ce travail, qui eſt un peu fatiguant à la vérité, ne manque preſque jamais de débarraſſer la véſicule du fiel de la bile ſurabondante qu'elle contient, & de faire dans ce viſcère une place, pour recevoir celle dont le ſang tend à ſe débarraſſer.

Il conviendroit auſſi, comme je l'ai dit à l'égard de la ſaignée, de ne jamais preſcrire l'émétique ſans être témoin de ſon opération ; c'eſt par cette attention auprès des malades, que j'ai

reconnu les obſtacles qui rendent le plus ſouvent ce remède infructueux. Lorſqu'un Médecin a ordonné l'émétique dans une maladie qui exigeoit le vomiſſement, il croit avoit tout fait; mais s'il arrive, comme il eſt fort ordinaire, que les malades, peu au fait de la manière utile de prendre cette liqueur, rebutés par la fadeur qu'elle laiſſe dans les organes de la digeſtion, fatigués par des efforts impuiſſans pour vomir, ou la prennent trop précipitament, ou en écartent trop les doſes, ou ne ſurmontent pas leur répugnance pour l'eau tiède & négligent de boire; le remède manque ſon opération; il n'excite que de légères nauſées; il fatigue par la longueur du travail de l'eſtomac, & y cauſe des douleurs; ce viſcère n'eſt pas aſſez diſtendu pour comprimer la véſicule du fiel; il ne rejette que l'eau qu'on a bue;

la bile reſte ; on ſe perſuade qu'il n'y en avoit point trop ; bien des Médecins ſont de cet avis ; cependant les ſymptômes des maladies perſiſtent, ils deviennent plus graves, ſur-tout ſi l'on paſſe aux purgatifs, comme c'eſt la routine, immédiatement après avoir fait prendre l'émétique, quoique ce remède n'ait point fait deſcendre la bile dans les inteſtins ; au lieu d'avoir ſoulagé ſon malade, on l'a accablé, & l'on attribue à d'autres cauſes qu'à la bile les accidents qui ſubſiſtent opiniâtrément & qui s'aggravent ; enfin, la bile qu'on croit avoir évacuée, ou dont on n'a pas cru la préſence nuiſible parce qu'elle a réſiſté à l'émétique, fait des ravages prodigieux. Dans les maladies bilieuſes ſur-tout, & les dyſſenteries, c'eſt une remarque fâcheuſe & certaine, que les malades ſont ſouvent, très-ſouvent traînés au tom-

beau par la ſeule ſécurité des Médecins ſur l'effet des émétiques preſcrits ſagement & mal adminiſtrés.

On ſent que plus un tel remède étoit néceſſaire, plus une telle ſécurité doit être dangereuſe. Toutes les fois que les ſymptômes d'une maladie qui avoient indiqué l'émétique, ſurvivent pour ainſi dire à l'effet de ce remède, il faut le réitérer, mais avec les précautions convenables. Cet objet eſt, à mon ſentiment, ſi important dans toutes les maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, que je ſuis certain d'éveiller l'attention des médecins ſur l'état des malades mal émétiſés, de les faire convenir que la négligence à cet égard rend bien des maladies mortelles ou incurables, & d'en déterminer quelques-uns à donner eux-mêmes l'émétique toutes les fois qu'ils ont à craindre que ce remède ne rempliſſe pas

ſon but hors de leur préſence. Les précautions relatives à l'uſage de l'émétique ſont connues de tous les gens de l'art; il ne faut que s'oppoſer à ce que le préjugé, de fauſſes craintes, ou des complaiſances les faſſent négliger.

Bien des perſonnes font des objections à la propoſition de l'émétique, & quoiqu'elles ne ſoient pas fondées, il faut s'occuper de les détruire, ſi l'on a à cœur la guériſon de ſes malades; on peut y réuſſir en peu de mots. La plupart des malades objectent que l'émétique attaque les nerfs ou détruit l'eſtomac. Ces objections ſont tout-à-fait dénuées de fondement: ſi les malades avoient effectivement des nerfs irritables dans l'eſtomac où l'action de l'émétique a lieu excluſivement, l'irritabilité prétendue des nerfs ne ſeroit qu'un motif de plus pour décider à preſcrire ce remède, afin d'enlever

la bile, qui eſt le plus puiſſant de tous les agens d'irritation.

On a ſouvent beſoin de donner pluſieurs fois l'émétique dans les maladies de peau, accompagnées de pléthore bilieuſe locale dans le foie, c'eſt-à-dire de réitérer ce remède à des intervalles convenables autant de fois qu'il eſt poſſible, afin d'extraire par ce moyen une partie de la bile du ſang affluante dans la véſicule du fiel; mais c'eſt un préjugé de craindre de réitérer l'émétique chaque fois que l'évacuation de la bile eſt indiquée. Lors même que ce remède n'évacue point de bile, l'effet en eſt encore ſalutaire; en ce qu'il donne une ſecouſſe qui enlève des glaires de l'eſtomac, qu'il débouche l'orifice du canal cholédoque, & qu'il facilite par là l'écoulement de la bile dans le duodénum, d'où les bonnes digeſtions dépendent. En

général, un ſigne preſque certain de la ſurabondance de la bile & du beſoin qu'on a d'un émétique, eſt la triſteſſe, la diſpoſition à ſe fâcher, à pleurer, l'humeur mélancolique, taciturne & triſte, quoiqu'on n'ait d'ailleurs aucun motif de chagrin fondé.

J'ai parlé ailleurs (p. 322), d'un malade fort pléthorique bilieux, à qui j'ai donné onze fois l'émétique dans l'eſpace de deux mois, & qui a rendu, chaque fois, par le vomiſſement, une bile verdâtre, toujours moins abondante & moins colorée à chaque évacuation. Le douzième émétique n'ayant plus fait rendre de bile, a été le ſignal d'une guériſon prochaine.

Il arrive quelquefois que quand la pléthore bilieuſe eſt conſidérable & ancienne, les malades n'évacuent point du tout de bile au commencement, parce

que le canal cholédoque eſt obſtrué par cette liqueur ; il faut alors amollir ce canal par des boiſſons analogues & par des huileux, en attendant la bile qui viendra infailliblement. La malade dont j'ai rapporté l'hiſtoire, (p. 147), n'a vomi la bile qu'au dixième émétique.

Mais ſi le foie étoit altéré, les canaux biliaires oblitérés, & que l'émétique n'évacuât point de bile, il faudroit alors tout attendre du régime, dont les effets ſeroient non-ſeulement plus lents, mais encore ſouvent infructueux.

Purgatifs.

Les purgatifs ne rempliſſent pas la même indication que l'émétique ; ils ont plutôt un but oppoſé à ce qu'exige la pléthore bilieuſe ; ils n'évacuent point la bile de la véſicule, puiſqu'elle n'eſt point à leur portée ; ils entraînent beaucoup de ſéroſités, & font par conſéquent que les matières bilieuſes acquièrent encore plus d'énergie ; ils ſont eux-mêmes, pour la partie qui paſſe dans le ſang, des ſources fécondes de ces matières qui s'identifient avec celles dont le ſang eſt ſurchargé. On voit communément la pléthore bilieuſe conſidérable chez les ſujets qui abuſent des purgatifs, & les maladies de la peau s'aggraver, devenir plus rébelles par leur uſage. Alors le foie ne tarde pas à être obſtrué ou

abſcédé ; & la jauniſſe, l'hydropiſie, la cachexie en ſont les ſuites.

La pratique de la Médecine n'offre nulle part des erreurs auſſi remarquables que dans l'uſage, ou plutôt l'abus exceſſif des purgatifs. Ces remèdes ne ſont plus pour ainſi dire que les inſtrumens dangereux d'une routine groſſière & téméraire, dont on ſe ſert au haſard, comme ſi l'on n'avoit aucune connoiſſance des fonctions des inteſtins, ni de leurs rapports intimes avec celles des autres organes, ni de l'action particulière des remèdes dont on accable ces viſcères.

Comment, en examinant ſeulement l'uniformité des purgatifs, n'eſt-on pas convaincu de l'abus qu'on en fait? Quoi, tous ou preſque tous les malades auroient beſoin d'être purgés en lavage, comme on purge ordinairement, & de

boire énormément par deſſus chaque purgatif? Cette manière de purger peut quelquſois convenir à des inteſtins tendus & deſſéchés; mais eſt-il poſſible que la même méthode ſoit convenable à des inteſtins relâchés & ſurchargés d'humide? On n'a cependant jamais élevé le moindre doute ſur ce ſujet.

On doit peut-être employer les purgatifs relâchans dans les maladies aigües où il y a trop de reſſort; mais fera-t-on de même, avec raiſon, dans les maladies chroniques où le reſſort manque? Doit-on purger de la même manière les perſonnes malades ou celles qui, quoique tourmentées par des maladies de peau, jouiſſent à tout autre égard d'une ſanté parfaite? Non, ſans doute, & l'expérience apprend que les purgatifs uſités ne font alors que communiquer aux inteſtins un relâchement, plus propre à

augmenter les maladies de peau ou d'esprit, & à les prolonger, qu'à les guérir.

Le but des purgatifs dans ces maladies ne doit être que de faire descendre, en peu de temps, les matières fécales des intestins grêles dans les gros intestins; & les relâchans s'opposent à cette descente, en diminuant le ressort des organes : c'est pourquoi il faut y employer des purgatifs toniques, qui portent au commencement de la colonne intestinale un stimulant léger, propre à précipiter les matières qu'elle contient vers le bas. L'huile d'amandes douces, le jus de citron, le vin cuit, l'eau salée, le quinquina mâché, l'élexir de *stougton*, celui *de longue vie*, la *teinture sacrée*, l'eau froide bue sur un morceau de rhubarbe, différens fruits, la diète, sont les meilleurs purgatifs dans les maladies de la peau ou de l'esprit; celle-ci est en-

core le meilleur de tous; plus elle eſt ſévère, moins on a beſoin d'aides actifs pour évacuer.

Je ne doute plus qu'il n'y ait, comme je l'ai obſervé, des dartres occaſionnées par des engorgemens de matières fécales dans les inteſtins; que des parcelles de ces matières paſſent avec le chyle dans les veines lactées, ſe mêlent au ſang, & altèrent enſuite la peau pour ſe faire une iſſue; voyez ce que j'ai dit à ce ſujet en traitant des dartres entretenues par un foyer dans les inteſtins (pag. 199). J'ai vu des malades de la peau dont l'haleine & la ſueur avoient une odeur de matières fécales très-développée. Ce ſymptôme peu commun, à la vérité, parmi nous, eſt preſque toujours un de ceux des dartres des Nègres, qui participent de la lèpre.

Dans ces conjonctures, les purgatifs

ſont indiſpenſables ; mais le choix de ceux qui conviennent, n'eſt pas indifférent. Il faut qu'ils ne relâchent point, qu'ils n'irritent point, qu'ils diviſent & évacuent les matières contenues, ſans pour ainſi dire toucher aux parties contenantes, du moins ſans y faire aucune impreſſion fâcheuſe.

L'abus le plus général & le plus condamnable des purgatifs dans les maladies de la peau, conſiſte dans le but que l'on ſe propſe en les employant, de corriger par ces remèdes l'âcreté du ſang & des humeurs ; c'eſt une abſurdité qui ne peut venir à l'eſprit que lorſqu'on ignore aſſez la matière médicale pour ne pas reconnoître dans la portion des purgatifs qui paſſe dans le ſang une ſource féconde d'humeurs âcres (voyez p. 439). Que ſeroient ces humeurs âcres, & que peut-on entendre par là, ſi ce n'eſt la

portion des matières fécales, dont je viens de parler, introduites dans le sang?

C'est donc vers le but de détruire, non-seulement ces matières dans la partie du canal intestinal qu'elles occupent, mais encore ce qui en a passé dans le sang, qu'il faut diriger les purgatifs. Lorsqu'on a satisfait à ces deux indications, qui exigent beaucoup de temps & de précautions, il reste encore à en empêcher le retour auquel les organes demeurent toujours disposés. On y réussit par le moyen des substances agglutinatives que l'on conduit dans les intestins pour boucher les villi & s'opposer par là au passage de nouvelles matières fécales. Avant que le hasard m'eût fait découvrir le moyen de remplir cette indication essentielle, mes espérances de guérison avoient été souvent trompées.

EXERCICE.

C'eſt une choſe aſſez ſingulière d'entendre la plupart des perſonnes ſoutenir qu'elles prennent beaucoup d'exercice, parce qu'elles agitent mollement leurs jambes à la promenade; encore ſont-elles ſi peu accoutumées à ce ſimulacre de mouvement, qu'elles ſe plaignent ſouvent d'en être excédées. Il ne faut pas ſe figurer que les femmes ſoient les ſeules abandonnées à cet excès de molleſſe, il y a une quantité d'hommes qui ne ſont pas moins oiſifs, & qu'il eſt très-difficile de décider à prendre réellement de l'exercice.

Pour s'exercer, il faut que le mouvement ait lieu dans toutes les parties qui en ſont ſuſceptibles; que la poitrine ſe dilate au-delà du terme ordinaire de ſes

dilatations pendant le repos ; que tous les muſcles atteignent le dernier degré de leurs extenſions & contractions : que la force ſoit par conſéquent de la partie, & qu'elle jouiſſe de tous ſes développemens ; que par ces moyens les inteſtins aient un mouvement plus vif, qui perfectionne plus promptement la digeſtion & la nutrition, & qu'enfin les évacuations, principalement la tranſpiration, ſoient parfaites & qu'elles ſe faſſent dans leur temps.

Voilà l'exercice que les Médecins devroient recommander aux perſonnes qui ont la faculté de leurs membres, au lieu d'obéir, pour ainſi dire, comme ils font pour la plupart, aux habitudes des malades, & de s'accoutumer à prendre pour de l'exercice ce qui ſe paſſe pour ainſi dire ſans mouvement.

Il eſt incroyable à quel point l'homme

peut abuſer de ſes facultés phyſiques, ſans dépraver ſon organiſation comme il ſembleroit devoir arriver d'après ſon inſtitution naturelle. On eſt ſtupéfait d'étonnement quand on conſidère, avec attention que l'homme & la femme étant nés pour ſe procurer leur ſubſiſtance par les travaux du corps, qui étoient en même-temps indiſpenſables à leur ſanté, peuvent languir dans une inaction totale ſans périr. Il eſt vrai qu'on ne fait attention qu'à la portion vivante de l'eſpèce humaine, & que les victimes innombrables du défaut d'exercice ne fixent point les regards; mais de tous les abus que l'homme puiſſe commettre en intervertiſſant l'uſage des facultés qu'il a reçues de la nature, celui qui me paroît le plus ſurprenant, eſt de s'abſtenir de l'exercice, ſans être réduit à l'état de mort.

Comment peut-on ſe diſpenſer de prendre tous les jours de l'exercice, tandis qu'on mange tous les jours, que le mouvement de toutes les parties du corps eſt auſſi néceſſaire pour digérer que celui des mâchoires pour préparer les ſubſtances deſtinées à la digeſtion, & ſurtout tandis que des tables ſplendides n'offrent plus que des mets ſurchargés de ſucs ſuſceptibles de corruption, qui exigeroient un double exercice pour être digérés ſans danger.

Parmi les victimes échappées à la mort, que le défaut d'exercice ſembleroit devoir rendre inévitable, les perſonnes attaquées de maladies de peau, ſont placées au premier rang dans les obſervations des Médecins judicieux; auſſi l'exercice ſe préſente-t-il dans le même ordre parmi les remèdes néceſſaires à la guériſon de ces maladies. Il

ne ſuffit pas, comme je viens de le dire, de marcher pour exercer le corps, il faudroit courir, ſauter, travailler comme la préſence des organes deſtinés à la courſe, au travail l'indiquent, & toujours en plein air, comme font les habitans de la campagne, que l'exercice ſeul, ſans doute, préſerve des maladies de la peau, & de beaucoup d'autres. Je ſais bien que mille obſtacles nés de la conſtitution politique, s'oppoſent à ce remède, que le préjugé même empêche de convenir de ſon efficacité, & que la voix du plus grand nombre s'élève pour trouver extraordinaires, ridicules peut-être, les conſeils d'un Médecin qui contrarient le penchant univerſel pour la pareſſe; mais je parle aux malades qui veulent guérir & non pas aux perſonnes qui préfèrent reſter malades plutôt que s'aſtreindre à aucun changement dans leur manière d'exiſter.

Air.

Ce qu'il y a de plus pernicieux pour les malades après le défaut d'exercice, eſt l'air renfermé des appartemens échauffés par le feu des cheminées, par la lumière des bougies, & altéré par les tranſpirations de beaucoup de perſonnes raſſemblées. De là vient que les maladies de peau des perſonnes ſédentaires, & livrées au luxe des ſociétés, ſont les plus difficiles à déraciner. Les ſpectacles & les ſoupers ſont ſur-tout des objets d'un tourment perpétuel pour les Médecins qui ambitionnent de guérir, tandis que les malades n'imaginent pas que ce ſoit là des obſtacles à leur guériſon, ou qu'ils feignent de n'en rien croire pour n'éprouver aucune privation.

Il ne falloit plus qu'un prétexte aux

malades pour autoriſer leur pareſſe & ſe diſpenſer de l'exercice; c'étoit de ſuppoſer l'air pernicieux à leur ſanté; ils l'ont trouvé; ils ont trouvé des Médecins qui ont accrédité cette erreur, qui l'ont fait naître, & les obſtacles à la guériſon des maladies de la peau, & de beaucoup d'autres maladies auxquelles l'exercice convient, ont encore augmenté.

LAVEMENS.

C'eſt par le moyen de l'exercice que le réſidu des alimens eſt déterminé à gliſſer dans les gros inteſtins pour être rejetté par l'anus, & la conſtipation eſt l'effet néceſſaire de l'inaction. Il réſulte de la conſtipation des incommodités aſſez graves : des bouffées de chaleur au viſage, des indigeſtions, le défaut d'appétit, l'inſomnie, des chaleurs brûlantes dans

les mains & à la plante des pieds, des étourdiſſemens, des palpitations, des défaillances, des mouvemens extraordinaires, qu'il a plu à quelques Médecins d'appeller, on ne ſait pour quoi, *maux de nerfs* (pag. 258); il s'enſuit auſſi des vapeurs & d'autres maladies de l'eſprit.

On a imaginé pluſieurs moyens de remédier à ce ſymptôme fâcheux, non-ſeulement dans les maladies de la peau, mais encore dans beaucoup d'autres maladies; les principaux ſont les purgatifs dont j'ai parlé plus haut, & les lavemens; s'il y a quelques cas où ceux-ci peuvent être ſalutaires, il n'en eſt pas moins certain qu'ils ont ſouvent l'effet le plus pernicieux. On ne ſauroit trop s'élever contre le préjugé & l'habitude qui en ont fait un remède preſqu'univerſel.

Ces remèdes, que l'on croit indiqués dans tous les cas où le ventre rallentit ſes fonctions, augmentent encore la conſtipation qui a preſque toujours lieu avec les maladies de la peau; ils ôtent le reſſort à la petite portion des inteſtins que l'injection humecte habituellement; ils ne peuvent rien ſur les matières fécales accumulées plus haut; ils contribuent au contraire à en rallentir la marche progreſſive; ils font même quelquefois rétrograder ces matières, en les ſoulevant par la vapeur qu'ils fourniſſent; ils envoient alors des bouffées de chaleur au viſage qui irritent les dartres de cette partie. Plus les malades abuſent des lavemens, plus ils ſont conſtipés, & plus les maladies de peau, principalement la couperoſe, deviennent profondes & rébelles.

Il y a cependant des maladies de

peau, telles que celles qui dépendent de l'embarras des inteſtins (pag. 199), & qui ſont accompagnées de mélancolie ou d'autres affections morales, à la guériſon deſquelles on doit concourir par le moyen des lavemens. J'ai vu, avec ſatisfaction, ma pratique, à cet égard, d'accord avec celle du docteur KAMPF, Médecin allemand, qui a publié, l'an paſſé, un bon *Traité de l'hypochondrie*, où il prétend avoir découvert la cauſe de cette maladie dans des *infarctus* (obſtructions) des inteſtins. Un grand nombre de plantes de différentes claſſes, & beaucoup d'autres ſubſtances, fourniſſent différentes eſpèces de lavemens convenables dans chaque circonſtance, qui ne peut être déterminée que par la connoiſſance des matières fécales.

BAINS.

Ce ſecours eſt encore une étrange ſource d'abus dans le traitement des maladies de la peau ; en général, on ne peut le regarder comme un moyen de guérir ces maladies : des malades parlent quelquefois d'avoir pris pluſieurs centaines de bains ſans ſuccès : des maladies de peau ſont devenues plus graves par l'effet du bain. Ce remède ne peut convenir qu'après la guériſon, pour maintenir l'équilibre que le traitement aura rétabli, & détourner la même affluence d'humeurs à la peau, à laquelle les ſujets dartreux conſervent toujours quelque diſpoſition.

L'abus des bains pendant les maladies de la peau eſt ſur-tout remarquable, lorſqu'on les prend chauds. La chaleur de l'eau dilate le ſang & les autres humeurs, tandis

tandis qu'il faudroit plutôt les reſtreindre s'il étoit poſſible, & que cette dilatation, proportionnée à celle de la liqueur du thermomètre qui s'élève dans la même eau, jette une portion des humeurs dilatées hors de la peau ſous l'épiderme. De ſorte que le bain chaud entretient preſque toujours les maladies de la peau, & qu'il en fait quelquefois naître. La couperoſe a été ſouvent l'effet du bain, pendant le traitement des dartres pour leſquelles on a employé les bains chauds; c'eſt une eſpèce d'écume du ſang, qui devient enſuite très-difficile à tarir.

Il n'y a donc que le bain froid qui puiſſe être ſalutaire aux perſonnes attaquées de maladies de peau; mais je me hâte de détourner les malades qui portent tout à l'excès, d'employer ce remède avec auſſi peu de ménagemens qu'on l'a employé pendant quelques an-

nées contre les prétendues maladies de nerfs. Combien le ſyſtême abſurde par lequel ce remède a été accrédité n'a-t-il pas fait de victimes !

Le bain froid ne peut convenir dans les maladies de la peau, que dans les ſaiſons où l'eau naturelle eſt à la portée des ſenſations des malades, comme pendant la fin du printemps, tout l'été, & le commencement de l'automne ; un long ſéjour dans l'eau eſt même inutile, quoique l'uſage ait prévalu d'y reſter une heure ou deux ; il ſuffit de s'y plonger & d'y être pendant quelques minutes ; on s'y frotte toutes les parties mouillées avec la main ; on s'eſſuie bien avec des linges ſecs, ſans être chauds. Il y a des cas où la lotion d'eau-de-vie ou de vinaigre, ou d'eau ſalée, eſt néceſſaire au ſortir du bain.

L'immerſion dans l'eau remplit deux

indications intéreſſantes : la première, de rafraîchir tout le corps, & de reſtreindre par conſéquent le volume des liqueurs contenues dans les vaiſſeaux; la ſeconde, d'amollir la peau & d'y rétablir la fonction de la tranſpiration. Cette évacuation paroît d'abord interceptée par le bain ; mais une chaleur douce la ramène bientôt après d'une manière ſenſible & en même-temps agréable.

On doit encore regarder comme un abus favorable à la molleſſe, mais préjudiciable aux malades, de paſſer au ſortir du bain une heure ou deux dans un lit bien chaud, & de s'y livrer au ſommeil ; dans tous les cas où le bain a pour but d'augmenter la tranſpiration bilieuſe des ſujets, afin de préſerver la peau des éruptions de la bile ſtagnante ſous l'épiderme, c'eſt l'exercice qui eſt

néceſſaire après le bain; & le ſommeil après l'exercice.

On ne conçoit pas, quand on y réfléchit, comment on a pu eſpérer d'obtenir, pendant l'hiver, le même effet du bain chaud, que du bain naturel pendant l'été; du moins s'il y a quelques maladies dans leſquelles ce moyen puiſſe être efficace, ce n'eſt pas dans celles de la peau. Quant à l'uſage de chauffer l'eau du bain, même pendant les ſaiſons où il n'y a point d'eau froide; il eſt puérile & n'eſt autoriſé par aucun ſuccès.

Ce que l'on devroit ſur-tout trouver difficile à concilier dans l'uſage du bain avec le but que bien des perſonnes ſe propoſent, lorſqu'elles en font uſage, c'eſt d'introduire, dans le ſang, des parties de l'eau dans laquelle le corps eſt plongé, ce qui arriveroit en effet ſi la chaleur de l'eau, en dilatant les liqueurs

ne les forçoit pas à occuper plus d'eſpace qu'auparavant & par conſéquent à empêcher que l'eau du bain s'introduiſe ; au lieu que le bain froid en condenſant les humeurs procure un eſpace dont l'eau profite néceſſairement pour s'introduire.

Le préjugé à l'égard des ſubſtances médicamenteuſes dont on impregne l'eau de quelques bains, eſt encore une choſe bien étrange ; il n'y a que la partie la plus tenue de l'eau qui puiſſe s'introduire dans les pores de la peau ; il faut qu'elle ſe volatiliſe, pour ainſi dire, en y pénétrant ; les ſubſtances étrangères dont on charge l'eau du bain y ſont indifférentes, y nuiſent vraiſemblablement plus qu'elles n'y ſont utiles, en ce qu'elles diminuent la diviſibilité de l'eau & lui enlèvent par là une partie de ſon affinité, avec les humeurs qui l'attirent.

Les bains partiels des pieds & des

mains dans l'eau froide ſouvent répétés, ſont très-ſalutaires dans les maladies de la peau. On donnera tel poids qu'on voudra aux obſervations ſuivantes; mais il eſt certain que les femmes dont le métier eſt de laver le linge à la rivière, les marchandes de poiſſons frais, toutes les perſonnes qui font un uſage habituel de l'eau froide, ont conſtamment le plus beau teint, & que je n'ai jamais vu de maladies de peau à cette claſſe de ſujets, d'ailleurs plus intempérans que beaucoup d'autres.

On ſait qu'en ſe plongeant pluſieurs fois dans l'eau chaude, ou en y plongeant un membre, on excite néceſſairement une éruption de boutons ou d'ampoules ſur tout le corps ou ſur la partie baignée, ce qui eſt un effet naturel de la raréfaction du ſang échauffé par le bain : il y a de même dans quelques

provinces des bains d'eau minérale chaude, dans lesquels on plonge les personnes attaquées de maladies de peau, afin d'exciter quelqu'éruption; l'on est dans l'usage de croire que cette éruption est l'humeur de la maladie de peau qui s'échappe au dehors, & qu'il n'en reste plus après l'éruption. Un malade qui a cette confiance, est dans l'erreur; un Médecin qui veut l'inspirer, peut être soupçonné de supercherie. Toute éruption occasionnée par le bain chaud est indifférente à la nature du sang & des humeurs, c'est ce sang ou ces humeurs simplement dilatées, poussées hors des routes de la circulation, déposées sous l'épiderme dans toute leur pureté. Si le sang de la personne est vicié, le vice ne reste pas moins dans les autres parties du corps; s'il est pur, il ne fait pas moins éruption. Un malade m'est tombé entre les mains après

avoir uſé des bains chauds juſqu'à l'éruption, dans quatorze années conſécutives, ſans que ſes dartres fuſſent diminuées en aucune manière.

LAIT.

Rien ne fait mieux connoître l'inſuffiſance & le peu de fondement des traitemens uſités dans les maladies de la peau, que la diverſité des opinions ſur l'efficacité du lait dans ces maladies. Tous les cas prouvent que cette liqueur animale eſt un des plus grands ennemis des conſtitutions pléthoriques bilieuſes ; c'eſt pourquoi un excellent obſervateur, feu M. RAULIN, a publié que le lait devoit être proſcrit du traitement de la phtiſie pulmonaire, qui procède peut-être le plus ſouvent de pléthore bilieuſe (pag. 204);

& cette remarque eſt une découverte importante.

Il eſt très-aiſé de ſentir que le lait, qui eſt de toutes les ſubſtances la plus ſuſceptible d'altération, doit s'altérer très-promptement dans les organes d'une perſonne pléthorique bilieuſe, & fournir un chyle aceſcent propre à altérer, à ſon tour, toutes les humeurs : c'eſt ce qui arrive ſur-tout aux perſonnes pour leſquelles le lait eſt le ſeul changement qu'elles faſſent dans leur régime, & qui continuent du reſte à vivre de ſubſtances animales. Si le voiſinage ſeul des viandes dans un lieu clos, fait tourner le lait; que ne doit-il pas arriver à cette liqueur paſſée dans les organes d'un malade nourri de ſucs animaux, & mêlée immédiatement à ces ſucs déja dépravés par la bile?

Auſſi voit-on toujours que le lait augmente la pléthore bilieuſe, qu'il aggrave

les affections de la peau, qu'il donne lieu à des mal-aises continuels, à la toux, l'oppreſſion, les douleurs d'eſtomac, la conſtipation, quelquefois à la diarrhée, à l'inſomnie, aux fleurs blanches, &c. Ce dernier effet du lait eſt très-commun, & tel eſt l'empire du préjugé qu'on s'obſtine ſouvent à attribuer ces maux à d'autres cauſes, & à continuer une boiſſon auſſi pernicieuſe.

Quoique le lait ſoit généralement contraire aux perſonnes qui ont des maladies de peau, on peut cependant en tirer des ſecours après que la cauſe de ces maladies a été détruite, lorſque la pléthore bilieuſe eſt diſſipée, qu'il ne reſte plus que le mal local, & que les malades ont repris une conſtitution ſemblable à celle des perſonnes qui ont le ſang ſain. Mais autant il eſt commun de voir preſcrire le lait, autant il

eſt rare qu'on le preſcrive avec les précautions propres à en aſſurer le ſuccès ; & ces précautions ne ſont pas moins importantes que le lait même.

Perſonne n'entendoit mieux le régime du lait que feu le docteur QUESNAY. Dans quelque maladie qu'il eût preſcrit cette boiſſon, il défendoit à ſes malades de prendre aucune nourriture ni aucune boiſſon pendant les vingt-quatre heures qui devoient en précéder l'uſage ; il s'aſſuroit par là qu'aucune ſubſtance étrangère n'altéreroit dans l'eſtomac ni dans les inteſtins un aliment auſſi ſuſceptible d'altération que le lait ; cette précaution manquoit rarement de réuſſir ; au lieu que les purgatifs de préçaution, qu'on a coutume de faire prendre avant le lait, ne font qu'altérer les humeurs, échauffer les organes, & y laiſſer une germe de fermentation pernicieux.

Ce qui convient le mieux pour favoriſer le régime du lait après la précaution de Queſnay, c'eſt l'uſage des amers; le plus convenable de ces remèdes eſt le quinquina. On ſe trompe encore le plus ſouvent ſur la manière de le prendre. Les uns prétendent que la poudre de cette écorce eſt néceſſaire, & ils la font délayer dans diverſes liqueurs; les bols avec différens ſirops plaiſent plus à d'autres; les autres veulent que la décoction de cette ſubſtance ſoit préférable; les Médecins qui rafinent ſur tout emploient une décompoſition du quinquina qu'ils appellent *ſel de quinquina*, auquel je ne connois aucune vertu.

Mais pourquoi ces diverſes préparations? Il faut un véhicule ſans doute, pour extraire la partie tonique du quinquina; la nature en offre un plus parfait que tous ceux de l'art; c'eſt la ſalive; il

il faut mâcher le quinquina, en imprégner la ſalive qui ſert d'elle-même à la digeſtion, & qui acquiert de nouvelles forces digeſtives par ce mélange. En prenant ainſi tous les jours un gros de cette écorce à jeûn, on ſoutient le reſſort de l'eſtomac & des inteſtins que le lait ſeroit propre à diminuer; on chaſſe les vents que le lait produit quelquefois; on ajoute au lait une qualité balſamique qui en augmente l'efficacité; enfin on écarte tout ce qui pourroit s'oppoſer au ſuccès de cet aliment, & on lui communique de nouvelles vertus.

On ne manquera pas de trouver beaucoup de perſonnes à qui ce moyen ſalutaire déplaira, & qui préféreront leur agrément à leur ſanté; mais elle pourront ſubſtituer à la maſtication du quinquina une infuſion de cette écorce en poudre dans le lait même : je fais

auſſi infuſer l'écorce du quinquina rapée dans l'eau bouillante, & prendre cette infuſion en guiſe de thé, coupé avec du lait, le matin à jeun; quand une fois l'eſtomac eſt ainſi préparé, le lait paſſe très-bien ſeul dans le reſte de la journée.

Ces précautions ſont les principales, mais elles ne ſont pas les ſeules que l'uſage du lait exige; elles ſuffiſent dans les maladies de peau, lorſqu'on doit mettre les malades au lait pour toute nourriture; mais dans les autres, on doit apporter la plus grande attention dans le choix des alimens qui ſympatiſent avec le lait: de cette claſſe ſont les végétaux excluſivement, tels que je les ai recommandé en traitant du régime.

Autant on néglige communément les précautions relatives à l'uſage du lait, qui ſont indiſpenſables; autant on prodigue celles qui concernent le choix de

cet aliment, & qui ſont tout-à-fait inutiles. Je rapporterai à ce ſujet un extrait de mes *Annales de Médecine*, Tom III, pag. 328.

» Quand on remarque avec quelle attention minutieuſe un petit nombre de Médecins calculent la quantité de beurre & de fromage que contient le lait de chaque eſpèce d'animaux, pour déterminer par là quel eſt celui qui convient à chaque maladie, & que l'expérience a un peu éclairé ſur ce ſujet, on doit être bien étonné! Pourquoi ne pas ſoumettre au même calcul toutes les matières qui entrent dans les alimens qu'on prépare pour les malades? Pourquoi ces mêmes Médecins, aſſez ſcrupuleux pour trouver dans deux eſpèces de lait une différence de quelques molécules de beurre ou de fromage, & pour croire cette différence eſſentielle à la ſanté, pourquoi, dis-je,

permettent-ils qu'on prépare indifféremment les autres alimens qu'ils emploient dans les maladies? Pourquoi ne calculent-ils pas auſſi la ſomme de ferment néceſſaire au pain, celle de la graiſſe néceſſaire à la viande dont ils preſcrivent le bouillon? Pourquoi ne pas rechercher combien de beurre ou de grains de ſel doivent ſuffire à l'aſſaiſonnement des mets dans chaque circonſtance? Ces recherches, qui paroiſſent oiſeuſes, ſont cependant, ſi l'on y fait attention, plus importantes que celles qui concernent le lait. Cette liqueur eſt toujours compoſée de ſubſtances analogues aux humeurs des malades dont les organes ne contiennent rien qui ſoit propre à l'altérer; au lieu que les autres alimens ſont ſuſceptibles de mille différences ſoit dans la qualité ſoit dans la quantité, beaucoup plus importantes que celles qu'on peut trou-

ver dans le lait de deux animaux les plus différens entr'eux. On aura prescrit, par exemple, le lait d'ânesse, à cause de sa plus grande légèreté & de la moindre quantité de beurre qu'il contient; mais si le malade ne vit pas uniquement de lait d'ânesse; qu'on mette un morceau de beurre, gros comme une petite féve, dans la panade ou dans les épinards qu'on lui permet; l'effet du lait qu'il a pris, redevient égal à celui du lait de vache dans un autre individu à qui l'on aura servi un mêts moins assaisonné par le beurre «.

Le lait en général, qu'il soit d'une femme ou d'une ânesse, ou d'une vache, ou d'une chèvre, ou d'une jument, est peut-être la boisson la plus uniforme, par rapport à ses propriétés, que l'on puisse employer en Médecine, celle dont les principes constitutifs sont les moins dis-

ſemblables. Aucune préparation pharmaceutique peut-elle être auſſi égale que deux ſortes de lait? Combien de fois n'a-t-on pas employé l'infuſion pour la décoction, & *vice verſâ*? A quelles infidélités n'eſt-on pas expoſé par la quantité des matières infuſées ou cuites, par les préparations, par l'altération des eaux, des plantes, &c.? Les différens laits ne ſont-ils pas encore plus reſſemblans les uns aux autres, que les vins, les liqueurs, que les diverſes préparations d'opium ſelon SYDENHAM, ſelon LIND, ſelon BAUMÉ, ſelon DELASSONNE, &c. dont les Médecins font uſage très-indifféremment dans les maladies.

Il y auroit à faire pluſieurs autres réflexions très-juſtes ſur les très-minutieuſes obſervations que le lait a pu faire naître dans l'eſprit des Médecins, dont le

plus grand mérite consiste dans ces minuties ; mais je m'en abstiendrai pour le présent. Ce qui importe davantage, c'est de faire remarquer que l'influence du lait, le plus communément mal-faisante, est celle qui résulte du relâchement que cette nourriture occasionne. Il peut être fort indifférent de faire prendre à des malades du lait un peu plus épais ou un peu plus léger, que fournira une vache ou une ânesse, si ces deux animaux paissent les mêmes herbes ; mais il ne doit pas être égal au Médecin que l'une ou l'autre de ces liqueurs soit l'agent d'une indigestion journalière ou de l'atonie des organes de la digestion. Le quinquina, comme je viens de le dire, le vin vieux, l'eau-de-vie, les bonnes liqueurs d'Italie ou de la Martinique, le tafia, le sucre, la canelle, & tous les aromats, conviennent, mais en petite

quantité, avec le lait ou dans le lait, pour prévenir les ſuites fâcheuſes du relâchement que le régime laiteux ne manque preſque jamais d'occaſionner. Le café mêlé au lait n'eſt peut-être pas auſſi pernicieux que la plupart des Médecins ſemblent le croire; s'il accumule les ſubſtances bilieuſes dans le ſang des ſujets pléthoriques bilieux, on peut auſſi s'en ſervir pour ajouter ces matières dans les ſujets où elles ſont en trop petite quantité.

Petit-lait.

A-t-on assez réfléchi à l'inconséquence dans laquelle on voit tomber tous les jours de très-habiles gens, lorsqu'ils prescrivent le petit-lait pour rafraîchir dans les fièvres ardentes & dans les maladies inflammatoires des pays chauds, ou des saisons échauffantes, & qu'ils font encore prendre cette liqueur pendant des années entières pour combattre des maladies de peau ? La routine a prévalu à cet égard au point qu'il y a peu de personnes, attaquées d'anciennes maladies de peau, qui n'aient pris plusieurs tonneaux de petit-lait, à la vérité sans aucun succès, mais toujours par le conseil des Médecins les plus recommandables.

La qualité relâchante de cette liqueur

en fait conſtamment un remède, ſinon dangereux, du moins inutile dans les maladies de la peau; & il arrive ſouvent que cette boiſſon énerve, à la longue, les organes digeſtifs, & qu'elle conduit au maraſme. Si le petit-lait pouvoit quelquefois convenir, ce ne ſeroit qu'après les évacuations convenables du ſang, de la bile, des humeurs des inteſtins, aux perſonnes qui vivent au grand air, qui font beaucoup d'exercice, qui ont trop de chaleur & ſont habituellement conſtipées. Mais on remarque le plus ſouvent que le petit-lait conſtipe fortement, à raiſon du relâchement dans lequel il jette les inteſtins, (pag. 452).

Jus d'herbes.

C'eſt la conviction que l'on a de l'efficacité du régime végétal dans les affections qui procèdent de pléthore bilieuſe, qui a accrédité les jus d'herbes; on les emploie beaucoup dans les maladies de la peau, & ils ſont parfaitement indiqués; s'ils réuſſiſſent rarement, il faut en accuſer la forme ſous laquelle on les prend, & les acceſſoires. Les acceſſoires ſont le régime animal qu'on ſuit communément pendant l'uſage des jus d'herbes, & qui détruit d'un côté le bien que cette boiſſon fait de l'autre. La forme ſous laquelle on prend les jus d'herbes, s'oppoſe auſſi au ſuccès de ce remède, en ce qu'il eſt très-relâchant & propre à peſer ſur l'eſtomac, à conſtiper, à obſtruer. Les jus d'herbes ne ſont-ils pas

dans le régime végétal lui-même? Ils y ſont, ſans doute, ſous la forme la plus convenable, puiſque les parties ſolides des végétaux font aliment, en même-temps que leurs ſucs agiſſent dans le ſang comme médicament.

Parmi les jus d'herbes accrédités, il y en a une eſpèce très-pernicieuſe dans les maladies de la peau, que je m'empreſſe de rayer de la liſte des remèdes qu'on croit ſalutaires dans ces maladies, c'eſt le jus de creſſon. Il eſt incendiaire, pour le ſang (pag. 67); il eſt aſtringent pour les inteſtins; il conſtipe & il échauffe; ſur quel fondement cette drogue a-t-elle pu prendre faveur? Comment ne la perd-elle pas plus promptement à l'aide des obſervations de ſes mauvais effets, qui ſe répandent en grand nombre?

Acides.

On ne peut employer les acides dans les maladies de la peau qu'avec beaucoup de circonſpection ; ils paroiſſent convenir, à la vérité, ſans reſtriction, ſous la forme douce qu'ils ont dans les fruits naturels de chaque ſaiſon, qui font partie eſſentielle du régime indiqué ; mais dans les autres ſaiſons l'uſage des acides paroît d'un ſuccès équivoque. Au vrai, je ne pourrois fixer les cas où ils conviennent, ni la forme ſous laquelle ils ſont préférables ; il faut un peu tâtonner, & ſuivre chaque indication qui ſe préſente, pour en remplir une autre dès que la première paroîtra ne pas atteindre au but.

Les acides ſont reconnus pour avoir la propriété de ſe combiner avec la bile, & de la rendre plus douce ; mais lorſque

la bile ne coule pas, les acides, au lieu de ſe combiner avec elle, reſſerrent les vaiſſeaux qui devroient la filtrer, & alors les émolliens ſont ce qu'il y auroit de plus ſalutaire. Il y a un grand abus dans l'uſage des acides, c'eſt celui de les dénaturer par leur mélange avec l'eau bouillante. On ne prend pas garde que les ſucs ainſi préparés ne ſont plus acides, mais aigres; c'eſt comme ſi au lieu de vin on employoit du vinaigre. La différence eſt la même.

Les acides fourniſſent un excellent topique contre certaines maladies de peau; l'introduction des acides dans la peau, ſous la forme de frictions, ſuivie de l'application de quelques alkalis doux, eſt d'une efficacité reconnue dans d'autres, lors toutes fois que la cauſe du mal eſt détruite. Ce ſujet ſera traité plus au long dans l'article ſuivant.

Sudorifiques.

C'eſt une erreur de croire que les moyens artificiels de ſolliciter la tranſpiration par les diaphorétiques ou les ſudorifiques ſont efficaces pour détruire la pléthore bilieuſe ; ces remèdes chauds ſont eux-mêmes une ſource de pléthore bilieuſe, en ce qu'ils laiſſent dans le ſang une partie de leur ſubſtance, tandis qu'ils n'évacuent que la ſéroſité du ſang. Leur propriété échauffante eſt d'ailleurs entièrement contraire à la diſpoſition qu'il faut procurer aux ſolides, pour favoriſer le changement que l'on doit faire aux liquides. Il y a cependant des cas où ils ſont néceſſaires, mais il faut convenir en général que la propriété de faire ſuer, que l'on attribue à la plupart des ſubſtances nommées ſudori-

fiques, eſt très-gratuite. Une boiſſon limpide & chaude, quelconque, & le corps fortement couvert, ſont les ſudorifiques préférables dans les maladies de la peau, en ce qu'ils ne portent aucune ſubſtance étrangère dans le ſang.

On ne peut attribuer qu'à la charlatanerie les bains de vapeurs auxquels on expoſe des malades pour guérir des dartres, ou pour remédier aux maladies de l'eſprit. La ſueur conſidérable qui ſuit cette opération laiſſe toujours le ſang d'autant plus bilieux, qu'on en fait ſortir de force une plus grande abondance de ſéroſité.

Substances minérales.

Un préjugé qui n'eſt pas moins fâcheux pour les perſonnes attaquées de maladies de peau, a introduit dans leurs traitemens, les poudres minérales des empiriques : l'æthiops, l'antimoine, le ſoufre, le fer, &c. &c. Ces matières ſolides & peſantes ne s'introduiſent pas dans le ſang; elles ne ſont pas reçues dans les villi des inteſtins, dont la conformation ne leur permet d'admettre que la partie la plus tenue du chyle, qui eſt une eſpèce de lait; elles tombent dans les matières fécales, & elles n'agiſſent que comme abſorbans : les remèdes de cette claſſe peuvent avoir leur utilité; mais la pléthore bilieuſe n'eſt pas ſuſceptible d'être détruite par les abſorbans.

Si quelquefois les ſubſtances métal-

liques s'introduiſent dans le ſang avec le chyle, tandis que les ſubſtances bilieuſes y ſont ſurabondantes, elles ne font que gêner davantage la circulation, irriter les parois des vaiſſeaux, occaſionner l'inflammation des viſcères, & altérer tout-à-fait le ſang, en lui donnant la conſtitution décrite ci-devant (p. 236). On ſait d'ailleurs que les minéraux en général ne ſont uſités en Médecine que dans les maladies où il y a défaut de ton dans les ſolides, & que ces ſubſtances ne conviennent par conſéquent qu'aux malades d'une conſtitution contraire à la pléthore bilieuſe.

Mercure.

Les préparations mercurielles doivent être exceptées, à quelques égards, dans la proſcription des minéraux. La grande activité du mercure bien préparé doit lui rendre les *villi* des inteſtins plus perméables qu'aux autres ſubſtances métalliques : ce métal introduit dans le ſang, peut diviſer avec plus de ſuccès les matières bilieuſes qu'il contient; on ne peut nier qu'il ne convienne dans les maladies de peau compliquées de maladies vénériennes ; mais outre qu'il exige d'être adminiſtré par une main bien conduite, l'uſage doit en être précédé par le traitement propre à détruire la pléthore bilieuſe, & ſoutenu par les ſecours qui s'oppoſent aux ſuites dangereuſes de l'application de ce remède. Faute de ces

précautions, & principalement de celles qu'exige l'état du foie, dans les perſonnes pléthoriques bilieuſes, le mercure, introduit dans le ſang, occaſionne quelquefois lui-même des maladies de la peau; j'en ai eu ſous les yeux pluſieurs exemples qui ne pouvoient être équivoques.

J'ai tant de raiſon d'être convaincu de l'abus du mercure dans les maladies de la peau, qu'étant très-ſouvent conſulté pour des cas où ce remède paroît communément indiqué, j'ai beaucoup plus d'occaſions de détourner d'en faire uſage que de celles où j'ai beſoin de le preſcrire. Il y a particulièrement une claſſe de malades ſi acharnés à ſe faire adminiſtrer le mercure ſous toutes les formes, que cela paroît chez eux une maladie incurable, une eſpèce de manie. Ils ſe ruinent le tempérament, emportés

dans un fol entêtement, que les charlatans autoriſent par mille diſcours intéreſſés.

Eaux minérales.

L'uſage des eaux minérales, auxquelles on a recours pour détruire les maladies de peau rébelles, expoſe à tous les inconvéniens que j'ai rapportés d'abord en parlant des boiſſons en général; mais le plus grand mal qui en réſulte eſt l'introduction des molécules métalliques dans le ſang, où elles ſurchargent les organes de la circulation dans les ſujets déja pléthoriques. Ces molécules, après avoir été long-temps agitées d'une manière fatigante pour les malades, ſont enfin chaſſées par la tranſpiration, & elles forment ſur la peau des élevures

nombreuſes, qui ſont de véritables maladies de cette membrane. Les eaux minérales ferrugineuſes de pluſieurs fontaines très-renommées, ont donné la couperoſe & d'autres maladies de peau, à pluſieurs perſonnes qui étoient allé prendre ces eaux, pour d'autres incommodités, & que j'ai eu peine à guérir après leur retour.

SAVON.

Depuis dix ou douze ans les obſtructions, terme uſité le plus ſouvent pour déſigner les maladies que l'on ne connoît pas, ont donné lieu de mettre en vogue le ſavon, qu'on eſt convenu de regarder comme un fondant; & depuis ce temps-là on eſt encore à ſavoir ſi le ſavon pénètre dans le ſang comme on a l'intention de le faire pénétrer. On peut déja reconnoître dans l'uſage de ce remède deux erreurs eſſentielles; la première eſt l'uſage d'un remède convenable, dit-on, aux obſtructions, tandis qu'il n'y a aucun organe obſtrué; & la ſeconde, l'uſage d'un remède qu'on croit pénétrer dans le ſang, & qui, s'il y pénètre, augmente la pléthore bilieuſe qui eſt la cauſe du mal. La bile ello-

même, qui eſt trop abondante dans le ſang, n'eſt qu'un ſavon naturel, dont un ſavon artificiel augmenteroit la quantité dans le ſang s'il pouvoit s'y introduire.

Je ne voudrois pas me croire aſſez autoriſé par le petit nombre de faits que la pratique m'a offerts, pour prétendre que le ſavon ne ſe diſſout jamais dans les inteſtins, qu'il ne participe jamais à la confection du chyle, qu'il ne parvient par conſéquent jamais dans le ſang, ni, plus loin, dans les organes prétendus obſtrués; mais je ſuis très-certain d'avoir vu rendre, & contribué à faire rendre des pilules ſavonneuſes encore entières, que les malades avoient priſes en quantité pluſieurs mois auparavant, & dont la préſence occaſionnoit des dérangemens graves dans les fonctions des inteſtins.

Ces

Ces pilules étoient raſſemblées en eſpèces de grappes, dont chaque grain touchoit aux autres par toutes ſes ſurfaces, moulées toutes enſemble comme un cylindre de la groſſeur du canal inteſtinal ; elles étoient revêtues d'une couche de matières fécales, épaiſſe d'une ligne ou deux ; ce cylindre ſurnageoit dans l'eau, étoit dur comme de la cire, & après l'avoir coupé en deux verticalement, on a vu dans l'intérieur du ſavon en ſubſtance, marbré par petits ronds de la groſſeur des pilules, ductiles au toucher, fuſibles ſur les charbons ardens, &c.

M. le M. de C. a été débarraſſé d'un vomiſſement habituel qui duroit depuis huit mois, & avoit mis ce malade aux portes du tombeau, par l'évacuation que j'ai procurée de trois gros cylindres de

pilules ſavonneuſes, qu'il avoit priſes en grande quantité long-temps auparavant; il étoit tout-à-fait dans la conſomption, ſans aucune maladie de peau. Cette obſervation eſt au vu & au ſu d'une famille reſpectable, & de beaucoup d'autres perſonnes dignes de foi. Quelques autres de mes malades, & particulièrement Me. la Ce. de M., ont rendu, par mes ſoins, le ſavon qu'ils avoient pris pluſieurs mois auparavant pour des dartres, & dont la préſence qu'ils ne ſoupçonnoient pas, les incommodoit cruellement.

De ſorte que le ſavon, appliqué aux maladies de la peau, ne peut qu'être inutile ou dangereux : inutile s'il gliſſe dans les inteſtins avec les matières fécales, ſans pénétrer dans le ſang : dangereux s'il s'accumule dans les inteſtins comme dans les cas précédens, & ſur-

tout ſi en parvenant dans le ſang, contre toute apparence, il venoit à y porter des ſubſtances préciſément propres à augmenter la pléthore bilieuſe, tandis qu'il s'agit au contraire de détruire cette conſtitution.

Je ne puis finir cet article qui concerne le ſavon, ſans faire mention d'une préparation étrange, à laquelle un Médecin de la capitale a donné le nom de *ſavon végétal*, qu'il preſcrit très-communément ſous la forme d'une poudre myſtérieuſe, & dont j'ai vu les plus fâcheux effets. M. S..... auteur de cette poudre, la croit antivénérienne, & il l'emploie excluſivement contre toutes les maladies que les autres Médecins diſſipent avec le mercure, ſagement adminiſtré ; il eſt déjà ſeul de cet avis contre tous ; mais il donne encore ſa poudre ſavonneuſe dans les maladies de la peau ; il y joint

des bains de ſavon, autre remède ori-gininal qui ne convient en aucune manière à ces ſortes de maladies ; &, ce qui ſurprend le plus, c'eſt que les mauvais ſuccès de ces ſecours n'aient pas déterminé l'inventeur à leur préférer ceux que l'expérience lui rendroit recommandables s'il vouloit les employer.

ARTICLE IV.

Des Remèdes extérieurs.

ON obſerve ſouvent qu'après le traitement des maladies de la peau, il reſte des affections locales de cette membrane, indépendantes de la conſtitution des humeurs, & dont la pléthore bilieuſe ne fournit plus la ſource; elles ſont l'effet de l'altération du tiſſu de la peau, par le ſéjour des humeurs qui ſont reſtées cantonnées dans la ſubſtance même de ce tiſſu, d'où elles cherchent à ſortir en ſoulevant l'épiderme, & en détachant des croûtes ou parcelles écailleuſes. Les dartres & la couperoſe ſont de toutes les maladies de la peau

celles qui ſe comportent le plus communément de la ſorte : il faut alors avoir recours à des topiques qui extirpent les humeurs bilieuſes retenues, & qui réparent les parties altérées.

La méthode qui me réuſſit dans le plus grand nombre de dartres, eſt celle qui conſiſte à créer ſur la partie malade une éréſipèle artificielle, & à l'entretenir en ſuppuration juſqu'à ce que l'humeur étrangère ſoit tarie. Les moyens que j'emploie ne ſont ni difficiles ni douloureux ; on ne doit d'ailleurs avoir aucune crainte de la répercuſſion, puiſque l'éréſipèle attire au contraire toute l'humeur étrangère de l'endroit affecté au dehors. Lorſqu'elle eſt tout-à-fait diſſipée par la ſuppuration, un nouvel épiderme croît, & la partie reprend l'état naturel.

Il y a des maladies de peau qu'il

convient de mettre d'emblée en éréſipèle, afin de faire marcher de front & le traitement intérieur pour détruire la pléthore bilieuſe, & les moyens d'enlever le mal local. Il ne ſurvient jamais d'accidens après ces traitemens combinés, à moins que dans la ſuite des temps un nouvel amas de matières bilieuſes n'occaſionne une nouvelle maladie de peau.

Je communiquerois, avec empreſſement, les moyens que j'emploie pour détruire le vice local des maladies de la peau, en les extirpant au dehors, ſi je n'avois de fortes raiſons de craindre les mauvais choix & l'abus. Ce ſont tantôt l'application du vinaigre, tantôt celle de l'huile de tartre par défaillance, le ſel pur, le vin, l'eau-de-vie camphrée, la décoction de quinquina; quelquefois la diſſolution de ſublimé corroſif eſt néceſ-

ſaire. Il y a des cas où je ſuis obligé d'avoir recours à un emplâtre véſicatoire, au beurre d'antimoine, à la pierre infernale, au moxa, &c.

Dans d'autres circonſtances, ces topiques ſeroient dangereux; il ne faut que des émolliens, des adouciſſans, la douche, des cataplaſmes maturatifs ou propres à favoriſer la ſuppuration. Le plus ſouvent il n'y a rien de certain dans le ſuccès de ces topiques, & l'on eſt obligé de les varier pluſieurs fois ſelon la nature de la maladie, ſes progrès, ſes temps, & mille circonſtances. Quelques-unes des maladies que j'ai décrites, exigent l'application des ſang-ſues dans la dartre même: le mercure convient à quelques autres. On voit qu'il faudroit des volumes pour expoſer toutes ces différences, & qu'on ne réuſſiroit pas encore à donner une juſte idée de leur application.

L'action de quelques-uns de ces topiques se rapporte à des opérations de Chymie connues ; ils se combinent avec les humeurs qui altèrent la peau, & les neutralisent ; ils détruisent leur causticité, ils les réduisent à rien ; & tandis qu'ils augmentent fortement pour un temps les maladies de peau auxquelles on les applique, ils n'ont aucune prise sur la peau saine, & n'y opèrent aucun changement ; ce qui est sans doute une preuve satisfaisante de leur efficacité.

Les acides sont ici communément d'un grand secours, le vinaigre, le jus de citron, les tranches de citron appliquées sur les dartres, à la manière dont M. GILLESPIE, Chirurgien anglois, guérissoit les ulcères scorbutiques invétérés, enfin les acides minéraux méritent la préférence sur tout autre topique dans bien des cas ; mais il faut bien craindre

de les appliquer à quelques eſpèces de dartres qu'ils envenimeroient infailliblement.

On trouvera dans les fruits des topiques fort utiles contre quelques maladies de la peau : il n'y a point de meilleur émollient que les fraiſes écraſées & appliquées froides ſur les parties malades où ce remède convient; les marmelades de pêches, de pommes, de cormes, de neffles, de melons, offrent, dans d'autres cas, des topiques fondans dont on tirera le plus grand parti. Les ſucs de diverſes plantes ont d'autres propriétés remarquables, dont l'application ſeroit difficilement indiquée parce que les motifs doivent varier à l'infini. Dans les ſaiſons où ces fruits manquent, les pommes écraſées; les plantes graſſes, comme le chou, la joubarbe, les racines de patience ſauvage, de grande conſoude

pilées, offrent les ſecours les plus ſalutaires ; quelquefois il faut faire infuſer ces plantes dans quelques liqueurs, dans du lait lorſqu'il s'agit d'amollir, dans du vin, des acides, des ſpiritueux, &c. ſelon les cas. On trouve auſſi d'excellens topiques dans les farines mêlées à diverſes liqueurs pour en faire des cataplaſmes. La plupart de ces topiques doivent être appliqués froids. La chaleur n'étant propre qu'à s'oppoſer à la guériſon en attendriſſant la peau, & dilatant les humeurs vicieuſes qui entretiennent la maladie.

Vésicatoires : Cautères.

Ces remèdes appliqués à des parties ſaines du corps, & conſidérés ſous le point de vue de l'expérience, ne ſont pas des remèdes moins abuſifs que la plupart des autres topiques uſités; on imagine détourner, par le moyen d'une ſuppuration, la marche d'une humeur dartreuſe ou de couperoſe, comme on changeroit le cours d'un ruiſſeau, & cette prétention ſubſiſte quoique l'expérience ne l'ait peut-être jamais autoriſée. L'économie animale n'obéit pas ainſi; la maladie de peau reſte, le véſicatoire ou le cautère en fait une ſeconde, que l'art ajoute à celle de la nature; la première ſubſiſte juſqu'à ce que la pléthore bilieuſe ſoit diſſipée, ou bien elle ne diſparoît

diſparoît pas ſans danger ; l'autre, produite inutilement, devient néceſſaire à conſerver, & ſa guériſon ſeroit dangereuſe tant que la pléthore dure.

Voilà peut-être un ſentiment fondé ſur les faits, qu'il ſera difficile de ſubſtituer au préjugé. Rien ne s'oppoſe, de nos jours, au crédit d'une nouvelle méthode ; on l'embraſſe, on l'exerce avec enthouſiaſme ſur la foi les uns des autres ; l'obſervation vient-elle en démontrer l'abus ? ſa voix eſt rarement écoutée par la même génération de Médecins : l'obſervation accoutumera inſenſiblement tout le monde à ſentir que l'effet des véſicatoires & des cautères dans les maladies de peau, eſt borné à une évacuation indifférente à la cauſe de ces maladies.

On voit en effet toujours, lorſqu'on examine ſans prévention le ſuccès des

cautères & des véſicatoires, que ces remèdes n'apportent aucun changement aux maladies naturelles de la peau, qu'on avoit eſpéré de détruire par leur moyen; mais ceux qui conſeillent ces prétendus remèdes, décident aiſément les eſprits foibles à entretenir cette autre maladie artificielle de la peau, du moins pour empêcher la maladie naturelle de croître; & c'éſt ainſi que l'on perpétue celle-ci, en laiſſant ſubſiſter les cauſes qui la produiſent. Il ne ſera pas hors de propos de fixer, en peu de mots, les opinions ſur les motifs qui indiquent les véſicatoires & les cautères, & ſur ceux qui doivent les faire proſcrire.

Tout ſpécieux que ſont ces remèdes, & accrédités par la mode, ils ne peuvent convenir qu'aux malades dans leſquels la ſurabondance du ſuc nourricier eſt évidente, & lorſqu'il en réſulte

une trop grande affluence d'humeurs bilieuſes vers la partie malade : on reconnoît cette diſpoſition des ſujets à des croûtes élevées ſur la peau, ſous leſquelles les humeurs bilieuſes ſéjournent & creuſent des ulcères, ou élèvent des tubercules. Ces croûtes, qui recouvrent les maladies de peau, ſont l'effet d'un ſuc nourricier ſurabondant & épaiſſi, comme la ſéve produit des protubérances aux endroits d'un arbre qui ont été bleſſés.

Ainſi les véſicatoires & les cautères ne doivent être employés dans les maladies de peau (& peut-être dans toutes les maladies), que pour débarraſſer les organes de cette portion ſuperflue de ſuc nourricier qui pourroit aggraver la pléthore bilieuſe ; car la ſuppuration que ces topiques procurent ne diminue en aucune manière cette pléthore, & ne

change rien aux maladies de la peau, ſi l'on n'emploie pas d'autres moyens pour les combattre. Cette évacuation eſt même plus ſouvent nuiſible que ſalutaire, & ſur-tout dans tous les cas où le ſuc nourricier n'eſt pas ſurabondant.

D'abord les véſicatoires ont la vertu particulière de porter les humeurs bilieuſes à une efferveſcence (pag. 212) pour laquelle on les emploie dans les maladies d'atonie; l'irritation produite par le cauſtique, la dépravation des chairs ſuppurantes, & le reflux néceſſaire d'une partie des humeurs ſuppurées, ne peuvent enſuite être indifférens à la ſanté; mais ce qu'il y a de plus important à reprocher aux véſicatoires & aux cautères appliqués ſur les parties ſaines de la peau, c'eſt que la ſuppuration qu'ils occaſionnent rend foible, enlève la couleur & l'embonpoint, énerve comme

l'abus des jouiſſances, & jette à la longue dans la maladie des épuiſés.

On s'eſt laiſſé prévenir favorablement en faveur des cautères, parce qu'ils procurent une abondante évacution de pus, & qu'on ſe figure que ces humeurs ſont les ſources de la maladie; mais qu'on applique un cautère à la perſonne la plus ſaine, l'évacuation ſera tout-à-fait la même, & l'humeur évacuée ſera même plus abondante & plus ſuſceptible d'altération dans un ſujet très-bien portant, que dans une autre perſonne déja affoiblie par la maladie ou les remèdes. On ne tire donc de la nature des humeurs que les cautères évacuent, aucune induction favorable à leur uſage.

Quand bien même les cautères évacueroient évidemment une portion des humeurs qui ſeroient les ſources des

maladies ; de quelle autre utilité pourroient-ils être, ſi ce n'eſt de procurer l'écoulement à une petite partie de celles que ces ſources fourniroient ? Ils ne peuvent jamais avoir pour but d'attaquer ces ſources elles-mêmes, & de les détruire. Les cautères ne conviendroient donc qu'aux maladies de la peau qui ſeroient incurables, afin de diminuer tant ſoit peu l'effet d'une cauſe indeſtructible ; mais lorſque l'on attaquera les cauſes des maladies de la peau, conformément aux principes que je viens d'expoſer, aucune de ces cauſes ne ſera inſurmontable à l'art, & les cautères ſeront ſinon toujours nuiſibles, du moins le plus ſouvent inutiles. Auſſi ai-je commencé, chaque fois que l'occaſion s'en eſt préſentée, par guérir le cautère en même-temps que toute autre maladie

de peau, à laquelle on l'avoit ajouté, pour tarir enſuite la ſource intérieure de l'une & de l'autre de ces maladies; & le ſuccès n'a jamais trompé mes eſpérances.

Il faut cependant regarder comme des occaſions où les cautères & les véſicatoires ne doivent pas être négligés, celles où l'imagination des malades, fortement tendue vers ces objets, les leur fait déſirer comme une ancre de ſalut. On remarque alors que les petites occupations, auxquelles les panſemens journaliers donnent lieu, font une ſorte de diverſion aux inquiétudes qui accompagnent les maladies de peau, & alors on ne doit avoir aucune raiſon de s'y oppoſer. Mais en général, ce ſont des remèdes fort uſités, que l'empire de la mode, la foibleſſe d'eſprit des malades,

& le déſeſpoir des Médecins, ont rendu plus recommandables que le véritable beſoin des maladies, & les ſuccès qu'on en a obtenus.

ARTICLE V.

Des prétendus remèdes usités contre les maladies de la peau.

J'AI promis de dire avec impartialité mon avis sur quelques unes des drogues simples ou composées, qui se débitent contre les maladies de la peau, & qu'aucun des malades que j'ai vus n'a pris avec succès; les principales sont:

1°. L'eau médicinale de HUSSON; c'est un vomitif & purgatif amer, tiré de *l'herbe à pauvre homme* ou *gratiole*, infusée dans du vin d'Espagne: drogue dangereuse, soit par l'inégalité de la composition, soit par l'impéritie des personnes qui la débitent sans connoître les cas où ils en conseillent l'usage. *Voyez*

Nouvelles de Médecine Tom. I, *pag.* 153; *Tom.* II, *pag.* 522.

2°. Les pilules de BELLOSTE; ce ſont à peu près les pilules mercurielles des Pharmaciens; elles font, dans les maladies de la peau, le mal qu'y fait en général toute ſubſtance métallique, & principalement le mercure, ci-devant pag. 485, & *Nouvelles de Médecine Tom.* II, *pag.* 531.

3°. Le rob antiſiphilitique de LAFFECTEUR; autre préparation mercurielle quoiqu'en diſe l'inventeur, autoriſée, dit-on, par une compagnie de Médecins, amalgamée avec une décoction de plantes fort échauffantes, dont le roſeau des marais eſt la baſe, & dont on vend un louis ce qui ne peut valoir plus de 20 ſ. *ci-devant pag.* 152; *Nouvelles de Médecine*, *Tom.* II, *pag.* 541; & *Tom.* III, *pag.* 504-509.

4°. La poudre de GODERNAUX ou d'ANDRIEU : on ſait que c'eſt le précipité blanc, qui eſt un poiſon & qui, pris à trop petite doſe pour empoiſonner, aggrave évidemment toutes les maladies de la peau : *ci-devant pag.* 483, *Nouvelles de Médecine, Tom.* I, *pag.* 166, *Tom.* II, *pag.* 539 ; *Tom.* III, *pag.* 509.

5°. La poudre de M. GERV.....: elle reſſemble à de l'antimoine ou à de l'éthiops minéral. L'état de tous les malades, qui ne ſont pas vénériens, empire par l'uſage de cet ingrédient : *ci-devant pag.* 67, 165 ; *Nouvelles de Médecine, Tom.* II, *pag.* 537.

6°. Les pilules antimoniales de JACQUET : remède doué de peu de vertu, ſi ce n'eſt celle du commun des métaux, qui ſont, comme je l'ai dit, plutôt une cauſe de maladie de peau, lorſqu'ils ſont introduits dans le ſang, qu'un

moyen de guériſon : *Nouvelles de Médecine*, *Tom.* II, *pag.* 536.

7°. Le ſoufre d'or de SCHMITH, & celui de BRUNA : nouvelles jongleries remiſes en vogue depuis peu, qui ne peuvent avoir d'autres vertus que celles du ſoufre & de l'or, deux ſubſtances qui n'ont aucune priſe ſur les cauſes des maladies de la peau : *Nouvelles de Médecine*, *Tom.* II, *pag.* 535, *& Tom.* V, *pag.* 518.

8°. Les eaux minérales, ſoit ſulfureuſes, ſoit ferrugineuſes, auxquelles on a recours ordinairement dans le déſeſpoir de la cure, & qui, ſi elles ne ſont pas contraires, ne ſont au moins d'aucune utilité : *ci-devant pag.* 487.

9°. La *douce-amère* : l'uſage long-temps continué de cette plante, préparée & employée ſuivant les règles preſcrites par M. CARRERE, a fait un grand mal

à plusieurs malades que d'autres secours ont guéri : *ci-devant pag.* 152 ; *& Nouvelles de Médecine, Tom.* IV, *pag.* 164.

10°. L'*écorce d'orme piramidale* : ce n'est pas plus un remède que l'écorce de tout autre arbre, ou de toute autre décoction, qui n'auroit aucune propriété.

11°. Une certaine *eau antiaphrodisiaque* de MARIE DUCLOS, soi-disant Chymiste : cet homme vendoit, il y a trois ans, une eau antivénérienne ; ou plutôt il ne la vendoit pas puisqu'il en a changé le nom & la destination. Il y a lieu de croire que c'est une préparation de sublimé corrosif ; ennemi irréconciliable des personnes attaquées de maladies de peau.

12°. La tisanne de LAVÉRONNIÈRE : elle est composée de purgatifs violens, dont la vertu est communément d'aggraver les maladies de la peau, & de les

rendre incurables : *ci-devant pag.* 437.

13°. Le *rhus-radicans* : plante qu'un Médecin cherche depuis peu à accréditer contre toute apparence de raiſon : *voyez Nouvelles de Médecine, Tom.* V, *pag.* 300.

14°. Parmi les topiques on doit ſe méfier de l'eau de GOULARD, dite eau *végéto-minérale*, des pommades, & de tous les corps gras, d'une certaine eau coſmétique, & d'une poudre de propreté du ſieur BENOIST, qui, dit l'auteur, a mérité l'approbation de la ſociété royale de Médecine ; des ſain-bois, véſicatoires, cautères, de diverſes eaux myſtérieuſes, propres à faire refluer les humeurs ſur les organes intérieurs ; enfin des bains chauds, qui ſont eux-mêmes une ſource féconde de maladies de peau : *ci-devant pag.* 454, &c. &c.

TABLE

DES MATIÈRES.

Maladies.

Acreté du ſang.....442
Anthrax..... 51

Bile dans la chaſſie..... 25
— dans la ſemence..... 26
dans la ſueur..... 4
dans le cérumen.....*Ibid.*
dans le mucus..... 25
dans l'humeur gaſtrique.....*Ibid.*
dans les crachats..... 23
dans les fleurs blanches..... 25
dans les hémorroïdes.....*Ibid.*
dans les péripneumonies..... 23

Bile dans l'urine..... 24
— des Nègres..... 5
hiſtoire de la ſécrétion de cette liqueur.....1-10
ſon uſage..... 3
ſes ſignes ſur la langue.....27-30
Blanchet, maladie de peau..... 89
Boutons, maladie de peau..... 70
— aux feſſes..... 75
obſervation..... 76
bilieux..... 73
lymphatiques..... 72
ſanguins..... 71
vénériens..... 74

Cadavres.....241
obſervations.....242-251
Calculs biliaires..... 50
Carie des dents.....118
Cérumen impregné de bile..... 4
Charbon, maladie de peau..... 37

Chaſſie impregnée de bile..... 25
Contagion des dartres.....215
Obſervations.....219
Crachats impregnés de bile..... 25
Couperoſe, maladie de peau..... 60
Obſervation..... 67

Dartres, maladie de peau..... 95
Dartre chancreuſe.....194
Obſervation.....*Ibid.*
— compliquée.....220
contagieuſe.....215
Obſervation.....219
de galle.....145
Obſervation.....146
de graiſſe.....155
Obſervation.....157
de gourme.....147
Obſervation.....150
de la gorge.....117
de la marge de l'anus.....120

Dartre de lait.....138
— de ſang.....163
Obſervation.....164
des feſſes.....113
Obſervation.....*Ibid.*
des jambes.....113
des joues.....105
Obſervation.....106
des mains.....109
Obſervation.....110
des parties de la génération.....121
— dans les hommes.....122
Obſervation.....*Ibid.*
dans les femmes.....127
du col de la matrice.....184
Obſervation.....187
du col de la veſſie.....172
Obſervation.....176
du nez.....106
Obſervation.....107

Dartre du sein.....189
Observations.....190, 192
— du fondement.....120, 128
écrouelleuse.....195
Observation.....*Ibid.*
érésipélateuse.....102
Observation.....103, 104
humide.....159
Lettre insérée dans le journal de Paris.....*Ibid.*
Observation.....161
jaune.....129
Influence des dartres sur les maladies de poitrine.....204
provenante des intestins...199, 441
sèche.....128
Désespoir, maladie de l'esprit.....353

Ecrouelles, maladie de peau.....49
Eléphantiasis, *idem*.....163, 382
Observation.....164

Engelure, maladie de peau..... 91
Eréſipèle, *idem*..... 33
— rouge..... 49
Eſprit malade.....251
Etat friileux, maladie de peau.....131
Exanthèmes, *idem*..... 36
Excoriations, *idem*..... 87

Farcin, maladie de peau des chevaux.....382
Fiſtule à l'anus, maladie de peau, 82, 128
— à l'œil, *idem*..... 79
Fleurs blanches imprégnées de bile, 25, 81,
Foie, la pléthore de ce viſcère..... 7
— ſes maladies..... 9
ſes prétendues obſtructions..... 19
Fureur utérine, maladie de l'eſprit, 266, 326
Obſervation.....331

Gangrène, maladie de peau..... 93
Glande du sein, *idem*.....189
Observations.....190
Gonorrhée habituelle..... 81
Goutte..... 42

Hemorroïdes bilieuses.....25, 82
Humeur, maladie de l'esprit.....285
Humeur gastrique imprégnée de bile..... 25
Hipochondriacie, maladie de l'esprit.....297
Observation.....298

Jauniſſe, maladie de peau.....39, 51
— à la suite de morsures..... 46
chronique, maladie de peau...135
des enfans..... 84

Ictère ou jauniſſe verte..... 40
Inflammation érésipélateuse..... 89

Lait répandu, maladie de peau....141
Langue chargée, ce que c'eſt..... 27
Lèpre, maladie de peau.....163, 382
Obſervation.....164
— ſcorbutique.....239

Maladies aigües de la peau..... 31
— de la membrane pituitaire..... 21
de la ratte..... 52
de l'eſprit.....251, 253
— leurs cauſes évidentes..251, 255, 262
le peu de ſuccès des traitemens qu'elles exigent....254
provenantes de conſtipation.264, 453
— d'embarras du ventre....263
d'embarras au cœur.....265
de la ſemence.....265
— d'acrimonies ſuppoſées....396, 442
de nerfs ſuppoſées.....256-268

Maladies de poitrine provenantes des dartres.....204
Obſervation.....211
— des moutons..... 10
d'imagination.....267
— noire.....40, 47
Mal rouge.....163, 382
Obſervation.....164
Manie furieuſe, maladie de l'eſprit..338
Obſervation.....*Ibid.*
— moroſe, *idem*.....318
Obſervation.....*Ibid.*
— utérine, *idem*.....326
Obſervation.....331
Millet.....89
Mucus impregné de bile.....25
Muguet.....89

Nerfs. *Voyez* Maladies de nerfs.

Obſtructions ſuppoſées.....19, 265
Ophtalmie..... 79

Pâles couleurs, maladie de peau.. 41
Péripneumonie cauſée par la bile.. 23
Peſte..... 48
— ſes ſymptômes.....56-60
Phlegmon, malaladie de peau..... 35
Phtiſie, provenant des dartres.....209
Obſervation.....211
Pléthore bilieuſe, 8, 11-20, 33, 221
— ſes cauſes..... 13
ſes époques..... 11
Poitrine priſe à la ſuite des dartres..205
Pourriture, maladie des moutons... 10

Rhume négligé à la ſuite des dartres..208

Sang dans les maladie de peau.....223
Sang

Sang, sa constitution.....224-240
— dissout.....234
des scorbutiques.....237
Semence imprégnée de bile..... 26
— son influence dans les maladies de l'esprit.....265, 351
Spléen, maladie de l'esprit.....353
Observations.....354, 355, 358
Suc nourricier surabondant.....504
Sueur imprégnée de bile..... 26
Suicide, maladie de l'esprit.....353
Observations.....354, 255, 358

Taches de lait..... 83
— scorbutiques..... 92
Teigne..... 88
Transpiration, histoire de cette fonction..... 1
— imprégnée de bile..... 4
pulmonaire, imprégnée de bile.. 21

Vapeurs, maladies de l'esprit..269-297
— dans les hommes.....274
dans les femmes.....283
hystériques.....266

Urine chargée de la matière des boissons.....347
— imprégnée de bile..... 24

REMÈDES.

Acides.....479
Agglutinatifs.....443
Air.....447
Alimens.....377, 384, 386
— froids.....414

Bain.....454
— abus qu'on en fait.....455
d'eaux minérales.....461
de ſavon.....494
froid.....455
médicamenteux.....459
Boiſſons.....383, 394
— abus qu'on en fait.....*Ibid.*
chaudes, dangereuſes.....398
froides.....403
quand ſont-elles utiles.....399

Café.....474
Cautères.....502-510
— abus qu'on en fait.....*Ibid.*
Consultations abusives.....375
Cerises.....388, 404
Chiendent.....400
Citron.....404, 499
Cresson.....478

Différens topiques.....497-501

Eau.....401, 412
— froide.....413
Comment nuisible.....402
Eaux minérales.....487
Emétique.....427
— indications.....*Ibid.*
précautions.....429
Exercice.....444

Farineux.....381

Fraises.....388, 404
— dégénérées & dangereuses.391-394
Fruits.....386-394, 404
— liqueurs qu'on en tire.....404

Herbe du Paraguai.....361

Jus de viandes.....380
— d'herbes.....477
abus de ceux-ci.....*Ibid.*

Lait.....462
— abus qu'on en fait.....463
cas où il convient.....464
précaution qu'il exige....465, 474
Lavemens.....450

Mariage, quel remède ce peut être. 265, 267, 331-338, 351
Melon.....386

Mercure.....485
— précaution pour ſon uſage.....486
Minéraux.....483

Oranges.....405

Pêches.....388, 405
Petit-lait.....475
— abus de cette liqueur.....*Ibid.*
Poires.....388
Pommes.....*Ibid.* 405
Prunes.....*Ibid.* 390, 405
Purgatifs.....437
— abus qu'on en fait.....438
ceux qui conviennent.....440
dans quel cas ils conviennent...442
pourquoi ils nuiſent.....437

Quinquina.....467

Radis.....386
Raiſin.....389
Raves.....*Ibid.*

Régime.....363-417
Remèdes dangereux ſans le ſecours des Médecins.....364, 407
— dangereux par leur nature..511-516
extérieurs.....495
indocilité à l'égard des remèdes..368
intérieurs.....407
irréſolution à leur égard.....365
privations qui doivent accompagner leur uſage.....373, 378
que la bienſéance ne permet pas d'employer.....406

Saignée.....410
— ce qui l'indique.....411
précautions relatives à cette évacuation.....415
Salade.....386
Sang-ſues.....420
— ce qui en indique l'uſage.....421
précautions qu'elles exigent....425

Saponaire.....400
Savon.....489
— végétal.....495
Substances minérales.....483
Sudorifiques.....481

Végétaux.....381-394
Véſicatoires.....502-510
— abus qu'on en fait.....503
Vin.....403
— doux.....405

Fin de la Table.

AUTRES Ouvrages du même Anteur ; qui ſe trouvent chez le même Libraire.

MÉTÉOROLOGIE appliquée à la Médecine & à l'Agriculture, Ouvrage qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie impériale & royale des Sciences & Belles-Lettres de Bruxelles, ſur cette queſtion : Décrire la température la plus ordinaire des ſaiſons au Pays-Bas, en indiquer les influences, tant ſur l'économie animale que végétale ; marquer les ſuites fâcheuſes que peuvent avoir des changemens notables dans cette température, & les moyens d'y obvier ; avec *le* TRAITÉ *du nouvel Hygromètre comparable, du même Auteur*, in-8°. *avec figures*, 3 liv. 10 ſols.

RECHERCHES Pathologiques, Anatomiques & judiciaires, ſur les ſignes de l'em-

poiſonnement ; ou réponſe à cette queſtion : Quels ſont, dans les malades & les cadavres, les ſignes certains d'après leſquels un Médecin puiſſe décider qu'un homme a été empoiſonné par un corroſif, lorſqu'il lui faut éclairer les Juges ſur ce délit ? in-8°., 12 ſols.

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la Jonglerie, dans lequel on démontre les phénomènes du Meſmériſme, 1784, *ſeconde édition* : in-8°. *avec fig.* 1 l. 10 ſ.

Fragmens ſur l'électricité humaine, premier Mémoire, *concernant les motifs & les moyens d'augmenter & de diminuer le fluide électrique du corps humain dans les maladies qui l'exigent.* Second Mémoire, *contenant des recherches ſur la cauſe de la mort des perſonnes foudroyées, & ſur les moyens de ſe pré-*

ſerver de la foudre, 1785, in-12, 1 l. 16 ſols.

Précis ſur les maladies épidémiques, qui ſont les ſources de la mortalité parmi les gens de guerre, les gens de mer, & les artiſans, avec la concordance des moyens de prévenir & de guérir ces maladies ſelon les réſultats de la pratique de Sydenham, Chirac, Lind, Monro, Pringle, Bertin, Strack, Clarcke, Lucadou, & Retz, in-12, 2 liv. 8 ſ.

Nouvelles ou Annales de Médecine, Chirurgie & Pharmacie: Recueil raiſonné de tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connoiſſances & à l'abri des erreurs relatives à l'art de guérir; 5 volumes in-18, 3 liv. le volume: *Le ſixième ſous preſſe.*